

M.-H. LELONG, O. P.

Les Dominicaines des prisons



LES ÉDITIONS DU CERF

Les Dominicaines des Prisons

DU MÊME AUTEUR

A travers le mal.....	15 frs
Pèlerinages d'Alsace.....	12 frs
L'Évangile de Lisieux	10 frs
La messe vivante	12 frs
Chemin de la Croix (d'après les Bas-reliefs de Marcel Wolfers)	20 frs
Les Bons Anges (coll. <i>L'Année en fêtes pour nos enfants</i> . Ill. d'Albert Puyplat).....	10 frs
Je récite mon Rosaire, ou Le chapelet sans ennui (Pour les enfants)	5 frs

SOUS PRESSE

JÉSUS ET SON PAYS

M.-H. LELONG, O. P.

14469 25
F 3 A 32

Les Dominicaines des Prisons

(Béthanie)



LES ÉDITIONS DU CERF
JUVISY — SEINE - ET - OISE

L'évangile de la pécheresse

« Et voici qu'une pécheresse de la ville, ayant appris qu'il dînait chez un pharisien, apporta un vase de parfum et se tenant derrière lui, à ses pieds, tout en pleurs, elle les baignait de ses larmes, elle les essuyait de ses cheveux, elle les embrassait et répandait sur eux son parfum. »

Ceux qui ont vu, à Oberammergau, cette femme s'agenouiller aux pieds de Jésus et répéter le geste de respect et d'amour, n'ont pas oublié quelle émotion étreignit alors la foule des spectateurs. Cet agenouillement, ces larmes, ce parfum, ces cheveux, ah! c'était nos péchés, nos remords, le pardon du Christ, son amitié retrouvée, voilà ce qui faisait battre les cœurs.

L'Évangile de la pécheresse évoque pour moi un souvenir plus cher encore que celui-là.

Ce n'est plus un paysage des Alpes bavaroises, mais une vallée de Franche-Comté, à l'aube d'une journée d'août. Du bleu nocturne traîne encore sur les collines. Dans une petite grotte, un autel a été dressé. Au fond, la statue de la femme au vase de parfum. Mais il s'agit bien de représentation! La dernière bénédiction de la messe a été donnée à une assistance

NIHIL OBSTAT

FR. J. COURTOIS, O. P.
FR. M.-V. BERNADOT, O. P.

IMPRIMI POTEST

FR. J. PADE, O. P.
Prior Provincialis

IMPRIMATUR

T. H. DOUVIER
Vic. gen. Argentiniæ

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

de religieuses blanches et noires, les couleurs dominicaines. Elles sont à peu près une centaine dans la prairie. L'une d'elles s'avance : robe et voile sombres. Ne demandez pas qui elle est. Elle sort peut-être de prison. Elle n'était peut-être qu'une fille perdue. Elle n'avait plus de place avouable dans la Société. Elle se faisait honte à elle-même. Tout ce passé de malheur est enterré dans un *Miserere*. Maintenant, le prêtre récite pour elle, à haute voix, le passage de saint Luc qui débute par l'histoire de la pécheresse publique, et qui finit sur les paroles de Jésus : « Tes péchés te sont remis... Ta foi t'a sauvée, va en paix. » *Magnificat anima mea...*

Et parmi la rosée matinale, le cortège noir et blanc remonte vers le monastère, en chantant des invocations à Sainte Marie-Madeleine qui s'élèvent, comme des alouettes, dans le soleil levant.

Après cette vision gracieuse et poignante à la fois, qui est désormais unie à l'évangile de la pécheresse, j'ouvre un petit livre au titre interminable, qui ne semble annoncer rien de poétique : « Constitutions des Sœurs de la Congrégation de Sainte-Marie-Magdeleine, dite de Béthanie, du Tiers Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique », et je lis : « *Son but spécial est la réhabilitation des libérées de justice et le relèvement moral des personnes qui, ayant failli, ont perdu l'honneur sans perdre la liberté. La Congrégation donne à toutes celles que le repentir et l'amour de Dieu ont sincèrement converties, les moyens de persévérer et de croître dans la*

vertu, et à celles d'entre elles qui auraient la vocation religieuse, la possibilité d'arriver, par des degrés successifs, à en faire profession. »

A-t-on saisi l'énormité du programme énoncé dans ces lignes volontairement sèches ?

Une famille religieuse est donc ouverte aux femmes tombées, qu'elles aient eu, ou non, maille à partir avec les tribunaux. On n'y réserve pas de crimes : le péché de la chair, qui est évidemment le premier visé, peut être aggravé des circonstances les plus odieuses, le vol, l'assassinat; avec « le repentir et l'amour de Dieu » Béthanie offre « le moyen de croître et de persévérer dans la vertu ».

Plus encore. Il n'y a point de faute capable de constituer un empêchement; pareillement il n'y a point d'obstacle à l'ascension. Béthanie n'offre pas seulement un refuge à de pauvres âmes meurtries par le mal, elle leur permet encore de s'élever à l'état supérieur de la vie religieuse, celui qu'on pouvait croire réservé aux jeunes filles les plus pures. Il n'y a pas plus d'horizon dans le bien que dans le mal.

Ce que ne dit point cet article de code et qu'il faut préciser tout de suite pour achever d'indiquer l'audace de cette œuvre : cette vie religieuse n'est pas menée séparément ou en compagnie d'autres repenties semblables, elle est entièrement assimilée à celle des vierges et des innocentes.

Qu'une femme, ayant succombé aux pires tentations, efface ses erreurs par une vie de sacrifice, l'histoire de l'Église est remplie de ces admirables retours. Qu'une

vocation religieuse se greffe sur une vie chrétienne ainsi restaurée, le cas ne semble pas chimérique, et de fait il n'est pas sans exemple. L'originalité, osons dire le miracle de Béthanie est qu'une vie monastique s'organise sur une telle base. Ceux que ne surprendraient pas, au premier abord, cette fusion, montreraient qu'ils ne comprennent ni le péché et ses suites d'une part, ni les exigences de la vie religieuse, de l'autre.

On peut avancer que l'attitude chrétienne devant le péché est une des révolutions les plus fondamentales de Jésus. Nulle part ailleurs son message ne mérite davantage le nom d'évangile qui implique, on le sait, l'idée de nouveauté.

« Cet homme, s'il était prophète, se disait en lui-même Simon le Pharisien, saurait de quelle espèce est la femme qui le touche, et que c'est une pécheresse. » Cette réflexion suggère qu'un honnête homme, à plus forte raison un homme de Dieu, ne peut supporter le contact d'une créature irrémédiablement avilie.

Ne nous hâtons pas de mettre cette répulsion au compte du pharisaïsme du temps : on la retrouve partout.

Une société comme la nôtre, par exemple, qui semble combinée pour faire tomber les malheureuses nécessaires à la satisfaction de ses instincts dépravés, et qui devrait, semble-t-il, montrer quelque indulgence à leur égard, est atrocement dure pour ses victimes. Il suffira de faire allusion à la prostitution telle que nos pouvoirs publics l'ont réglementée pour dénoncer la cruauté dont nous nous accommodons si allégrement.

Des mineures, ayant été conduites presque fatalement au vice, sont prisonnières d'un engrenage dont il leur est pratiquement impossible de s'échapper. Elles sont vouées à l'abjection et au mépris universel.

Le monde prépare et permet le péché; quand il est commis, il est épouvanté, désespéré, et ne sait plus rien faire de bon de cette chose monstrueuse. Après avoir été faible et complaisant il devient stupide ou méchant. Le christianisme dresse contre le péché ses défenses, ses préceptes, ses menaces. Quand il est commis, il organise un plan de sauvetage et si le délinquant s'y prête il le retire du gouffre où il s'enfonçait. Un observateur serait souvent surpris si, après avoir entendu le prédicateur tonner en chaire contre le mal, il était témoin de l'aménité avec laquelle, deux minutes après, il reçoit des aveux et pardonne au nom du Christ. — « Misérable assassin! s'écrie le pasteur indigné des *Discours du Major O'Grady*. Je ne sais pas si mon devoir de citoyen ne serait pas de vous conduire au poste de police le plus voisin. En tout cas, c'est mon devoir de gentleman de ne pas vous garder une minute de plus sous mon toit. » Et quand le coupable s'est agenouillé dans le confessionnal de l'église catholique et qu'il eut dit « Mon Père, j'ai assassiné », la voix du prêtre interroge doucement : « Combien de fois mon fils? »

Sans compromis avec le péché, sans limite à la miséricorde, telle est la consigne évangélique. Or, si depuis le péché originel nous inclinons naturellement vers le mal, une pente contraire nous entraîne loin du pécheur.

Par nature, le péché crée toujours de la solitude. Toutefois, son travail d'isolement ne semble jamais mieux réussir qu'autour de la femme. « Le monde, dit la Marguerite de Faust, est muet comme la tombe. »

Faut-il l'accuser ? Le monde, après tout, ne peut rien. Il tirera peut-être, de cette misère, une œuvre d'art, quelques vers de Victor Hugo, un roman des Goncourt, un reportage de M. Francis Carco, rien de plus.

Quand on aura pris conscience de cette impuissance tragique, on commencera de comprendre la nouveauté de l'évangile de la pécheresse réalisé et vécu à Béthanie.

Nos actes nous suivent, dit quelqu'un. Tes péchés ne te suivent plus, dit Jésus. Et le fondateur des réhabilités de Béthanie : « Dieu, pour se donner à nous, ne nous demande pas ce que nous fûmes, il n'est touché que de ce que nous sommes. »



CHAPITRE PREMIER

Le père des filles perdues

La retraite à la prison. — Les femmes tombées ont encore une âme. — Trente ans en arrière. — Une vocation qui tourne mal. — « Caractère très léger mais bien bon. » — Administration des Contributions directes. — L'action catholique d'un fonctionnaire. — L'épreuve du cœur. — Travail intérieur. — L'appel décisif. — L'attrait de Saint Dominique. — Bonheur de novice. — Prière et études. — Saint Maximin et le désert de Sainte Madeleine.

« Dieu, pour se donner à nous, ne nous demande pas ce que nous fûmes, il n'est touché que de ce que nous sommes. »

Ces paroles s'adressaient aux prisonnières internées à Cadillac-sur-Garonne, près de Bordeaux, au cours d'une instruction de retraite prêchée aux détenues, en septembre 1864. Il peut sembler ironique de ménager une retraite aux femmes d'une Maison Centrale, qu'on a justement soustraites du monde des vivants.

On peut croire que le prédicateur de cette étrange retraite n'était pas venu à la prison de femmes sans

appréhension. Lui-même l'avouera plus tard : « J'y suis entré avec un grand serrement de cœur, avec la pensée que c'était ou que ce serait peut-être inutile. »

Il semble difficile, en effet, de rêver auditoire plus ingrat, moins préparé à recevoir la parole de Dieu. Les incroyants et les pécheurs qu'on atteint du haut d'une chaire d'église manifestent, au moins par leur présence, une velléité dans la connaissance de la vérité ou la rectification de leur conduite. Qu'attendre de misérables créatures, tombées, dévoyées, qui, après avoir connu l'humiliation de voir leur pauvre vie étalée au grand jour du tribunal, connaissent maintenant l'horreur et l'ավիսսեմեմտ de la prison ? Elles seraient là parce que le règlement les y forcerait. — Qui sait ? une diversion, même pieuse, ne leur déplairait point : entendre une voix humaine, voir quelqu'un du dehors, du monde où l'on est libre, où l'on peut vivre, est un vrai soulagement dans la monotonie et l'abrutissement de la réclusion forcée. Si le Père Lataste avait eu quelque expérience du milieu des prisons de femmes, il aurait pu se laisser aller à des réflexions autrement déprimantes.

Il n'était pas homme à reculer devant une tâche ardue. Il avait même désiré l'occasion de secourir la déchéance des filles perdues, la pire qu'il avait imaginée, mais il n'avait guère envisagé ce ministère, d'ailleurs incertain, qu'à la sortie des prisons. Est-ce qu'on évangélise l'enfer ? La mort dans l'âme il avait pris le chemin de la forteresse hostile. Le Supérieur avait désigné, au hasard, ce jeune religieux qui avait si bien

débuté dans la parole publique; au reste, n'était-il pas originaire lui-même de Cadillac ?

Le P. Lataste remplirait pourtant son travail consciencieusement, comme tout ce qu'il avait fait jusqu'ici. Le manuscrit des sept instructions de cette fameuse retraite nous ayant été conservé, nous n'avons pas à imaginer ce qu'il a pu dire.

Il n'y va pas par quatre chemins, le Père ! Sans chercher à pallier la situation, sans user d'euphémismes, il dit : du point de vue humain on est dans la boue et il n'y a pas d'issue, mais le point de vue humain est secondaire. Il n'y a, au fond, qu'un malheur, c'est la prison et le châtimeut éternel dont vous preniez le chemin par une vie dérégulée. Dieu a permis qu'on interrompe cette course à l'abîme, il vous a conduites ici pour que vous changiez. Vous voyez bien qu'il vous aime.

Je ne suis pas sûr que les prisonnières de 1864 aient été entièrement convaincues par ce raisonnement. Mais le prédicateur prenait maintenant un autre ton, et celui-ci était irrésistible.

« Je ne sais, disait-il, si vous avez pris garde à ceci : en commençant, comment vous ai-je appelées ? *Mes chères sœurs*. Mes chères sœurs ! Comprenez-vous cela ? Que m'êtes-vous, après tout ? Hier, je ne vous connaissais pas, et dans quelques jours nous nous séparerons, peut-être pour ne plus nous revoir ici-bas. Bien plus, vous êtes des femmes dégradées — nous pouvons bien nous dire nos vérités, nous sommes en famille (*sic*) — vous êtes des femmes dégradées, avilies, mises au ban de la Société. Si vous sortiez d'ici, si l'on savait

d'où vous sortez, on vous montrerait du doigt, on se méfierait de vous, on ne voudrait pas de vous peut-être même pour servantes ou pour femmes de peine. Je n'approuve point cela, je sais bien que c'est injuste souvent, cruel, tout ce que vous voudrez, mais enfin, cela est ainsi. Et maintenant, je suppose qu'au lieu de vous présenter comme servantes ou comme femmes de peine, vous alliez trouver une autre jeune fille, ou une autre femme de votre âge et que lui présentant la main vous lui disiez : « Sois mon amie, sois-moi une sœur, je t'aime », vous la verriez sans doute, si elle savait qui vous êtes, vous la verriez sans doute repousser votre main, avec pitié peut-être, avec dégoût aussi. Pauvre femme, se dirait-elle en elle-même, que me demande-t-elle là ? Une voleuse, une reprise de justice, une empoisonneuse peut-être, une infanticide, que sais-je ? Pauvre femme, voilà du pain si vous en voulez, mais je ne puis avoir commerce d'amitié avec vous ; passez votre chemin. Voilà la plus douce réponse qu'on pourrait vous faire.

Et moi, moi ministre de Dieu, consacré, quoique très indigne, au service de ses autels, voué pour toute ma vie à la privation absolue de ce dont vous avez abusé, volontairement lié par les vœux perpétuels de pauvreté, d'obéissance, de chasteté, moi je viens à vous de moi-même, sans attendre que vous m'ayiez appelé, et vous tendant les mains, je vous appelle : mes bonnes, mes pauvres, mes chères sœurs. Et ce n'est pas là une parole banale, je suis prêt à faire pour vous bien plus encore. Vous n'aurez qu'à le vouloir,

qu'à le désirer, qu'à vous présenter à la porte du Saint Tribunal, et là, ce ne sera plus seulement un frère que je serai pour vous, ce sera tout ce qu'il y a de plus doux et de plus aimant sur la terre, et vous m'appellerez : Mon Père ! et je vous nommerai : mon enfant ! et il s'établira entre nous, si vous le voulez, les relations de la plus franche, la plus sincère, la plus cordiale intimité qui fût jamais. Je vous ouvrirai mon cœur et vous m'ouvrirez le vôtre, et ces liens, quoique ne devant durer que quelques jours, seront si forts et si sacrés, que la mort même ne les pourra détruire, et que nous les retrouverons au ciel, un jour, si nous y allons, vous et moi !...

Et d'où vient que vous m'êtes si chères, vous que le monde oublie et méprise ?... C'est que nous sommes les ministres d'un Dieu qui vous aime, malgré vos souillures, d'un amour sans égal ici-bas, d'un Dieu qui vous poursuit de son amour sans cesse... Si vous saviez comme il est bon, ce Dieu dont vous êtes séparées et qui vous rappelle... »

Ces phrases, que je transcris dans le désordre de leur improvisation, ne sont plus qu'une lave refroidie, mais comme elles brûlaient en jaillissant dans la chapelle de la prison ! Le P. Lacordaire aurait été content de ce fils. Jamais on n'avait parlé à ces femmes sur ce ton, avec cette audace. Cet inconnu, qui n'a pas l'air d'ignorer leur misère, paraît l'oublier tout à coup et il leur fait confiance. La preuve en est qu'il ose employer certains mots qu'on évite d'ordinaire en leur présence, car elles ne sont plus dignes de les

entendre, elles en feraient un mauvais usage. Or, ces mots dans la bouche de ce moine retrouvent leur pureté, ils fondent délicieusement dans le cœur, on croirait retrouver son âme d'autrefois, on ne se savait plus capable de tels sentiments.

Maintenant, il les compare à d'autres femmes qui sont enfermées, comme elles, derrière de hautes clôtures et des grilles, dont les chambrettes s'appellent aussi des cellules, et qui tirent des mêmes apparentes conditions un bonheur plus grand que tout. Étrange, étrange prédicateur :

« Vous n'êtes pas heureuses ici, n'est-ce pas ? Ces travaux incessants, ces grands murs, ces portes impitoyables qui ne s'ouvrent jamais, cet affreux silence que rien ne vient briser et qui vous met sans cesse en face de vous-mêmes, cet esclavage continu, ces règles, ces ordres, ces maîtres et maîtresses auxquels il vous faut obéir tout le jour, cette privation de toutes les aises et de toutes les joies de la vie, cette pauvreté complète, surtout cet éloignement de tous ceux qui vous sont chers, de tous ceux que vous avez aimés dans la vie, de vos pères, de vos mères, de vos frères, de vos sœurs, de vos maris, peut-être de vos enfants que vous aimez encore et beaucoup malgré vos fautes, tout cela est bien dur, n'est-ce pas, bien pénible, bien navrant ? »

Et cependant, il est d'autres âmes qui étaient libres, qui étaient riches souvent, jeunes, entourées de toutes les aises et de toutes les séductions, et qui volontairement ont renoncé à toutes ces joies, à toutes les

espérances, et ont choisi ce que vous avez là : des murs, des portes closes, le travail, le silence, l'obéissance continuelle, la pauvreté la plus stricte, la privation de toutes les aises et de toutes les joies de la vie, même les plus douces et les plus légitimes... Ce sont les religieuses, les Carmélites, les Trappistines, les Capucines, les Dominicaines. Et qui donc a pu déterminer ces âmes à un tel renoncement, à un tel choix ? »

Deux ans plus tard, le P. Lataste aurait pu citer d'autres religieuses dominicaines et, posant la même question, répondre : c'est vous-mêmes ! Par amour pour vous, elles ont fait cette folie ; pour vous refaire une famille elles ont abandonné la leur ; elles ont renoncé à tous les agréments du monde pour créer un nouveau monde d'où l'on ne vous chasserait plus, où votre place est réservée si vous voulez...

En attendant, il leur montre par cet exemple qu'il y aurait peut-être moyen de transformer en amour et en joie ces murs sinistres, ces travaux épuisants, ce lourd silence, cette pauvreté complète, cette servitude de tous les instants, et l'absence elle-même d'affection humaine. « Si vous pouviez, comme il est donné aux prêtres, descendre dans leurs âmes, vous y verriez une paix, une joie, une suavité, un bonheur à faire pleurer d'envie tous ceux que l'on est convenu de nommer : les grands, les privilégiés, les heureux de ce monde... »

Les prisonnières écoutaient avec stupéfaction et ravissement ces propos singuliers. Cet homme ne leur prêchait pas l'enfer, il ne les exhortait même pas à la

résignation, il ne leur disait point que Dieu les aimait malgré leurs fautes et que plus tard il les récompenserait. Il leur donnait, au fond, le moyen de se libérer tout de suite. On ne pouvait même pas riposter : « Je voudrais bien vous y voir », car il aurait répondu : Je n'ai pas plus de liberté que vous; je l'ai donnée sans espoir de retour; pareillement je suis plus pauvre que vous, et j'ai renoncé pour toujours à l'amour qui vous manque.

Et puis, il y avait surtout un ton de confiance, une sympathie si bonne qu'elle lui donnait le pouvoir de toucher les âmes sans les blesser. Il avait dit : « Si je suis contraint de toucher à vos plaies, je ne veux le faire qu'avec une vive pitié et un amour véritable pour les laver, les adoucir et les cicatriser. » Il tenait parole.

A mesure que la retraite avançait, les cœurs s'ouvraient. Le prédicateur trouvait des mots qu'on avait l'impression d'avoir entendus ailleurs, mais qui étaient chargés d'un sens nouveau. Par exemple : « Si vous le voulez, vous pouvez arriver, avec vos souillures, à être plus aimées de Dieu que les âmes qui n'ont jamais failli. » Et encore : « Dieu aime la pureté, la vertu, mais ce que Dieu aime par-dessus tout, c'est d'être aimé. » Pendant qu'il parlait, elles se sentaient capables de s'arracher de leur prison de chair plus étouffante que l'autre. Avant de partir, il trouve enfin la formule qu'on ne pourra plus oublier : « *Dieu ne nous demande pas ce que nous fûmes, il n'est touché que de ce que nous sommes.* » Il n'est rien d'avoir été pure et vertueuse si on ne l'est

plus; il n'est rien d'avoir été coupable si on a reconquis sa vertu. Pensez-vous qu'en enfer Judas soit moins puni pour avoir été du nombre des Apôtres? Pensez-vous qu'au ciel saint Augustin soit moins près de Dieu pour avoir péché dans sa jeunesse, ou Madeleine moins aimée pour avoir tant failli? Non, non... le prix de la course et la palme de la victoire ne sont pas pour qui n'est jamais tombé, mais pour celui qui a couru plus loin. »

Sur 380 détenues, 340 s'étaient confessées et avaient communié.

Il ne faut pas s'étonner outre mesure de ce succès inespéré. Non point que le climat des « Maisons de force » du Second Empire ait été sensiblement différent de celui des Maisons Centrales de la Troisième République! Une prison de femmes n'a jamais été une école de moralité et d'idéal, et certaines allusions nous laissent entendre que la vie à Cadillac devait ressembler beaucoup à ce que nous connaissons de Rennes, de Montpellier, de Haguenau, de Saint-Lazare. Des enquêtes récentes, menées d'ailleurs dans des conditions particulièrement défavorables, viennent de jeter dans le grand public les horreurs des prisons de femmes. On peut suspecter l'authenticité de telle ou telle anecdote corsée : le tableau n'en est pas moins sinistre. Mais ces littérateurs, journalistes à qui on n'a pas été faire de confidences, médecins que la déformation professionnelle a complètement aveuglés n'ont pas tout dit. M. Robert Boucard, par exemple écrit, que « toutes les femmes, quelle que soit la religion dont

elles se réclament, sont heureuses de se rendre à la messe; c'est pour elles une heure de récréation bénie. Et, dans l'engourdissement provoqué dans leur être par les chants liturgiques, dans l'enivrement de l'encens largement sacrifié (?), elles oublient un peu de leur misère terrestre. » Pourquoi veut-on qu'il n'y ait place, dans une chapelle de prison, que pour des sensations de ce genre, tout animales? Pourquoi veut-on que la messe du dimanche ne serve qu'à l'échange de la correspondance clandestine entre détenues? Puisque le vénérable chanoine Domergue, ancien aumônier de la prison, avait cru pouvoir communiquer au reporter les notes recueillies par lui depuis vingt ans, nous aurions aimé recevoir un écho de ce témoignage. Cela aussi est un aspect inconnu des *dessous des prisons de femmes!* On aurait appris qu'avec le poids de l'hérédité, des maladies, des habitudes perverses, ces pauvres créatures conservaient une faim d'*autre chose* qu'un prédicateur habile arriverait peut-être à réveiller.

Celui de Cadillac avait trouvé les mots et le ton qu'il fallait, mais avec un peu de cœur, tout autre obtiendrait, dans un pareil milieu, un résultat analogue. « J'ai été émerveillé de tout ce que j'ai vu, non à l'extérieur, certes, mais dans les âmes », écrira le P. Lataste, l'année suivante.

Le journaliste qui parvient à traverser rapidement deux ou trois prisons, sous une surveillance continue, et à qui l'on permettra tout au plus de poser une question à l'une ou l'autre des détenues arrivera peut-être à retirer de cette visite un reportage sensationnel,

il s'en tiendra nécessairement à l'extérieur. Le médecin qui se vante d'avoir été trente ans au service de la Préfecture de Police croit que sa clientèle spéciale n'a plus de secret pour lui. Il s'abuse en s'imaginant qu'on lui a tout dit parce qu'on lui a fait les confidences les plus humiliantes. Les témoignages fidèles (ils sont presque toujours sujets à caution), les observations objectives ne nous livrent qu'un aspect de la réalité. Le reste est réservé aux représentants de Dieu.

En tout cas, le religieux dominicain fut ébloui de ce qu'il trouva à Cadillac; selon sa propre expression, les missions les plus fructueuses dans les régions privilégiées de France ne lui avaient donné pareille joie.

Cette retraite de la prison de femmes devait bouleverser les années qui lui restaient à vivre, et des heures qu'il passa à la chapelle des détenues devait sortir une œuvre si nouvelle et si hardie qu'il n'y eut jamais rien de plus fort dans l'Ordre de Saint-Dominique et probablement dans l'Église entière.

* * *

Par quels détours avait été rappelé et préparé à une mission extraordinaire auprès des femmes déchues ce Père Marie-Jean-Joseph Lataste?

Des dix premières années de son existence il avait certainement conservé le souvenir de l'ancien château qui dominait la ville et où l'on enfermait des femmes méchantes. Lorsqu'il essaiera d'émouvoir l'opinion

publique pour fonder l'Œuvre de Béthanie, il commencera par évoquer la porte sinistre où se lit en grands caractères l'inscription : Maison de Force et de Correction. C'était un souvenir d'enfance.

La mère de famille, profondément chrétienne, ne demandait pas de plus grande faveur que celle de consacrer l'un ou l'autre de ses enfants à Dieu. Elle fut exaucée : Cécile entra dans la Congrégation des Filles de la Sagesse. Le vœu maternel n'avait reçu là qu'un commencement de réalisation car, bien entendu, M^{me} Lataste désirait surtout un prêtre dans sa famille. Le plus petit n'avait encore que quatre ans. On l'aimait d'autant plus que les médecins l'avaient condamné. Il avait fallu, en effet, s'en séparer peu de temps après sa naissance, à la suite de je ne sais quelle grave maladie. On espérait qu'en l'éloignant de la ville il se rétablirait promptement. Au contraire, l'état du bébé empira, on le considéra comme perdu...

Il est difficile d'empêcher une maman chrétienne qui retrouve son enfant après une telle alerte de ne pas lui apprendre de bonne heure à se considérer comme protégé du ciel. Le petit garçon montrait d'ailleurs tant de piété que les signes de vocation sacerdotale furent bientôt manifestes. Les désirs maternels seraient comblés : il y aurait aussi un prêtre dans la famille. Il y a des vocations qui ressemblent à ces fleuves dont on ne peut déterminer exactement la source. L'origine de celle-là remontait à la nuit de la petite enfance.

Alcide Lataste entra au Petit Séminaire de Bordeaux; il n'avait pas dix ans. Il y fit sa première communion,

il y reçut la confirmation, et l'accent avec lequel il parlera, longtemps plus tard, de ces deux grands jours, nous fait comprendre que les dispositions du jeune élève n'ont pas variées.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit des parents? Eurent-ils la crainte d'avoir engagé prématurément leur fils dans une voie qui n'était pas la sienne et redoutèrent-ils un échec qui les eût humiliés dans leur amour-propre? Le séminariste ne semblait plus aussi affirmatif. Son père était incroyant mais libéral; on ne peut le taxer d'avoir contrecarré la vocation naissante de son fils. Il est probable cependant qu'il ne fut pas étranger au changement qui survint à cette époque. Quant à M^{me} Lataste, autant elle désirait pour son garçon la grâce de l'appel sacerdotal, autant elle entendait n'exercer sur lui aucune pression. Un fleuve arrive toujours à la mer. Si l'enfant est vraiment appelé, tôt ou tard la Providence trouvera le moyen de le faire aboutir où elle le veut.

En Charente-Inférieure, une école diocésaine prépare à la fois aux carrières libérales et aux fonctions ecclésiastiques. Libre aux élèves laïques de s'acheminer vers les Ordres s'ils se découvrent, en cours de route ou à la fin de leurs études, une vocation cléricale. Alcide entra dans la première section tout en conservant, au fond de lui, comme une obscure certitude, l'assurance qu'un jour il arriverait à la prêtrise. A vrai dire, il n'avait jamais sérieusement songé à autre chose, et il aurait mieux valu suivre l'avis du Directeur de l'École de Pons qui conseillait la deuxième section; mais

l'écolier n'avait pas quitté Bordeaux pour entrer dans un autre Séminaire : il devait, selon la volonté paternelle, se soumettre à cette épreuve.

Ce fut, en effet, une épreuve. Nous n'avons aucun motif sérieux de soupçonner la conduite de notre collègue; il ne mérita aucune sanction grave, et pourtant l'influence de certains condisciples qui ne le valaient pas ne tarda pas à se manifester dans son caractère. Un danger des meilleurs pensionnats est que le courant entre les élèves s'établit tout naturellement de bas en haut. On n'avait rien à reprocher à l'élève Lataste, sinon, justement, de subir l'ascendant d'autres, moins bons que lui, de manquer de réflexion, de pondération. C'est en ce sens, me semble-t-il, qu'il faut interpréter les billets de conduite rédigés dans ces termes synthétiques, vagues, insignifiants, ou chargés de sous-entendus, comme on veut, et dont les professeurs ont le secret : « Caractère très léger, mais bien bon. — Caractère très léger, mais excellent du reste. — Il y a du mieux dans ce cher étourdi, dont le cœur est parfait mais dont la tête est bien légère! » Ces notes, M. Boudinet, le Directeur de Pons, les résumera dans une lettre à M. Lataste : « Vous ne vous douteriez jamais de la dissipation de cet enfant, si excellent d'ailleurs, et si capable de faire de bonnes études »... La moindre anecdote précise ferait mieux notre affaire!

Monsieur le Supérieur, ayant examiné à loisir, pendant deux ans, cet interne auquel on avait d'abord supposé une vocation, avait fait son jugement; il le communiqua aux parents d'Alcide Lataste : déci-

dément, leur fils n'est pas destiné à l'état ecclésiastique. Les directeurs spirituels, comme les médecins, peuvent se tromper.

Au premier moment, le coup fut terrible pour le « cher étourdi ». L'idée de devenir prêtre était acclimatée depuis si longtemps dans cette « tête légère »! C'était l'horizon de toujours. Même quand on ne fixe plus l'horizon, on sait qu'il est là, et c'est vers lui qu'on dirige sa marche. S'il n'était pas prêtre que deviendrait-il donc? Il n'avait jamais envisagé rien d'autre sérieusement, et il avait maintenant seize ans.

Et puis, quelqu'un se chargeait de remuer le fer dans la blessure. Là-bas, dans son couvent des Filles de la Sagesse, Cécile, la petite Sœur Saint-Crescentien, s'était alarmée. L'âme de ce jeune frère lui appartenait un peu. D'abord, c'était elle qui avait tenu Alcide sur les fonts baptismaux de l'église de Cadillac. Ensuite, elle avait pris une assez belle part de chagrin, quand le petit avait été si malade qu'on pensait le perdre, pour conserver quelque droit sur lui; sans parler des prières qu'elle faisait chaque jour pour lui, depuis huit ans qu'elle portait la robe grise du Bienheureux Père Grignon de Montfort. Et l'on venait lui dire maintenant qu'il n'y aurait jamais de première messe! Elle exigeait des explications.

La réponse fut embarrassée : elle invoquait le jugement du Supérieur, la conscience de son indignité, « il faudrait être un saint, je ne pourrai jamais, etc... » Il y a des confidences qu'on fait plus facilement à une sœur qu'à des parents.

Ni le verdict de Monsieur le Supérieur, ni l'indignité présumée ne persuadèrent Sœur Saint-Crescentien, et elle mit la main à la plume. On devine la véhémence que peut recouvrir, en de telles circonstances, l'écriture régulière et dépersonnalisée d'une épître de bonne Sœur. Les quatorze années de Cadillac et de Bordeaux étaient passées en revue, — une revue de détail! — à chaque pas éclatait un signe de vocation. Le pauvre Alcide n'avait pas besoin de sa conscience pour déchaîner une tempête : sa conscience avait pris la forme d'une religieuse en cornette, un crucifix planté dans la poitrine comme un poignard. Ah! ce furent de jolies vacances.

L'année scolaire le reprit; les amis du collège aussi. Monsieur le Directeur avait dit qu'il ne fallait plus songer à la vocation; il n'y avait donc plus de raison de ne pas être comme les autres. « Alors, dit-il, je changeai de conduite et surtout de sentiments. Ce fut pour moi une bien malheureuse année, une année que j'aurai toujours à déplorer... »

N'exagérons rien toutefois : une ligne plus loin, dans cette lettre à la terrible religieuse, nous comprendrons qu'il s'agissait surtout d'un relâchement dans la piété. La déception même d'avoir à renoncer au sacerdoce allait s'affaiblissant; elle finit par disparaître complètement dans le passé. « Je crus plus facilement que je n'avais pas la vocation parce que je désirais moins l'avoir. » Le fleuve peut s'enliser dans le sable et reparaître plus loin, accru et purifié.

Encore une dernière année d'études. Le cœur est toujours « bien bon », mais la tête demeure légère.

Alcide Lataste restera dans le monde. Avant la rentrée d'octobre il passe, à Poitiers, l'examen d'admission à l'Administration des Contributions directes.

Telle est la fin d'un beau rêve d'enfant. C'est également la fin de la fameuse dissipation. Le collégien était peut-être incapable de se taire au signal de la cloche, de ne point participer, à l'occasion, à l'une de ces fredaines qui introduisent de l'imprévu dans une vie d'internat mortellement monotone, mais on allait voir s'il était capable d'affronter la vraie vie comme un homme sérieux.

Successivement stagiaire à Bordeaux, surnuméraire à Privas et à Pau, contrôleur à Nérac, si la besogne administrative de ce fonctionnaire ne saurait nous retenir, son âme a de quoi nous intéresser.

La correspondance avec Cécile continue. Sans elle nous imaginerions peut-être une carrière d'employé de bureau exempte d'agitation; en réalité, ce jeune homme de dix-neuf ans soutient des luttes ardues. Maintenant, il ne s'agit plus d'un idéal de vie, il s'agit du salut de son âme. Sans autres précisions, nous comprenons de quelle sorte est la crise qu'il traverse. L'abandon fraternel avec lequel il parle de cette tourmente prouve que son choix est fait, mais arrivera-t-il à persévérer? « Si je me sauve, je serai sauvé pour toujours; si je tombe, il me sera difficile de me relever. Ainsi, prie, prie, prie bien pour moi. » Nous sommes heureux de savoir que le fondateur des Réhabilitées de Béthanie a gagné l'âme pacifiée que nous lui connaissons, après avoir entendu les voix mauvaises et séduisantes et éprouvé

le vertige de la tentation. Quand il conseillera la prière, il parlera d'expérience car il se souvient qu'elle fut pour lui le seul recours dans le danger.

Cependant, il lui est impossible de se confiner dans ses affaires personnelles. Cette âme généreuse ne pouvait pas ne pas être des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Il s'y donna avec passion. Lorsqu'il parlait, au noviciat, de « ses » pauvres, et que les anecdotes remontaient en foule dans sa mémoire, il y mettait un tel feu qu'on était ému à son tour. Un de ses collègues tardait-il, par exemple, à fonder une Conférence à Nérac où il vient d'être affecté, il reçoit une exhortation où l'on sent passer le souffle violent de saint Paul : « Crains donc qu'un jour Dieu ne te demande compte de cette apathie, de cette insouciance dans son service, qui fera peut-être que bien des âmes qui auraient été sauvées ne le seront pas. Au jour du jugement, tu le sais, nous serons responsables, non seulement de tout le mal que nous aurons fait, mais aussi du bien que nous aurions pu faire et que nous n'aurons pas fait. Terrible pensée, bien propre à réveiller notre zèle. » Néanmoins, la Conférence de Nérac ne se fonde pas. Il faudra attendre que lui-même ait un poste de Contrôleur des contributions dans cette ville, le 20 mars 1856. Le 7 avril Nérac avait sa Conférence. Lataste explique alors à son ami qu'il ne pouvait s'en passer plus longtemps. Il lui faut déjà de la misère pour vivre.

C'est du temps de Privas que date l'œuvre du catéchisme aux soldats. L'idée portait bien la marque de cet extraordinaire employé des Contributions. La réaliser

était autrement difficile que de distribuer à domicile des bons de pain et de viande, et même de laisser après soi un peu de courage et de gaieté. Cette année-là, dans la petite préfecture de l'Ardèche une cinquantaine de militaires firent leurs pâques autour de leur catéchiste volontaire. A Pau, nous le retrouverons à la caserne où il avait inventé de donner des cours du soir, qui était un travail d'équipe sociale avant la lettre.

Le trait méritait d'être signalé : il montre un apôtre qui ne reculera devant rien pour soulager une misère, un homme d'action que la difficulté d'une entreprise ne saura jamais rebuter. Un double engagement qu'il prend sur ces entrefaites achèvera de nous révéler à quel point cette âme est éprise d'absolu : il fait « le vœu héroïque » de l'abdication des mérites et indulgences en faveur des âmes du purgatoire, auquel il joint la promesse « du saint esclavage de Jésus en Marie » d'après le Bienheureux Grignon de Montfort. Aux termes de cet acte, il offre ses bonnes œuvres, prières, pénitences, aumônes, en faveur de toutes les âmes, *surtout les plus pauvres, les plus tentées, les plus délaissées, les plus affligées...* A son insu, le fondateur de Béthanie commence déjà son œuvre.

Un nouveau rêve, qui devait être la cause de nouvelles douleurs, passa alors dans la vie du surnuméraire de vingt et un ans : il rencontra une jeune fille qui semblait réunir toutes les qualités du cœur et de l'esprit, qui partageait les mêmes convictions et ses aspirations généreuses. Les jeunes gens s'aimèrent. Il

ne manquait plus que le consentement de la famille, et les fiançailles étaient conclues.

Les parents d'Alcide Lataste refusèrent ce consentement; ils firent même des démarches pour que leur fils fût déplacé, et celui-ci alla continuer son stage à Pau, sans révolte, sans murmure, mais avec un grand brisement de cœur et l'espoir que le temps arrangerait les choses.

Il fallut deux ans, et le dénouement n'était certes pas celui qu'il avait prévu : la fiancée un instant entrevue fut emportée par une fièvre typhoïde. Alcide Lataste se souvint peut-être qu'un soir, meurtri, il s'était agenouillé dans une église, et que devant l'autel de la Sainte Vierge il avait demandé, non pas la réalisation de son vœu, mais la connaissance de la volonté divine. « Si vous n'approuvez pas notre union, disait-il dans sa prière admirablement imprudente, faites qu'elle se détache de moi, ou donnez-moi quelque autre signe qui me fasse comprendre ce que vous demandez de votre serviteur. » Il ne pouvait recevoir de signe plus décisif ni plus cruel. C'était le 17 novembre 1855. Il y avait un mois et trois jours que la petite Sœur de la Sagesse était partie au ciel. Son amour avait été assez pur pour lui donner le droit de mélanger les deux douleurs.

Des confidences à un ami nous révèlent à quel point cet être aimant et sensible était capable de souffrir. (Quand il se taira, après l'épreuve, nous ne nous laisserons pas abuser par son silence.) La terre se vidait, et ce vide le forçait à se tourner plus résolument que jamais vers le ciel.

Il faudrait ne rien comprendre aux choses de l'âme pour ne pas soupçonner qu'après un tel brisement la vieille idée de la vie sacerdotale devait revenir le hanter. De fait, son premier mouvement avait été, soit d'entrer en religion, soit de rester dans le monde en se « consacrant au service des pauvres d'une façon plus spéciale » et, comme il écrit délicatement : « ne donnant à mon cœur d'autre aliment que celui de notre affection brisée. »

Mais on n'engage pas l'avenir au lendemain d'une déception sentimentale. En attendant que la blessure se cicatrisât, il avait le temps d'examiner une fois encore le problème. A ses connaissances une expérience nouvelle s'était ajoutée : celle de la fragilité de l'amour humain. Il avait craint, autrefois, ne pouvoir se passer d'une tendresse sensible; brutalement la vie lui apprenait qu'il n'y faut pas compter : dans le monde ou en religion son existence graviterait autour de Dieu seul. Or, il ne s'agit pas d'une grande et vaine résolution prise dans un moment d'amertume ou de détresse. Sa vie religieuse s'approfondit. Il organise, pour son usage personnel, une petite liturgie qui prend ses journées et ses semaines dans un réseau de prières. Les prières du dimanche sont consacrées à l'Église, à ses chefs, à ses missionnaires, à la France; celles du lundi à sa famille. Le mardi est pour ses amis, le mercredi pour les œuvres de la Société de Saint-Vincent de Paul. Le jeudi appartient à ceux qui sont séparés de l'Église par la foi ou les mœurs : implicitement il prie déjà pour les pécheresses qu'il nommera plus tard « mes filles ».

Le vendredi, il songe enfin à lui-même, et le samedi à ceux et celles qui ont quitté la terre, et parmi lesquelles il est deux âmes tendrement aimées.

Un travail intérieur, suave et douloureux tout ensemble, s'accomplit dans son âme. Devant l'alternative d'une vie religieuse dans le cloître ou de ce qu'on peut bien appeler une vie religieuse dans le monde (me consacrant au service des pauvres d'une façon plus spéciale, et restant dans le célibat, ne donnant à mon cœur d'autre aliment que celui de notre affection brisée), il avait frémé. Il ne voyait plus d'autre issue et n'ayant pas la force de se résoudre à l'un ou l'autre parti il s'accusait de lâcheté. Il jouissait, en effet, d'une clairvoyance redoutable : d'une part, il mesure l'étendue du sacrifice, et quand il considère son besoin d'affection il s'épouvante à l'idée de n'en point trouver l'apaisement auprès de Dieu.

Cependant, quelques jours passés à Privas, dans la famille de celle que n'osant appeler sa fiancée il nommait sa « sœur », l'ont grandement pacifié et affermi dans sa résolution. Il fait ses prières du matin et du soir dans la chambre de la morte et il écrit à son frère : « Je me sens meilleur dans cette chambre, je me sens plus fort; je trouve là, tous les jours, de meilleures résolutions. » Après une allusion à quelqu'un qui se prépare à entrer en religion : « Quant à moi, frère, le croirais-tu? eh bien! il est très possible, je pourrais dire très probable, que j'en fasse autant bientôt. Ce n'est pas le désespoir qui m'y pousse. Jamais je n'ai été plus calme qu'ici..., et cependant j'ai plus que jamais le

désir bien arrêté d'entrer dans quelque Ordre religieux. Cette pensée me revient plus forte chaque fois qu'agenouillé dans son petit oratoire je prie Dieu et pense à elle. » On entendait à nouveau gronder le fleuve souterrain de la vocation.

Lataste est devenu contrôleur des contributions à Nérac, mais sa vie est ailleurs; elle est chez les malheureux dont il s'occupe de plus en plus activement, et puis dans cette vieille idée qui s'était éclipsée et qu'il n'avait jamais côtoyée de si près. Indéfiniment il recommence le bilan des joies et des épreuves significatives; il essaie de déchiffrer le sens de sa destinée. Il est remarquable qu'à cette étape de sa vocation il ait perdu complètement de vue le séminaire du clergé séculier : la partie se joue entre le monde et le cloître. En revenant de Privas il avait voyagé, de Montpellier à Tarascon, en compagnie du P. Edmond, le restaurateur en France de l'Ordre des Prémontrés. Il lui écrivit afin d'obtenir des renseignements sur cette forme de vie monastique. Il s'adressa encore à d'autres Supérieurs de Congrégations religieuses, car il voulait se décider en connaissance de cause, et lorsqu'il jugea l'enquête suffisante il se tourna vers l'Ordre de Saint-Dominique.

Son choix était fixé; la retraite qu'il fit au couvent des Frères Prêcheurs de Bordeaux ne devait que le confirmer dans sa résolution. Une dernière fois il examina les difficultés qui lui avaient paru si longtemps insurmontables; par acquit de conscience il prit la peine de les consigner et d'y répondre longuement, mais l'ère des hésitations était passée; le jeune homme

était entré dans la zone de lumière où tout est clair, et les raisons qui naguère ne l'eussent point satisfait le laissent maintenant sans l'ombre d'inquiétude. D'abord, surgit la grande question : Comment, avec le cœur faible et aimant que tu te connais, pourras-tu vivre sans affection ? *Réponse* : Eh ! qui te parle de vivre sans affection ?... Sans aucun doute, tu ne pourras donner ton cœur à une créature ; mais Dieu ne l'aimeras-tu point ? Ne t'aime-t-il pas lui-même ? Qu'as-tu besoin d'autre affection ? etc... — Et ta liberté ? Veux-tu donc y renoncer pour toujours ? *Réponse* : Ta liberté ! mais au lieu de la perdre, tu vas la recouvrer... — Ne pourrais-tu pas te sauver également dans le monde ? Ne pourrais-tu pas même y faire quelque bien ? Et puis, pourquoi vouloir faire plus que les autres ? *Réponse* : De ce que les autres font ou ne font pas, je n'ai pas à m'occuper. Bien qu'ils soient meilleurs que moi, je puis me sentir appelé à une carrière plus parfaite que celle qu'ils ont choisie. Ne voit-on pas souvent le soleil, à demi voilé par un nuage, illuminer et caresser pour ainsi dire, une terre aride ou un marais bourbeux, laissant dans l'ombre des terres fertiles, ou des jardins émaillés de fleurs ? Admettons que je puisse faire quelque chose dans le monde ; n'y courrai-je aucun danger ? Et quand je n'aurais aucun péril à redouter, le bien que je réussirais à faire est-il comparable à celui que peut accomplir un religieux, un ami, un intime de Dieu ?... — Tu vas perdre ta place et t'exposer à te trouver sans position dans le monde... A cela, Alcide Lataste trouve une

réponse admirable : « Ou Dieu m'appelle à lui, malgré mes misères et mon indignité ; et alors puis-je hésiter ? Ou bien il ne m'appelle pas positivement ; mais pourra-t-il me blâmer de vouloir l'aimer davantage et de tout quitter pour me rapprocher de lui ? Et si, comme je le crois, les raisons qui me portent à embrasser ce parti n'ont rien d'humain, pourra-t-il me punir d'avoir commis cette imprudence, d'avoir quitté une place certaine, au milieu du monde qui ne l'aime pas, pour une place incertaine parmi ceux qui sont ses amis ? » Quant aux aptitudes requises pour entrer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, il n'y a pas lieu de s'en embarrasser : celui qui l'appelle là se doit de pourvoir au reste ; il ne désire rien, rien d'autre que d'accomplir la volonté divine. »

Il est curieux de constater que cet examen détaillé néglige d'envisager le choix de telle forme de vie religieuse : la vocation dominicaine s'imposait concrètement et c'est pourquoi il était si facile de répondre à la question de principe !

Un Père Maître n'a rien à objecter à un postulant qui ne vient ni pour prier, ni pour étudier, ni pour parler, mais se présente sans conditions, simplement pour réaliser sa vocation. L'entrée au noviciat dominicain établi à Flavigny-sur-Ozerain, en Côte-d'Or, fut fixé au 4 novembre 1857. Neuf jours plus tard, le contrôleur des contributions directes de Nérac devenait le Frère Marie-Jean-Joseph, novice de l'Ordre Saint-Dominique. Il allait connaître des années de calme parfait, de bonheur sans ombre, sans soucis, qui eussent duré,

sans doute, jusqu'à la fin de ses jours s'il ne fut jamais retourné à Cadillac.

Cette paix le surprend. Il s'attendait à des luttes, à des déchirements et il ne trouve que douceur. Il oublie que le brisement inévitable est chose faite. Il s'étonne d'être aussi gai, de rire et de dormir si volontiers (jamais la tête n'a été aussi légère!) de n'avoir faim qu'au moment des repas, de se lever avec tant d'agrément la nuit, pour l'office de Matines et de Laudes. Par-dessus tout, il goûte avec délice la chaude atmosphère d'affection fraternelle qui l'enveloppe, et l'ineffable sentiment de sécurité qu'on éprouve lorsque les dernières amarres qui vous retenaient encore au monde ont été rompues. Impressions de novice, c'est-à-dire fraîcheur d'un enfant qui découvre avec une sensibilité toute neuve un monde merveilleux. Quelques semaines ont suffi à faire du passé une apparition lointaine, comme un paysage de rêve au fond d'un aquarium. Les « difficultés » ont fondu, et l'amour — cet amour d'autant plus cruel qu'il était pur — lui-même ne se ressemble plus : « La main sur la conscience, écrit le novice à son père, s'il m'était donné de rappeler à la vie Celle qui n'est plus, et que je crois parfaitement heureuse, eh bien! je ne le ferais pas; et si, ce qui est plus encore, il m'était donné, avec mes idées d'aujourd'hui, de revenir aux anciens jours, je lui dirais, à elle que j'aimais plus que ma sœur, vous voulez mon bonheur et moi le vôtre, n'est-ce pas? Eh bien! consacrons tous les deux notre jeunesse au Seigneur, et nous serons unis dans l'éternité. »

Rien n'ébranlera plus cette certitude. Le postulant avait donné sa démission de contrôleur des contributions plutôt que de solliciter un congé de six mois comme la prudence l'y invitait, tant sa volonté était ferme et total son besoin de n'avoir plus d'attache avec ce qu'il laissait derrière lui. *Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas apte au royaume de Dieu.*

Le novice dut-il subir une opération à la main, qui fit craindre l'amputation de l'index et mettait, de ce fait, l'ordination sacerdotale en question? « J'aurais demandé à être convers, dit le Frère Jean-Joseph, plutôt que de rentrer dans le monde. » Il aurait tenu parole. L'ardeur avec laquelle il avait lutté, aimé, secouru les pauvres, il la portait maintenant sur les observances monastiques. Il parle d'une heure supplémentaire de veille, en pleine nuit, au pied de l'autel, comme d'une volupté; il se prête aux rigueurs de l'obéissance et attire volontairement les pénitences; il crée autour de lui de la bonne humeur et de l'entrain. Quant à sa franchise, qui restera une marque de son caractère et l'un des secrets de son attrait, nous n'en retiendrons pas d'autre signe que la loyauté de cette prière à la manière de Joinville, qu'il adressait à Dieu au début de son noviciat : « Mon Dieu, si vous voulez que je souffre, envoyez-moi des souffrances : avec votre grâce je les accepterai joyeusement; mais ne comptez pas sur moi pour me faire souffrir. » La dernière déclaration est la seule, je le crois bien, à laquelle le Frère Marie-Jean-Joseph Lataste a été infidèle.

Une autre maladie fort douloureuse et qui pouvait avoir les suites les plus graves ne réussit point à le troubler : il était impossible que Dieu l'ait conduit jusque là pour l'abandonner. Il avait raison, la maladie retarda seulement la profession de quelques mois mais ce grand jour arriva et le 10 mai 1859 le Frère Lataste, qui avait été envoyé en convalescence dans le Midi, prononça ses vœux temporaires au couvent de Toulouse.

Les études préparatoires au sacerdoce et au ministère apostolique commencèrent à Chalais, dans l'Isère, et se poursuivirent bientôt à Saint-Maximin, l'ancien couvent dominicain que le P. Lacordaire avait pu récupérer.

Saint-Maximin, c'était des années de labeur intellectuel sans histoire, sans autres événements que ceux de la profession religieuse solennelle et des Ordres qui marquent successivement les étapes du sacerdoce. C'était la joie de travailler et de prier avec des jeunes gens que des chemins divers mais des aspirations toutes pareilles ont rassemblés pour une même cause. C'était enfin l'extraordinaire climat du pèlerinage de Sainte Marie-Madeleine. Dans la Basilique adjacente, en effet, l'ancienne pécheresse, qui est devenue la personification de l'amour pénitent, entretient depuis des siècles une ferveur à laquelle on n'échappe pas. Comme elles sont vaines, là-bas, les disputes d'historiens autour du reliquaire de la crypte. « Des documents! s'écriait le Père gardien devant un ergoteur, vous demandez des documents, Monsieur? nous en avons des millions de

kilogrammes! » Et comme l'autre restait dans l'ahurissement, il ajoutait avec son accent méridional : « Vous n'entendez donc pas que toutes ces pierres crient? » Dé fait, il est peu d'endroits où l'atmosphère soit plus saturée de spiritualité. Dans l'Ordre de Saint-Dominique, où le culte à Sainte Marie-Madeleine est si vif qu'elle a été promue sa patronne, nul milieu n'était plus favorable à la vocation du P. Lataste. Plus tard, devant les pécheresses de 1864, il n'aura garde d'oublier celle dont les péchés ont été remis par Jésus : « Je ne sais même pas si là-haut, au grand jour des révélations dernières, nos yeux étonnés ne contempleront pas Madeleine, l'ancienne pécheresse, occupant auprès du Sauveur une place au-dessus de toutes les autres femmes, la première place après la Vierge Immaculée, la sainte Mère de Dieu. » Le souvenir d'une fête grandiose dont il avait été le témoin quatre ans plus tôt, lors du transfert dans la Basilique du chef de Sainte Marie-Madeleine, lui revint alors à la mémoire : il décrivit la procession — 7 évêques, 200 prêtres et moines, une foule immense — pour rendre hommage à votre sœur l'ancienne pécheresse. Il faut croire que le prédicateur avait mis toute son âme dans cette évocation, car il se souviendra de l'émotion que soulevèrent ces paroles, et des larmes qui montèrent tout à coup, comme il dit, à « ces yeux qui avaient presque désappris de pleurer... »

Il y avait surtout, pour le novice de Saint-Maximin, l'émouvant pèlerinage de la Sainte-Baume. Le désert de Sainte Marie-Madeleine, qui est l'oratoire de la

Provence, est une terre dominicaine. Depuis les premières années de leur Ordre, les fils de saint Dominique, successeurs des religieux Cassianites qui gardèrent la grotte au ^ve siècle, sont installés ici. Ces excavations dans le roc sont les traces de leur couvent agrippé à la montagne, près de la grotte. Depuis toujours on y a prié la sainte pécheresse. Les Croisés qui rentraient de Palestine faisaient halte à la Sainte-Baume, comme au dernier lieu de Terre-Sainte. Saint Louis fit le pèlerinage en 1254, au retour de sa première croisade. Des noms prestigieux s'amoncellent au livre d'or : tel jour il y eut cinq rois; en l'espace d'un siècle on a compté la visite de huit papes. Dans cette anfractuosité au flanc d'une montagne aride difficilement accessible, c'est toute l'histoire de France qui défile : les rois Jean II, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Louis XII dont une charte déclare que la Sainte-Baume est « l'un des plus dévots lieux du monde », François I^{er}, Charles IX et Catherine de Médicis; en 1622 Louis XIII y vint chanter un Te Deum d'action de grâces après la soumission des hérétiques du Languedoc; en 1660 Louis XIV et Anne d'Autriche vinrent à leur tour à la Sainte-Baume. La route de Louis XIV, comme les paysans l'appellent encore aujourd'hui, est jalonnée d'oratoires construits par l'archevêque d'Arles. Aux noms royaux se mêlent des noms de poètes illustres et de thaumaturges, Pétrarque et saint Vincent Ferrier. Qui donc écrivait : « Est ce lieu tant renommé pour sa solitude esfroyable et pleine de je ne scay quoy qui espure les sens de toute

affection charnelle à cause de l'aspreté de la solitude » ? La Révolution n'a passé et tout saccagé que pour donner lieu à d'extraordinaires pèlerinages.

La Sainte Baume devait être chantée par le Père Lacordaire et par Mgr Dupanloup. Du premier on connaît le petit livre brûlant sur Marie-Madeleine. Et l'évêque d'Orléans : « A la Sainte-Baume... un charme tendre et profond s'empare du cœur. Tout ce qu'on a de plus sensible et de plus délicat dans l'âme, tout ce que la nature a donné au cœur humain de bon et d'affectueux, tout ce que la grâce y a ajouté de meilleur et de divin est saisi, pénétré, ému. C'est le pèlerinage du cœur... »

Le cœur du P. Lataste fut pénétré de ces effluves mystérieuses et puissantes; il a subi le charme de ce plateau ingrat, semblable à ces visages qui ne sont point jolis mais qui sont irrésistiblement attirants. Plus d'une fois, il a fait à pied le chemin parcouru depuis par tant de jeunes moines comme lui. Partis du couvent de Saint-Maximin après l'office de Matines, ils ont marché toute la nuit pour assister au lever du soleil par-dessus les sommets dénudés. Il a traversé la célèbre forêt qui fut longtemps un bois sacré que le bûcheron devait respecter et qui mêle étrangement les essences du Nord à celles du Midi : le pin provençal, qui est ici un ascète consumé qu'on n'aurait pas idée de saigner comme ses frères du pays de François Mauriac, voisine avec le bouleau et le tremble; le chêne, l'érable et l'yeuse avec le sycomore, l'if et le cèdre.

Le soleil a monté; de la grotte, par-dessus la forêt, toute la plaine flamboie; il n'y a plus un coin de fraîcheur dans la haute vallée, sauf la blessure au flanc de ce rocher rougeâtre où la fontaine coule toujours. En été, le cirque de montagnes n'est qu'une immense cassolette. Le nom de la Sainte-Baume évoque, en effet, d'extraordinaires senteurs, qu'on ne trouve que là, où sont mêlées l'odeur des champs de lavande et celle de la farigoulette, qui est le serpolet. Quand le talon du passant écrase une touffe d'herbe sèche, une bouffée de thym l'enveloppe. Est-ce que les parfums suivront le souvenir de cette femme jusqu'à la fin du monde? Le chant des cigales, le cliquetis des sauterelles, ces insectes qu'on croirait fabriqués avec une brindille de foin et qui bondissent par myriades sur les pierres dorées, les genévriers poudreux chers aux grives, la grande respiration du mistral, et ce parfum capiteux, comment tout cela peut-il exprimer l'esprit de la Sainte-Baume quand on n'est pas monté là-haut? La strophe du poète provençal en dira sans doute davantage :

Din lou valoun que sènt qu'embaumo
 Emé lou fres, plen d'estrambord,
 Escalo vers la Santo Baumo,
 De la Prouvenço es lou Tabor!

Aux parfums s'ajoutent les paysages qui se renouvellent chaque soir dans le ciel. Les couchers de soleil, rapides et somptueux, sont un autre sortilège de la Sainte-Baume. Lorsque le disque rouge a glissé derrière

l'horizon, des jeux de lumière persistent longtemps au-dessus des crêtes. Tantôt c'est une draperie fantastiquement bariolée, un décor de ballet russe; d'autres fois une flaque de rose liquide, comme on n'en trouve pas sur terre, est posée là, simplement pour la joie des yeux. Je me souviens qu'un soir une nappe verte diaphane resta longtemps suspendue entre deux montagnes bleues, comme un golfe élyséen...

Je ne cède pas ici au plaisir de surprendre l'âme d'un site que l'histoire et la poésie ont si bien pénétré qu'elles en ont fait un de ces lieux uniques au monde, comme les aimait Barrès — (aurait-il pu comprendre celui-ci qu'il a pourtant bien voulu mettre au nombre de ceux où soufflait l'esprit?) « Les lieux, a dit Lamartine, nous entrent dans l'âme par les yeux et s'incorporent à nos sensations, et ces sensations deviennent des caractères. » Je crois que le charme du pays de Marie-Madeleine, s'il n'explique positivement aucune démarche précise du P. Lataste, a néanmoins agi profondément sur son caractère. Il s'y est familiarisé avec l'idée que le péché peut être le prélude à un amour de Dieu aussi vivace que celui de l'innocence. De Saint-Maximin il écrivait en 1862 à quelqu'un s'intéressant à une « pauvre Madeleine » : « Je comprends cette prédilection pour les âmes dégradées et perdues; je la ressens aussi parce que je crois que souvent ce sont de nobles et belles âmes, qui sentent en elles des aspirations qu'elles ne s'expliquent pas et qui ne sont autre chose que des appels de Notre-Seigneur qui veut les aimer; et parce qu'elles ne sont pas éclairées et ne savent quelle est

cette voix, elles cherchent dans les créatures un bonheur qui n'y est pas et ne l'y trouvant pas, elles cherchent encore, épuisant toutes les joies créées sans trouver nulle part le rassasiement qui n'est qu'en Dieu. Oh ! si la miséricorde de Dieu n'avait pas eu pitié de nos âmes et ne nous avait éclairés, n'en serions-nous pas là, tous tant que nous sommes, tous plus ou moins, et peut-être plus bas encore ? Pauvres âmes ! Je connais un homme du monde, solide chrétien, qui s'est longtemps voué à leur salut, et qui en a retiré les plus suaves consolations ; *plusieurs même sont aujourd'hui vouées à Dieu, de ces âmes qu'il a retirées du vice, tant hommes que femmes.* Mais c'est bien délicat et bien dangereux. » Ses compagnons de noviciat se souvinrent l'avoir entendu parler avec pitié des libérées de justice et souhaiter une œuvre qui les reçût à leur sortie de prison. Chez ce réalisateur, la contemplation de sainte Marie-Madeleine ne pouvait rester longtemps affective.

Le P. Lataste ne reçut pas l'onction sacerdotale à la grotte de la Sainte Baume, comme d'autres récemment, mais c'est là qu'il voulut célébrer sa première messe. Il y avait déjà rêvé d'une fondation monastique, et l'on a conservé de lui une poésie que j'ai un peu de peine à citer, parce que les hommes de Dieu n'ont pas toujours le génie de la versification, mais qui est une trop curieuse prophétie pour être passée sous silence. Le P. Lataste rêvait donc d'« une hôtellerie — dont la douce hospitalité — de la *Maison de Béthanie* — rappellerait la charité. — Et puis... » Et puis, il souhaitait encore « un petit monastère »...

Son vœu est exaucé : avec l'hôtellerie, les Dominicaines de Monteils tiennent la maison de retraite de Nazareth. Quant à la Maison de Béthanie — Nazareth, Béthanie, c'est toute la Palestine qui a émigré avec la barque miraculeuse de Jaffa ! — nous la voyons à l'autre bout du cirque embaumé, auprès de la vieille petite église du x^e siècle, celle du Plan d'Aups. Toutefois le monastère de Béthanie, recueilli, « bien solitaire » et qui est, non seulement pour la rime, un « vestibule du ciel en terre », n'est pas petit. Il abrite plus d'une demi-centaine de Sœurs dominicaines. Un bon nombre sont d'anciennes prisonnières, des ex-pécheresses, mais qui les distinguerait des autres aujourd'hui ? Quelquefois, au petit jour, leur longue file noire et blanche se met en marche à travers la lavande, les chardons bleus et le serpolet ruisselant de rosée. Elles s'enfoncent sous le bois de pins et d'yeuses et disparaissent, mais on les suit encore car elles chantent le *Cantico a la Bello Santo* :

Madaleno o bello Santo
Que l'amour mène tant aut
Lou bèu pople que te canto
Es lou pople prouvençau.

Sian vengu vèire la Baumo
Qu'arrousères de tei plour,
Ta vertu toujours l'embaumo
Mai que lou perfum dei flour.

La procession est entrée dans la montagne, la messe commence au fond de la grotte de Sainte-Marie-Madeleine, les soixante religieuses noires et blanches

communient à l'autel de la première messe de « notre vénéré Père ». « Notre vénéré Père » c'est le jeune prêtre du 9 février 1863 qui est devenu le fondateur de la Maison de Béthanie.

Peut-être qu'à la fin de la messe une assistante s'approchera et que le célébrant redira pour elle l'évangile de la femme au vase de parfum : une nouvelle Madeleine recommence sa vie à Béthanie.

Le P. Lacordaire avait montré magnifiquement Dieu préparant le refuge de la Sainte-Baume, celui : « qui a tout créé en vue de l'avenir, et qui n'a pas dessiné un rivage, élevé une montagne, creusé une mer, sans savoir pour quel peuple ou pour quelle âme il travaillait, Dieu, dans sa création, avait pensé à Madeleine, et lui avait fait, en un coin de terre, un asile exprès, la Sainte-Baume. »

L'œuvre est définitivement couronnée : Dieu qui a tout créé et conduit la marche des événements selon ses desseins, n'a suscité à la Sainte-Baume tant d'amour pour la pécheresse de l'évangile qu'afin de préparer ce lieu pour les Madeleines du xx^e siècle...

Leur Père devait fournir un chemin difficile, tantôt détourné, tantôt abrupt. Après son Ordination sacerdotale, il était assigné à Bordeaux, bouclant ainsi le circuit parcouru depuis les timides essais du petit Séminaire. Le travail afflue, les retraites succèdent aux missions, une station de Carême à celle de l'Avent. Le Prieur du couvent de Bordeaux ne recule devant rien; il envoie même, le cas échéant, un jeune religieux évangéliser une prison de femmes...

CHAPITRE II

Naissance d'une grande idée

L'œuvre qui doit se faire et qui se fera. — Une « Légion Étrangère » de la vie religieuse. — Premiers obstacles. — De Bordeaux à Flavigny en Côte-d'Or. — Le manifeste des « Réhabilités ». — Le sort des libérées de justice. — Insuffisance des refuges. — Maisons Centrales et Maisons de détention. — Pour une réhabilitation complète. — Le bon cœur des humbles et le « bon sens » des amis. — Comment triomphent les saints.

Béthanie prit naissance à la Maison Centrale de Cadillac-sur-Garonne au mois de septembre 1864.

Dans la chapelle des détenues, le P. Lataste n'avait pas seulement été ébloui par la révélation de ces âmes tombées au plus bas et continuant d'appeler Dieu du fond de leur misère, il ne s'était pas contenté de rendre grâces et, avec le pardon du Christ de laisser le réconfort d'une bonne parole : il avait encore réfléchi sur les moyens de récupérer des sentiments si rares qu'il n'en avait jamais trouvé de pareils. Nous savons qu'en matière de charité un projet prenait vite, chez lui, une forme précise. L'ancien confrère de Saint Vincent de Paul qui ne pouvait supporter l'idée de manquer de pauvres

à soulager n'était pas mort avec la profession religieuse; voici qu'il rencontrait aujourd'hui la pire détresse et que, muni du pouvoir d'entrer dans les âmes, il y découvrirait des ressources infinies : son devoir d'homme d'affaires spirituelles s'imposait. De son propre aveu, « dès les premiers jours, en priant pour elles devant le Très Saint Sacrement, Dieu m'a inspiré subitement le projet de cette Œuvre presque aussi distinctement qu'il est aujourd'hui, au moins dans ses grandes lignes. Ce projet ne m'a pas quitté depuis... » De même que l'idéal dominicain s'était un jour confondu avec les aspirations de vie religieuse pour ne plus s'en dissocier, ainsi, « le projet de cette Œuvre » faisait corps brusquement avec tout ce qu'il était; sa vocation s'achevait ce jour-là, et il lui était interdit d'y échapper. Il eut le sentiment d'une force étrangère qui ne le laisserait plus en repos. « J'aimerais mieux filer à côté de ma mère, disait Jeanne d'Arc, mais il me faut marcher, il me faut agir, parce que mon Seigneur veut que j'accomplisse ces choses. » On trouverait, chez tous ceux qui ont été appelés à une mission exceptionnelle et surhumaine, la conscience d'être ainsi conduits par une force supérieure inexorable. « Je ne me suis pas endormi sur cette pensée, dit le P. Lataste, je ne le pouvais pas, d'ailleurs; elle m'accompagnait partout et plus je voulais en faire à Dieu l'abandon, plus je me sentais pressé d'y penser et d'y travailler, avec cette pensée intime et profonde que rien n'a pu m'enlever du cœur depuis le premier jour : cette Œuvre est nécessaire, Dieu la veut, elle se fera, patience... »

Le projet que le P. Lataste avait entrevu soudainement et qui ne le quittait plus était simple. Il avait découvert, dans ce désert de l'amour, des oasis qui non seulement n'avaient pas été ravagées, mais qui lui avaient paru capables de la plus riche fécondité. Pour parler sans image, il trouvait chez les prisonnières des sentiments, des goûts, des besoins qui dépassaient de toute manière ce qu'un prédicateur ambulante a coutume de rencontrer. Après un temps plus ou moins long, ces femmes seraient rendues à ce monde qui ne veut plus d'elles et qu'elles détestent et craignent tout ensemble. Que deviendront-elles? Le problème ne se pose pas pour elles comme un choix entre le péché et la vie chrétienne ordinaire : le relèvement de leur déchéance exige une vocation extrême, elles sont comme vouées aux bas-fonds ou aux sommets. De toutes façons, elles sont définitivement retirées du monde. La Maison Centrale avait été une société dégradée; elles y retomberont, comme dans leur propre milieu, si elles ne peuvent s'établir dans une nouvelle société supérieure à l'autre. Leur vrai refuge est l'état religieux. Au point de vue du monde, pour que le passé soit aboli, il ne suffit pas qu'on puisse dire : « ces femmes nous valent, leur vie est aussi honorable que la nôtre », mais le monde doit être forcé de leur rendre ce témoignage qu'elles le dépassent. L'état religieux s'offre comme un moyen admirable et sans doute unique de réintégrer ainsi la société par en haut. D'autres femmes créeraient une famille où les filles se perdraient à nouveau, mais dans un autre sens. Et l'on serait obligé de les prendre

toutes ensemble, car elles ne formeraient plus qu'un être. L'idée de la réhabilitation était née.

Certes, depuis la Madeleine pardonnée par Jésus, il y avait eu, dans l'Église, bien des groupements de repenties, mais l'œuvre de la réhabilitation n'avait jamais été aussi complète, aussi radicale. Il ne s'agissait plus, en effet, de recueillir des femmes défaillantes et de les protéger par de plus fortes, mais de les assimiler à celles-ci. Une communauté de religieuses donneraient leur vie et leur honneur à leurs sœurs victimes du péché; ces dernières, par une suite d'ascensions qui seraient à déterminer, les rejoindraient et, confondues, elles s'uniraient pour le sauvetage des suivantes.

Nous avons dit tout le programme ingénieux et hardi qui avait surgi, d'un seul coup, dans l'esprit du P. Lataste et qui est l'idée fondamentale de Béthanie. Il restait à le réaliser et ceci était une autre affaire.

Rentré à Bordeaux, le prédicateur de Cadillac s'pressa de soumettre son projet au Prieur du couvent sans lequel il ne pouvait, bien entendu, rien entreprendre. Le miracle est que les Supérieurs prirent en considération les propositions extravagantes de ce débutant sans expérience, grisé par un succès apostolique. On voudra bien se rappeler qu'en dépit de ce qu'on nomme communément une *vocation tardive*, — comme si l'appel de Dieu devait se faire à date fixe! — le P. Lataste n'a que trente-deux ans. Après avoir été classé « bon religieux », on dit de lui qu'« il prêchera bien »; ses premiers essais furent encoura-

geants, mais il n'a aucune autorité. Il n'aurait déjà point qualité pour greffer sur le vieux tronc dominicain une pousse nouvelle — la fondation d'une famille religieuse, exigeant une science consommée des âmes et des conditions de vie commune, est un chef-d'œuvre de pédagogie et, si je puis dire, de sociologie spirituelle qui n'est pas le fait d'un apprenti. Or, celui-ci prétendait lancer une formule de vie religieuse établie sur des bases tout à fait anormales, à tel point qu'on peut se demander si les éléments qu'il voudrait mettre en œuvre sont compatibles avec l'essence même de la vie monastique.

Nul théologien ne doute de l'efficacité et de la toute puissance du sacrement. On admet aussi qu'après le péché l'âme puisse rebondir aux plus hauts sommets, y compris ceux de l'état religieux — et pourtant, bien des portes de couvent resteraient fermées à celles qui auraient eu une jeunesse dissolue, que dis-je! une naissance illégitime constitue un empêchement absolu pour certaines maisons et qui n'est levé ailleurs que par exception.

Qu'on ne crie pas trop vite au pharisaïsme : l'existence et l'activité d'une Congrégation représentent un prodige d'équilibre que les sociologues n'admirent peut-être pas assez. Ils verraient comment ceux qui connaissent la complexité de ces rouages s'attachent, au prix de sacrifices dont ils supportent les rigueurs les premiers, à écarter toute intrusion tant soit peu suspecte. Et voilà qu'un novice fondateur voulait ouvrir une source contaminée! Ce qu'il prétendait inaugurer c'était, qu'on me

passé l'expression, une Légion étrangère du couvent!

A priori, une entreprise qui va à l'encontre de la vieille expérience de l'Église inspire difficilement confiance, et nous entendons l'argument qui résume les autres : si une telle œuvre était possible, elle existerait depuis longtemps! Des femmes tombées qui veulent se relever, il y en eut toujours dans le monde, et elles ont toujours trouvé des apôtres généreux qui les ont aidées à remonter du gouffre et à durer dans le bien, mais aucun n'a découvert dans ce milieu une source de vocations religieuses. Bref, si le projet était réalisable, il aurait vu le jour avant 1864. (Il est vrai qu'on en pourrait dire autant à tous les novateurs, à commencer par saint Dominique qui fit sortir les religieux du cloître : il y eut bien des hérésies à redresser avant celle des Albigeois; fallait-il attendre treize siècles pour songer à mobiliser les moines?)

En tout cas, il est remarquable que l'initiateur reçut d'abord un accueil généralement favorable des chefs les plus haut placés et se heurta à l'opposition des sous-chefs et des administrateurs. Le P. Minjard, Prieur du couvent de Bordeaux, soumit lui-même le projet de son religieux au P. Saudreau, Provincial de Paris. Le rapport était précis. L'auteur demandait la permission d'en saisir l'archevêque de Bordeaux, le préfet de la Gironde, les dominicains de France. D'autre part, les dominicaines de Cette avait accepté de former à la vie religieuse les premières Sœurs qui se consacraient à l'Œuvre.

Le Père Provincial se montra bienveillant et prêt à

encourager cette singulière fondation mais son Conseil, d'accord sur le principe, représenta que le moment était mal choisi : on avait à faire face à de trop lourdes obligations pour courir le risque d'une aventure aussi périlleuse. Des chiffres furent certainement prononcés. Si toutefois l'autorité diocésaine prenait à sa charge la responsabilité d'une telle œuvre, on permettrait au religieux de s'en occuper,

Le Cardinal-Archevêque de Bordeaux laissa d'abord espérer qu'il prendrait l'affaire en mains, mais son entourage l'en dissuada. Cette fois, l'obstacle venait d'une misérable question de prétendue concurrence. Un refuge avait été fondé récemment à Bordeaux, sous le patronage des autorités civiles et ecclésiastiques; une œuvre « similaire » risquait de lui porter ombrage et un Grand-Vicaire libella une réponse négative où le refus était enveloppé de paroles onctueuses. Le P. Lataste apprit que « la maison de refuge donnait pour le moment satisfaction aux besoins que prévoyait si justement son zèle; qu'en tout cas, il aurait le mérite d'avoir désiré une œuvre dont l'importance ne pouvait être méconnue ». Autant dire qu'on n'avait rien compris au projet. Il ne s'agissait pas, en effet, de fonder un second refuge, mais une Congrégation qui, loin de faire double emploi avec lui, en aurait été le complément. L'empêcher de naître, c'était priver des vocations supérieures de leur milieu. Mais les conseils d'administration et les chancelleries ne tendent pas naturellement vers les solutions héroïques et hasardeuses. Dans une assemblée, les sages inclinent presque toujours vers la décision moyenne. D'ordinaire, les

chefs voient plus large; leurs conseillers ne sont pas appelés en vain des « modérateurs ».

Le P. Lataste ne s'abandonna point à ces réflexions, et l'on ne trouvera jamais un mot de lui qui révélerait un sentiment d'irritation ou d'amertume; les oppositions de ceux dont il aurait été en droit d'attendre du secours vont se multiplier : pas une fois il ne s'impatientera. Ce calme, cette bonté foncière représentent, sans contredit, le trait le plus émouvant de ce caractère et le signe le plus certain de sa qualité d'âme.

Au Vicaire général de Bordeaux qui avait transmis le refus de Son Éminence, il répondit : « Elle m'annonce que je dois, au moins actuellement, renoncer à ce projet, que c'est l'avis du conseil archiépiscopal et le désir de Son Éminence. Je m'empresse de vous répondre que j'y adhère de plein cœur. » (30 décembre 1864)

Sous la plume du P. Lataste cet acquiescement n'était pas une formule de déférence; il acceptait sans arrière-pensée d'ajourner la réalisation du projet, mais ce n'était, dans son esprit, que partie remise. Il n'a pas fait de cette œuvre une affaire personnelle, il y voit la chose de Dieu; que celui-ci fournisse les conditions favorables. On n'a pas déclaré que le projet était en soi impraticable, mais seulement que l'heure n'était pas favorable. Il n'insiste pas, il attend.

La prédication ordinaire le reprend mais la pensée de cette œuvre *qui doit se faire et qui se fera* en son temps ne le quitte plus. A nouveau il prêche la retraite de l'Adoration Perpétuelle des Quarante Heures à la Maison Centrale de Cadillac. Il n'y pénètre plus,

comme l'année précédente « avec un grand serrement de cœur » — si le cœur est serré, c'est d'une autre manière. Il y est rappelé, on peut le dire, par les femmes, car l'aumônier semble avoir été prévenu contre ce religieux qui ne se contente pas de parler et de confesser mais veut donner à son passage des suites que ne comporte pas sa mission : « J'ai su, après, que ces pauvres détenues avaient prié toute l'année pour me voir revenir, aussi ai-je été accueilli par elles avec une grande ouverture de cœur. » Il retrouve effectivement les mêmes émotions, les mêmes résultats. « Le jour de la clôture, depuis 8 heures du samedi soir jusqu'à 4 heures du dimanche soir, on a vu avec admiration 150 détenues à la fois devant le Saint-Sacrement, à toutes les heures de la nuit d'abord, puis du jour, alors qu'elles étaient laissées entièrement libres, et par 30 ou 40 toutes ont fait la Sainte Communion. C'était bien beau. » Comment sa résolution ne se serait-elle pas fortifiée ? « J'ai eu l'occasion, écrira-t-il, une fois de plus, d'admirer le travail de la grâce dans ces âmes et la nécessité, l'opportunité de cette fondation, non seulement pour plus tard, mais dès maintenant. »

En vérité, on ne voit pas ce qui lui aurait permis de la réaliser : si le refuge de Bordeaux donnait satisfaction rien d'autre n'était jugé nécessaire; si le recrutement était difficile il fallait éviter tout obstacle à son essor.

Un changement imprévu mit brusquement le P. Lataste sur une autre voie. La France dominicaine était scindée en deux provinces : celle du Midi avec Toulouse pour capitale, le reste relevant de Paris. Ce

retour aux divisions administratives des temps de prospérité devait arriver tôt ou tard si la restauration du P. Lacordaire réussissait. La vie religieuse, bien entendu, reste identique, les noviciats et les maisons d'études seulement sont distincts et le champ d'apostolat délimité entre les deux sections qui ont chacune leur Provincial. Le choix fut laissé aux religieux. Le P. Lataste opta pour la Province de Paris dont le couvent d'études fut établi à Flavigny-sur-Ozerain, l'ancienne résidence du noviciat simple. Il y fut nommé sous-prieur du couvent et maître des étudiants profès en septembre 1865. Le P. Minjard, prieur du couvent de Bordeaux fut élu Supérieur de la Province de Paris. Il avait été le premier à manifester quelque bienveillance à l'œuvre des réhabilités, la conquête principale semblait faite. Le P. Lataste ne trouvera peut-être pas chez lui l'appui qu'il attendait, du moins il ne se heurta jamais à une opposition systématique.

Sa double charge, dans un couvent nombreux en période d'organisation, n'arrive pas à le distraire de la pensée qui le hante. Il veut faire quelque chose. Il demande la permission de publier le rapport qui avait été soumis au conseil de la Province. Ce texte avait été approuvé; il en ferait une nouvelle rédaction, moins technique et intéresserait peut-être au sort de ces pauvres femmes des âmes généreuses. L'autorisation fut accordée, à condition que l'initiateur n'irait pas plus loin sans le consentement préalable de qui de droit.

En réalité, l'Ordre prenait, à son insu, la responsabilité de la fondation. Comment, en effet, pourrait-on

se dégager si, après avoir lancé l'idée dans le public et ouvert une souscription, on suscitait des aumônes ? Il était difficile d'amorcer l'affaire de façon plus imprudente. Sans l'assurance de recevoir l'agrément des autorités religieuses, tant dominicaines que diocésaines, sans un embryon de cadre — à cette heure, les vocations qui s'annoncent sont encore hypothétiques — loin de cette prison, maintenant inaccessible, où des femmes condamnées ont manifesté de la ferveur, il semblait bien prématuré de faire appel aux collaborateurs de bonne volonté. Raisonnablement il eût fallu attendre un commencement de réalisation, ou du moins des garanties fermes.

Le P. Lataste se mit au travail. Il trouvait, devant un auditoire, les mots capables de le faire vibrer; il était moins expert — nos citations l'auront déjà laissé soupçonner — dans l'art d'écrire, et, n'est-ce pas ? on ne peut livrer à l'imprimeur qu'un texte soigneusement endimanché. Le P. Lataste fut aidé, dans sa rédaction, par un de ses confrères, un religieux au grand cœur dont le nom est inséparable de l'histoire de Béthanie : le P. Boulanger. On ferait, presque à coup sûr, la part qui lui revient dans ce libellé qui parut chez V^o Pousielgue-Rusaud & Fils, au mois de mai 1866. Je tiens un exemplaire de l'édition originale, brochure de 76 pages. Sous le titre de la couverture rose fanée, quelques versets de saint Matthieu en épigraphe : «... j'étais en prison, et vous êtes venus à moi... j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli... » Et puis, des majuscules nous apprennent que cette plaquette se vend « un franc

au profit de l'Œuvre ». (Comme si l'Œuvre existait réellement!) Ensuite viennent, comme de juste, les approbations officielles, celle d'un professeur de Flavigny, maître en théologie, le T. R. P. Martin, celles du P. Monsabré et du T. R. P. Provincial lui-même. Le Maître Général envoie de Rome ses encouragements et sa bénédiction : « Je ne me dissimule pas que votre projet offre de nombreuses difficultés, mais enfin l'Œuvre en soi n'a rien que de possible, et comme elle est tout inspirée par un profond sentiment de foi et de charité, nous devons espérer que Dieu la bénira. » Suit une anthologie de bonnes paroles et d'annonces d'aumônes, arrivées de divers évêchés où les épreuves des « Réhabilités » ont été envoyées. Quelques mots de préambule où l'on est solennellement averti que l'Œuvre n'est pas celle de l'Ordre, ni de la Province, ni d'un religieux en particulier. Dieu seul ose en assumer la responsabilité! Avant d'entrer dans le vif du sujet, il y aura encore une adresse, dans le goût du temps, « A mes concitoyens » qu'on peut, sans crainte d'erreur, attribuer à la plume éloquentes du P. Boulanger. Il faut montrer la modernité de l'entreprise, les « concitoyens » sont fort sensibles aux entreprises nouvelles : « Celui qui vous parle est un inconnu, mais ce qu'il veut vous dire vous touche de près car rien de grand et de généreux ne doit rester étranger au cœur de la France, surtout quand il s'agit de ses enfants et de ses enfants les plus délaissés. Certes, s'il est une gloire qu'on ne peut refuser à Notre Siècle et à Notre Pays, c'est celle d'avoir été bienfaisants. On peut leur reprocher bien des choses,

peut-être, mais non pas d'avoir méconnu les droits de l'infortune... La philanthropie et la fraternité civique ont arboré partout leur drapeau, depuis que la charité chrétienne a fait admirer et respecter le sien sur toutes les plages et sous tous les soleils... » On a ouvert crèches, orphelinats, hospices, hôpitaux, bureaux de bienfaisance, sociétés de secours, ouvriers, maisons de protection, miséricordes, refuges. La charité publique et privée aurait-elle épuisé toutes les infortunes? Non : « Je sais une plaie saignante de la société, et celle-là, nulle main pour la panser, nul cœur pour lui verser un baume efficace. Tous les ans les portes de nos grandes prisons s'ouvrent pour livrer passage à de pauvres créatures au front humilié et flétri. Ces femmes, elles ont failli autrefois, la justice les a frappées d'un arrêt mérité, mais ramenées au devoir par la souffrance et l'expiation, la justice ne les a pas relevées comme elles le méritaient...

Un pauvre prêtre a cru que le moment était venu de combler cette lacune... les recueillir en une société d'âmes sans tache, vouées à Dieu, qui les prenant par la main comme des sœurs et, par des ascensions successives, les élevant à leur niveau, les confondraient dans leurs rangs, les abriteraient de leur pureté, partageraient avec elles leur nom, leur habit, leurs vœux, toute leur vie, de telle sorte que nul regard humain ne puisse plus discerner désormais les anciennes pécheuses de celles qui n'ont pas péché, les réhabiliter ainsi à la face de la terre, comme elles le sont déjà à la face du ciel, par là les consoler des souffrances du

passé et les sauver des périls imminents de l'avenir, adoucir les jours de leur exil en cette vie qui passe, leur préparer la gloire et le bonheur qui ne finiront pas, voilà son projet, voilà son rêve. »

Le ton de ce plaidoyer était bien propre à enflammer les hommes du Siècle, comme on écrivait alors pompeusement. L'air était chargé de générosité, d'appels à la pitié, de grands sentiments romantiques dont il ne nous est pas défendu de sourire mais que nous aurions tort de mépriser car ils étaient naïvement sincères. Les *Misérables*, auxquels sera consacrée une page sévère de la brochure, ont cristallisé ces rêves et ces aspirations.

Je ne puis m'empêcher, en feuilletant ces pages qui sont comme l'acte de naissance de Béthanie, de songer aux soixante ans et plus de vie obscure, volontairement silencieuses qui suivront ce réveil en fanfare. Nous serions tenté d'écrire, puisque personne ne voulait reconnaître la paternité de l'Œuvre, qu'après le P. Lataste c'est, en quelque sorte, à l'opinion publique de 1866 que nous en sommes redevables. Les témoignages qu'allait provoquer la brochure pathétique formaient un rempart qui empêcherait de reculer.

Tableau pitoyable des femmes tombées. La classe la plus nombreuse et la plus intéressante des prisonnières dont on peut espérer le sauvetage, sont les mères coupables d'avortement. Il fallait alors une dizaine de lignes pour désigner ce crime, mais elles sont touchantes : « Elles ont failli devant Dieu d'abord, puis devant les hommes. Elles ont été faibles, puis

d'entraînements en entraînements, elles sont tombées dans le crime, d'autant plus infailliblement quelquefois, qu'elles avaient reçu une âme plus ardente et plus généreuse, et qu'elles étaient autrefois plus vertueuses. Elles ont voulu cacher aux hommes, à tout prix, ce qu'elles ne pouvaient cacher à Dieu; elles ont fait disparaître, elles ont détruit, à peine nés, les fruits malheureux de leur faiblesse!... »

Après les confidences effroyables qu'il a reçues, il témoigne des transformations merveilleuses de ces âmes blessées. Beaucoup sont victimes d'injustice, ceux qui ont abusé d'elles les ont trahies et, après les avoir séduites, les ont accablées devant les tribunaux : « J'ai vu, j'ai entendu ces choses, écrit l'auteur des *Réhabilités* — ces vilénies ont conservé leur actualité — et quand, ému moi-même de leur émotion, je n'osais qu'en tremblant les exhorter à tout oublier, à tout pardonner généreusement, j'entendais tomber de leurs lèvres cette parole vraiment héroïque : O mon Père, je leur pardonne à tous, de tout mon cœur. J'ai trop besoin que le bon Dieu me pardonne! Et quand je les invitais à aller plus loin, à imiter le Sauveur qui avait prié Lui-même pour ses bourreaux : Je prie pour eux, me répondaient-elles, je prie pour leur conversion presque tous les jours. »

Ceci apparaît au P. Lataste comme le comble de la charité. Il avait écrit ces lignes sublimes : « pour avoir la force de pardonner, il faut être innocent, ou, si l'on est coupable, avoir de sa faute un profond repentir. Les cœurs criminels ne pardonnent pas; ils le voudraient

qu'ils ne le pourraient pas. *Elles pardonnent, c'est qu'en réalité elles ont cessé d'être criminelles.* »

Il s'agit maintenant de savoir ce que vont devenir, à leur sortie de prison, ces femmes qui ont cessé d'être criminelles. A peu d'exceptions près, en effet, elles ne sont pas condamnées à vie. Les « Réhabilitées » citent le propos d'une de ces malheureuses dont on pourrait suspecter l'exactitude, tant il est héroïque : « Dans les premiers temps, disait-elle, j'ai eu bien des tentations de découragement, de suicide même. Depuis que je connais Dieu et que je l'aime, je me suis dit : Tu auras bien à souffrir toute ta vie, mais après !... Ici, du moins je suis assurée de ne pas me séparer du bon Dieu, tandis que dans le monde, si j'y retournais, je m'y perdrais peut-être. Ici, il faudrait bien le vouloir pour le faire. »

Non, le cas n'est pas incroyable, il n'est même pas isolé. Dans son reportage des prisons de femmes, Francis Carco fait allusion à une prisonnière de Montpellier qui lui avait dit son intention d'entrer au couvent après sa libération. (Il s'agissait de Béthanie mais son vœu n'a pu se réaliser car au moment de retrouver la liberté, la pauvre tête, épuisée, a chaviré.) Condamnée à mort et puis graciée, sa peine aux travaux forcés à perpétuité avait été successivement réduite. Elle avait le courage de dire chaque matin cette prière : Mon Dieu, je préfère être ici avec vous que hors d'ici sans vous.

Deux voies différentes s'offrent aux libérées de justice : celle du monde et celle du refuge. Pour le grand nombre il ne peut être question de retrouver

leur famille, soit que celle-ci n'existe plus (leur isolement fut précisément la cause du malheur) soit qu'elles y retrouvent un milieu corrompu (le cas est fréquent). Si la famille est honorable on ne veut plus les y recevoir ou, spontanément, elles évitent d'imposer leur présence à des parents dont elles ont fait la honte.

Il était facile, au P. Lataste, de broser à grands traits l'aventure banale qui arriverait fatalement.

⚡ Toutes n'ont pas le courage de cette pauvre fille qui avait tricoté des bas et les offrait en vain aux passantes. Quand elle eut essuyé assez de rebuffades, éconduite de partout, se voyant acculée au vice, elle entre un dimanche à l'église, arrache la nappe de communion et l'emporte en fuyant. Arrêtée et ramenée à la prison, elle explique aux religieuses : « Ici, du moins, en travaillant et en souffrant, j'aurai du pain et je pourrai rester fidèle à mon Dieu. » La plupart du temps, elles se tiennent d'abord sur la réserve; puis, une lutte s'engage, longue, épuisante. Du fait de leur abandon, de leur passé — on se croit tout permis quand on sait d'où elles sortent, note la brochure des « Rébahilitées » — elles sont exposées au mal plus que quiconque. D'autre part, repoussées des milieux honnêtes, elles se découragent et retombent, et leur rechute est souvent pire que le premier accident. D'aucuns s'étonnent qu'après leur triste expérience de nouveaux malheurs surviennent : « Et moi, déclare le P. Lataste, avec la condition qui leur est faite dans le monde, même quand on les accueille, j'admiraais qu'à la longue elles ne retombassent pas. » Il avait

recueilli, en effet, des témoignages d'aumôniers de prison, tous s'accordaient à reconnaître que les meilleures et les plus sincèrement converties ne durent guère dans les conditions qui leur sont réservées.

Ironent-elles aux *Filles repenties* ou au *Refuge*? Il y a plus qu'une nuance entre les deux. Les Maisons de repenties reçoivent des femmes qui ont péché sans encourir la condamnation des lois civiles. D'elles-mêmes elles ont renoncé à leurs désordres et rachètent à l'écart leurs égarements par une vie de pénitence; elles n'accepteraient point le contact de libérées qui ont encouru l'infamie spéciale des prisonnières.

Celles-ci, de leur côté, ne sont plus des repenties. Elles ont péché, mais elles ont été condamnées. On dit qu'elles ont purgé leur peine, donc le temps de l'expiation est passé. Ce qui ne signifie pas qu'elles sont converties; avoir au cœur le désir de mieux faire est une chose, être établi dans le bien en est une autre. Une formule du P. Lataste est à retenir, car elle définit assez exactement le but de son œuvre : « Leur conversion n'a pas encore passé dans leurs actes, elles ont besoin de formation. » On s'expliquera plus tard comment une vocation religieuse de réhabilitée puisse se présenter avec des traces du mal et des suites des désordres antérieurs plus profondes que chez de simples repenties qui visent cependant moins haut. Béthanie n'est pas nécessairement la paix après le triomphe, c'est peut-être longtemps encore le champ de bataille. Le péché n'est pas le vice. Pareillement, lorsque le vice a été ancré dans la nature, une aspiration

si haute soit-elle, et même des actes véritablement vertueux, ne sont pas la guérison.

Les refuges ont été destinés, il est vrai, aux prisonnières libérées, mais non à la catégorie particulière à laquelle voudrait se dévouer le P. Lataste. De son temps comme aujourd'hui, un grand nombre de libérées qui ne veulent plus du péché ne veulent pas davantage du refuge. La raison en est simple et elle demeure aussi valable en 1936 qu'en 1866. Il importe, pour la comprendre, de distinguer entre les Maisons de simple détention et les Maisons Centrales. Les premières, qui sont départementales — la plupart des chefs-lieux d'arrondissement eux-mêmes en sont pourvus — sont réservées aux individus condamnés pour vagabondage, vols relativement minimes et autres contraventions de ce genre. La réclusion n'y dure que peu de temps et n'y excède jamais un an. Les Maisons Centrales sont affectées aux prisonnières qui ont encouru des peines de deux, cinq, dix, vingt ans et plus de réclusion. Les pensionnaires de ces établissements sont fournies par les Cours d'Assises, celles des Maisons de détention par les tribunaux de simple police correctionnelle.

Qu'on se garde d'assimiler les maisons de détention aux Maisons Centrales. Autant confondre un marinier d'eau douce et un marin au long cours!

Les délinquantes des Maisons de détention ont été moins coupables, devant la loi, que les criminelles des Maisons Centrales; et pourtant, chose paradoxale, celles-là ne sont pas nécessairement moins perverses.

Le contraire est fréquent : un moment de faiblesse et d'aberration précipite une pauvre fille au fond de l'abîme, tandis qu'une professionnelle du vice échappera longtemps à la police et ne sera condamnée que sur de menues illégalités. En tout cas, si les premières reviennent en plus grand nombre dans la bonne voie, les grandes conversions, plus rares mais plus absolues, se rencontrent dans la seconde catégorie de pécheresses. En supposant que les femmes des Maisons Centrales aient été réellement plus touchées par la faute, cette différence essentielle les sépare des autres : elles ont souffert autrement et plus longtemps que leurs tristes sœurs des Maisons de détention où le régime, sans être aussi confortable que celui de « ces Messieurs de la Santé », est incomparablement moins rigoureux. Celles qui résistent à plusieurs années d'un traitement aussi dur ne réclament plus la pénitence mais l'oubli du passé, l'air pur, leur part de joie.

Voici, résumée, l'argumentation basée sur les faits qui amenait le P. Lataste à rêver d'une œuvre réservée aux plus grandes convalescentes de l'âme. Jusque là, on n'avait offert un refuge qu'aux libérées de bonne volonté des Maisons de détention; l'heure était venue de songer aux autres, moins nombreuses mais aussi dignes d'intérêt et, pour les raisons susdites, d'une qualité spirituelle souvent supérieure.

Il est frappant d'observer à quel point ces remarques ont conservé leur actualité. Les Supérieures de Béthanie en quête de bonnes vocations de réhabilitées ne s'arrêtent guère aux prisons de passage, vergers dont

les fruits sont encore trop verts. D'autre part, on constate toujours, chez les meilleures réhabilitées, l'horreur du refuge.

Le témoignage des aumôniers de Maisons Centrales d'aujourd'hui rejoindrait directement l'avis de leurs prédécesseurs qui avaient éprouvé la difficulté de recueillir les libérées. Depuis plus de trois ans que je suis ici, avouait l'un d'eux, je n'ai réussi pour aucune... Et il souhaitait une maison où l'on pût les traiter avec confiance. Un autre, après avoir rendu hommage à l'esprit qui règne dans les deux refuges de sa ville, ajoutait : « Toutefois, je suis convaincu qu'on pourrait sauver un plus grand nombre de ces malheureuses qui sont bien disposées si, à la fin de leur peine, on leur offrait *une vie moins pénitente*, et surtout si on leur faisait entrevoir *la possibilité de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse*. Plusieurs jeunes détenues m'ont fait cette demande pendant leur captivité. » Quelques-unes, fort rares à vrai dire, s'acheminent vers le refuge, soit parce que nulle autre issue ne se présente à elles, soit parce qu'elles ont une vocation particulière de pénitente.

Tel n'est point le sort commun, et qui aurait le courage de leur imposer ce surcroît d'épreuve ? Lorsque dans l'ombre du confessionnal de Cadillac une de ces pauvres enfants s'inquiétait de l'avenir et demandait conseil, le P. Lataste, contraint d'indiquer une maison de pénitence à celles qui souffraient depuis si longtemps, croyait chaque fois, avoue-t-il, entendre au fond de son cœur la malédiction du bon Maître : « Et vous,

Docteurs de la Loi, malheur à vous qui imposez aux autres des fardeaux qu'ils ne peuvent porter et que vous ne voudriez pas même soulever du bout du doigt. » Nous n'avons pas le droit d'imposer à ces femmes un traitement qui est un succédané de la prison.

Le père des filles perdues parle maintenant au nom de la justice et revendique pour ses enfants une réhabilitation entière et publique. Cette œuvre est impossible aux tribunaux. La réhabilitation judiciaire se borne à l'annulation d'un jugement reconnu injuste, à la reconnaissance de la réparation d'un failli, à la restitution des droits de citoyen à un condamné politique (1). En dehors de ces cas, la Société se défend contre de nouvelles attaques éventuelles; elle ne peut oublier et même elle doit se prémunir. Seul, Jésus, *Innocent*

(1) « Des avocats et des magistrats, d'accord sur le fond avec l'auteur, lui firent toutefois observer que la loi de juillet 1852 avait organisé la réhabilitation par justice des condamnés graciés ou ayant accompli leur juste peine, et que ceux qui en bénéficiaient se trouvaient affranchis de toute surveillance de police. Depuis, les lois de juin 1871 et de février 1875 ont créé un instrument d'oubli plus efficace encore, qui a nom l'amnistie; celle-ci ne peut être accordée pour chaque cas que par une loi qui limite ou étend le nombre des bénéficiaires au gré du législateur. L'amnistie, comme son nom l'indique, ne se contente pas de faire cesser la peine; elle efface la faute même, en abolit la mémoire par la destruction, devant témoins intéressés, du dossier judiciaire, et de plus, rend au condamné toutes les capacités que le jugement lui avait enlevées. Mais ce que ni réhabilitation, ni amnistie, ni grâce, ne peuvent restituer au condamné, c'est, aux yeux de ses concitoyens, un honneur égal à celui qu'il a eu et perdu. » R. P. de Boissieu, *Béthanie*, p. 73.

s'inclinant vers les coupables, se confondant avec eux et les abritant ainsi du manteau de sa pureté, a dominé cette loi. Alors l'apôtre parlait : « Donnez-moi quelques femmes de la suite de Jésus-Christ, des femmes dont le nom soit demeuré sans tache et le cœur sans souillures; femmes qui, mues par le généreux dessein de marcher sur les traces du Maître, ne dédaignent pas de s'abaisser, comme lui, vers de pauvres dégradées pour leur tendre la main et les reconforter; plus encore, qui, les attirant et les élevant peu à peu, consentent à partager pleinement avec elles l'auréole de leur pureté, acceptant en retour quelque part de leur déshonneur s'il en reste encore à leur front. Qu'on me donne de ces femmes, et le rêve se réalise, et Jésus a des continuateurs dans la réhabilitation des âmes déchues; et la *Maison de Béthanie* a commencé; car c'est le nom que nous donnerons à cette œuvre. » La vie partagée avec des innocentes s'achèvera par l'assimilation complète : « Un jour viendra où celle qui fut pécheresse demandera à se consacrer à Dieu, elle aussi, par les vœux de religion. »

Voilà, mes chers concitoyens, l'Œuvre qui doit exister. Son âme réside en quelques personnes qui ont entendu l'appel, les unes attendent dans le cloître, d'autres dans leurs familles, l'heure de se donner à « nos parias ». Quelques pécheresses, en liberté ou en prison, attendent de leur côté la délivrance. Il ne manque plus que la maison pour les accueillir. Cette maison existe (on s'en doutait!). Le P. Lataste en fait une description mystérieuse et prie son lecteur de tirer la conclusion pratique...

Ainsi donc, le véritable obstacle à surmonter ne serait qu'une misérable question d'argent! Dans ce cas, si la Maison de Béthanie répondait à une nécessité, on pouvait être sûr qu'elle allait surgir bientôt. Quelques encouragements, dont plusieurs fort touchants, et beaucoup de désaveux, furent la récompense de la brochure des Réhabilités. Bien entendu, les consolations vinrent d'en bas et les critiques d'en haut. Quatre mille exemplaires avaient été distribués. « De pauvres petites âmes, écrit le P. Lataste le 25 juin 1866, m'envoient des timbres de 5, de 10 centimes. » Nous les reconnaissons; tous les prêtres, les hommes d'œuvres, ceux qui passent leur vie à faire circuler la charité, les reconnaissent les « pauvres petites âmes des timbres à 5 et 10 centimes »! Qui d'entre nous n'a reçu, comme le P. Lataste, d'un anonyme de sanatorium, un de ces billets longuement mûris et qui réussissent seulement à être tous pareils? « Puisque le divin Maître vous a donné son cœur pour aimer les pauvres âmes, veuillez prier pour une misérable et accepter sa modeste offrande. » Ou bien, c'est l'israélite qui veut devenir dame patronesse de l'œuvre catholique; la personne ruinée qui donne des dentelles ou de l'argenterie, derniers vestiges de sa fortune; le lieutenant de vaisseau qui de Toulon envoie 7 francs : « Je ne suis qu'un officier sans fortune, mon offrande sera petite comme ma bourse mais vous ne la dédaignerez pas. »

Il s'en garderait bien! Ces humbles générosités s'exprimant gauchement le consolent, le transportent de reconnaissance, et il s'écrie : « Que Dieu est admirable

dans ses œuvres! car je ne suis pas assez fou pour m'attribuer, si petitement que ce soit, le mérite de celle-là! Je n'ai pas *agi*; j'ai été *poussé* et *porté*; j'ai été la pioche, une main mystérieuse a travaillé, labouré, semé... » Après trois ou quatre articles sur l'Œuvre, le Journal des Villes et des Campagnes ouvre une souscription et bientôt il annonce... une quarantaine de francs. Un pauvre curé fonde dans sa paroisse, à la même intention, une association charitable dont les membres récitent un *Memorare* chaque jour et versent 5 centimes par mois.

Mais ceux dont l'approbation et le concours étaient le plus nécessaires, sinon indispensables, se montraient méfiants. L'épiscopat ne pouvait que se tenir sur la réserve devant une entreprise qui n'était pas encore sortie de la sphère des bons sentiments et des idées généreuses. Huit lettres ont été insérées en tête de la brochure, faible proportion si l'on songe que le texte avait été adressé dans tous les diocèses; aucune réponse, d'ailleurs, n'engage le signataire et les plus bienveillants eussent sans doute été moins paternels s'il avait été question d'installer l'œuvre chez eux. J'ai parcouru avec tristesse la liasse de cette correspondance où l'on devine, parmi les réticences, la conviction que la partie est perdue d'avance. Ceux-là ont mesuré, du moins, l'énormité de l'entreprise et leurs observations sont plus sympathiques que de vaines louanges : « C'est avec un vif intérêt, mon Révérend Père, que j'ai admiré dans votre brochure, la distinction de vos pensées, la pureté de votre style, la sainteté du but que vous

vous proposez, autant que la richesse des moyens avec lesquels vous espérez l'atteindre... » On est presque heureux, après cela, de trouver les remarques de Mgr de Montpellier qui résume vigoureusement les objections les plus sérieuses : « Je ne vois à peu près d'acceptables, écrivait l'évêque, que celles qui, ayant péché par faiblesse ont été entraînées au crime par la suite de cette faiblesse. Cette classe, je la comprends; le cœur n'est pas absolument dégradé, et pour un larron pénitent, je vois beaucoup de Samaritaines, de femmes pécheresses, de femmes adultères — mais croyez-vous qu'en dehors de cette classe pour laquelle Notre-Seigneur a été si miséricordieux, il se trouve beaucoup d'âmes avilies par le vol, la débauche, le cynisme, qui puissent monter jusqu'à la réhabilitation ? La femme dégradée l'est bien profondément !

Et parmi les pauvres femmes réellement converties, en trouvez-vous beaucoup en qui l'amour de Dieu soit assez fort, assez généreux pour se décider aux nôces (sic) de l'agneau, et pour être surtout prudemment admises au festin nuptial ?

Ah ! je conçois peut-être mieux la délicatesse de ces âmes pures qui voudront couvrir de leurs couronnes virginales ces fronts avilis et purifiés, mais quelles épreuves ne faudra-t-il pas aux converties pour que leur vocation arrive au sommet de la vie religieuse ?... Et cependant, c'est la seule ressource. »

Au fond, la possibilité de réhabilitation n'était admise que pour les pécheresses par inadvertance ! Le P. Lataste aurait pu invoquer le témoignage de l'aumônier de

prison rabrouant une religieuse qui estimait à 2 ou 3 % seulement les détenues dignes d'une communauté de ferventes religieuses : « Vous vous trompez, ma Sœur, ce n'est pas 2 ou 3 qu'il faut dire, mais 20 ou 30 % qui aiment le Bon Dieu de tout leur cœur. » Il est vrai qu'entrer en religion est une chose, et qu'« aimer le bon Dieu de tout son cœur » en est une autre...

Il est aisé, aujourd'hui que Béthanie existe, de s'attacher à cette œuvre et de lui faire confiance, mais il est trop facile, après coup, de taxer de pusillanimité ceux qui n'y ont pas cru. Nous n'avons produit ces documents que pour mieux faire valoir la hardiesse du fondateur et le mérite de ceux qui la favorisèrent. Il faut admirer sans réserve le Cardinal-Archevêque de Besançon dont on peut dire qu'il fut le deuxième fondateur de Béthanie. La demeure mystérieuse des Réhabilités qui serait l'asile rêvé devait être située, en effet, en Franche-Comté.

Les chefs se renvoyaient le P. Lataste de l'un à l'autre. Du Cardinal Mathieu : « Le P. Lataste est venu ici, il y a près d'un mois, pour me parler de son œuvre des Réhabilités. C'est une œuvre importante, je le reconnais, mais qui offre de telles difficultés que je lui ai dit que je ne pouvais y donner aucun appui officiel dans le diocèse, que je le laissais seulement libre de faire ce qu'il jugeait à propos pour cette œuvre sous sa propre responsabilité » (2 août 1866). « Ne pouvant à aucun titre, ni directement, ni indirectement, me charger de l'œuvre des Réhabilités, je ne puis trouver

mauvais, et même je trouverais bon que votre Révérend Père Général en prenne l'autorité et la direction » (11 août 1866). Celui-ci, le Révérendissime P. Jandel, écrira de Rome, le 12 janvier 1867 : « Je ne puis que vous redire ce que je vous ai déjà écrit, et ce que je ne cesse de répéter à tous nos monastères de France, que je n'ai sur eux *aucune espèce de juridiction*, et qu'ils relèvent *exclusivement* de l'Ordinaire. C'est donc *uniquement* et avec le Cardinal-Archevêque de Besançon que vous avez à vous entendre en toute occurrence. »

Quant au Saint-Siège, on ne peut lui demander d'intervenir en faveur de ce qui n'est encore qu'à l'état de projet. On écrivait au malheureux fondateur : « Il faut attendre que votre œuvre ait de la vie pour espérer une approbation », et à cette œuvre on ne donnait pas le moyen de vivre.

Les Supérieurs hésitent et se dérobent; les frères — sauf de nobles exceptions — se déclarent plus ou moins ouvertement hostiles; ceux dont on attendrait du secours sont les premiers à jeter la pierre. Cette tranche de l'histoire, ou plutôt de la préhistoire de Béthanie, ne sera jamais écrite, mais parce qu'elle fut la partie la plus douloureuse de la mission du P. Lataste, parce que la grandeur de son caractère s'y est le mieux révélé, nous ne pouvions la passer complètement sous silence.

Un religieux d'un autre Ordre menace de soulever, dans une revue catholique de Toulouse, une polémique autour des « Réhabilités ». Toutefois, il fait ses condi-

tions et s'offre même à devenir le protecteur de l'œuvre si l'on entre dans ses vues personnelles. Il exige notamment que les Réhabilités ne soient point admises aux charges mais demeurent toujours maintenues dans un état inférieur, ce qui va à l'encontre de la pensée essentielle de Béthanie. Les religieuses de la Maison Centrale de X... sont opposées à une telle fondation et il est à craindre que leurs détenues ne connaissent jamais Béthanie. Telles Sœurs Dominicaines s'effarouchent à la pensée que leur saint habit couvrira des prostituées (Ironie! cinq ou six ans plus tard les mêmes demanderont le voile blanc pour une négresse de leurs protégées.)

L'opposition, qui se traduit immédiatement par des plaintes portées en haut lieu, alarme à la fois l'autorité épiscopale et l'autorité dominicaine : « Voici quelque temps, écrit le Cardinal Mathieu, que j'ai reçu de différentes communautés de Dominicaines des observations très graves sur les inconvénients que présente votre Ordre par rapport aux communautés de Dominicaines. Je croyais que votre Ordre était tout à fait différent; mais, d'après ce qu'on me dit, ce serait la même chose. Si vos propres communautés s'opposent à votre projet, c'est là un incident considérable, et qui ne peut être vidé que par vos Supérieurs majeurs » (5 juin 1867).

La première maison de Béthanie fonctionnera depuis presque un an et l'assemblée capitulaire en sera encore à la question de principe. « La difficulté, déclare le Père Provincial, ne porte pas sur le fonctionnement plus ou moins régulier de la maison dans l'état actuel,

mais sur le principe même qui admet, dans un avenir plus ou moins éloigné, des personnes réputées infâmes sur le pied d'égalité avec les religieuses dominicaines. » Et il faut qu'une fois de plus le pauvre Père dérange saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori, pour montrer que les Docteurs de l'Église ont résolu le problème depuis longtemps; qu'il fouille l'histoire pour déterrer des exemples de pécheresses entrées au monastère des Vierges : l'amie de saint Augustin, sainte Marie l'Égyptienne, sainte Thais, sainte Pélagie d'Antioche, sainte Marguerite de Cortone, sainte Eudoxie, Louise de la Vallière, une fille dont Gaston d'Orléans eut un enfant naturel et qui devint Visitandine. « Je ne crois pas, avait écrit l'évêque de Genève, que les monastères de la Visitation doivent éconduire toutes les filles repentantes. Il faut modérer en cela la prudence par la douceur et la douceur par la prudence; il y a quelquefois tant à gagner ès-âmes pénitentes qu'on ne leur doit rien refuser. »

Ceux qui posaient la question si maladroitement ne surent point discerner le sophisme de la réponse. Au lieu d'objecter : il est inadmissible qu'une pécheresse publique devienne religieuse, il fallait dire : on ne spécialise pas une Congrégation dans un tel recrutement. Le nombre et la qualité des cas de femmes tombées et devenues des saintes religieuses ne prouve rien car elles ont été disséminées dans les cadres d'Ordres organisés régulièrement et c'est justement leur réunion qui fait difficulté. Le P. Lataste aurait été bien empêché,

et pour cause, d'invoquer un précédent. La preuve ne pouvait être administrée qu'*a posteriori*. Mais à cette question, personne ne semble avoir songé.

Quant aux donneurs de conseils, ils surabondaient comme bien on pense. L'un suggère de donner un autre habit, une autre règle, un autre nom; celui-là veut qu'on admette les réhabilitées dans une communauté déjà établie; tous font entendre la voix de la raison et de la prudence. Ces pauvres filles, dignes assurément de pitié, qu'un mouvement de générosité aura entraînées jusqu'à Béthanie, auront-elles le courage de persévérer? Et quel scandale si, après un essai malheureux de vie dominicaine, des religieuses reprenaient leur vie de désordre! Les plus sympathiques, à quelques exceptions près, ne contestaient pas la beauté, voire la nécessité de l'Œuvre, mais sa possibilité. On jetait aussi la suspicion sur les qualités de l'entrepreneur. Dans une lettre adressée au P. Lataste, le 13 mai 1866, la date même où paraissait la fameuse brochure, le Révérendissime P. Jandel se faisait rudement l'écho de ce dernier grief : « Laissez-moi vous dire tout confidentiellement ce qu'il me revient de votre Province; votre projet, dit-on, n'y est pas généralement accepté et y excite dans bien des Pères plus de défiances que de sympathies. On vous dit un homme de cœur et d'élan mais facile à vous laisser séduire par de belles utopies, et n'ayant pas ce qui fait un organisateur. Je vous exhorte donc à ne pas vous aventurer témérairement sans pouvoir compter sur le concours et l'appui moral de vos Frères, en vous

exposant même au danger d'être désavoué et démolir par eux. » (1)

Le P. Lataste a donc de l'élan; on ne lui conteste pas non plus des qualités de cœur — il en a même trop! — mais le génie pratique des organisateurs. On serait d'ailleurs bien empêché d'appuyer ces insinuations sur des faits précis. Où donc son talent d'organisateur aurait-il trouvé à s'exercer? Au reste, est-il nécessaire d'être un Ford, un Kreuger ou un Coty pour lancer un Ordre religieux? Saint François d'Assise était-il un organisateur? Et Jésus lui-même, qui n'a pas trouvé le moyen d'acquérir un appartement à Jérusalem pour réunir ses Apôtres? En feuilletant ces vieux papiers, nous nous demandions quelles œuvres solides et durables avaient laissées ces inconnus qui jugeaient de la sorte. Celui qui a créé de toutes pièces la formule de vie religieuse la plus neuve et la plus compliquée, avec une telle sûreté que les modifications ultérieures ont été insignifiantes, devait nécessairement passer pour

(1) Un mois plus tôt, le 7 avril 1866, le même avait écrit de Rome : « Je ne dissimule pas que votre projet offre de nombreuses difficultés, que vous n'avez pas abordées, sans compter celles que l'expérience viendra vous révéler, mais enfin l'œuvre en soi n'a rien que de possible, et comme elle est tout inspirée par un profond sentiment de foi et de charité, nous devons espérer que Dieu la bénira.

Je doute fort que vous réussissiez à obtenir dès maintenant un encouragement ou une approbation du Saint-Siège. En général, ici on se tient sur une prudente réserve vis-à-vis des projets si beaux qu'ils puissent être, et l'on attend leur réalisation pour leur accorder la consécration d'un encouragement ou d'un éloge. »

un utopiste. La conspiration des hommes de tête triomphait. A vingt ans de distance, les censeurs du père de Béthanie rejoignaient les censeurs de l'élève Alcide Lataste au collège de Pons, « ce cher étourdi dont le cœur est parfait mais dont la tête est bien légère ».

Ce genre d'épreuves était nécessaire au début d'une œuvre de cette envergure. Il faut croire que rien de grand n'a été construit autrement. Rien n'est plus instructif ni plus émouvant que de voir se tisser le réseau d'objections sérieuses qui se forme autour du fondateur. Bientôt toutes les issues de la terre sont fermées et il ne reste plus que le conseil d'en haut. Il importe que les artisans d'une entreprise divine soient ainsi parfaitement desservis sur terre, pour que ses instruments soient purifiés et ses résultats bien dégagés de l'humain. La contradiction est un signe de bénédiction. Il en a si bien pris l'habitude qu'aux moments d'accalmie le P. Lataste s'étonne et s'inquiète : « Cela va presque trop bien, j'ai peur que le cachet de Notre-Seigneur disparaisse peu à peu. » (Dijon, 9 novembre 1866.) Ceux qui s'opposaient à son œuvre ou, plus dangereusement, entretenaient autour d'elle une atmosphère de méfiance, ne se doutaient pas qu'ils l'ancrent davantage dans sa résolution et sa confiance.

J'imagine pourtant qu'il dut souffrir terriblement. Je dis : *j'imagine*, car je n'ai pas trouvé, dans sa correspondance de l'époque, l'écho d'une plainte devant tant d'incompréhension et quelquefois de sottise. Au jour, que nous voulons croire prochain, où l'on commencera à dépouiller méthodiquement ses lettres, ses

notes intimes, ses écrits les plus libres, pour savoir si le P. Lataste fut vraiment mieux qu'un saint religieux, on apprendra de quelle trempe était cette grande âme. Au milieu des pires conditions — celles-ci ne sont point le fait des ennemis — lorsqu'on attend un geste de lassitude ou d'impatience, il excuse, interprète avec bienveillance, toujours disposé à faire son profit des contradictions : « Si, du dedans il ne nous venait, comme du dehors, que de chauds encouragements et de vives sympathies, où serait ce cachet de la Croix nécessaire à toute œuvre venant vraiment de Dieu?... Nos Pères y regardent de plus près et se montrent plus difficiles que ceux du Midi et que le public parce que cela les touche de plus près et que si nous n'étions pas prudents les éclaboussures rejailliraient tout d'abord sur eux » (28 octobre 1866).

Il avait écrit, à propos des malheureuses filles victimes de calomnies, que le plus grand acte d'amour était le pardon des injustices. Nous nous souviendrons de cette remarque à l'occasion d'un mot de lui, qui est sublime. C'est au moment où le Supérieur a donné enfin son assentiment. Loin de songer à triompher, le P. Lataste écrit : « Ne faisons pas sonner trop haut cependant que je suis autorisé, *cela pourrait blesser quelques Pères.* »

L'Œuvre de Béthanie a été enfantée dans la douleur et dans l'amour.



CHAPITRE III

Enfance et jeunesse de Béthanie

La première Supérieure de Béthanie. — Tournants dangereux d'une vocation. — L'appel des âmes délaissées. — Rencontre du P. Lataste et premiers déboires. — Frasnés-le-Château (Doubs). — Chronique de la Sainte Pauvreté et de la Joie parfaite. — Humbles et héroïques commencements. — Une œuvre indésirable. — Le livret de famille des Sœurs de Béthanie. — Un coup de maître : le plan de la Congrégation Sainte-Marie-Madeleine. — Mort du P. Lataste. — La partie est gagnée. — Montferrand-le-Château. — De 1870 à 1914. — L'œuvre continue.

« Les prières qui, de toutes parts, ont accueilli et accompagné cette œuvre, avait écrit le P. Lataste, ont fait violence au ciel. » Nous savons que lui-même appelait à la rescousse la Vierge et saint Joseph, sainte Madeleine et saint Dominique, tous les Saints du Paradis et les innombrables bataillons des Saints Anges. On dirait aussi bien que le ciel a fait violence à la terre. Le père des Madeleines apprenait, en effet, le très dur métier de fondateur d'Ordre.

Nous n'avons entrepris d'écrire ni la vie du P. Lataste,

ni l'histoire de Béthanie (1), mais nous proposant seulement d'esquisser la physionomie actuelle de cette famille dominicaine et, si c'est possible, de saisir son âme vivante, nous ne suivrons pas en détail les péripéties de sa fondation. Avant de voir s'épanouir dans la joie cette œuvre religieuse qui est maintenant notre fierté, il était nécessaire de remonter à l'origine pour comprendre ce qu'elle a coûté. Nous ajouterons quelques traits complémentaires avant de quitter l'histoire et de nous en tenir au présent.

Dès le premier instant, le P. Lataste avait parlé de l'*Œuvre des Réhabilités* comme d'une entreprise existante. Elle existait, en effet, dans son cœur et dans son esprit d'une façon très claire et très ferme, ensuite elle fut décrite sur le papier — et nous avons vu quelles tempêtes avaient soulevées les soixante-treize pages de la brochure — elle ne devait pas tarder à voir le jour.

L'écrit des *Réhabilités* parut, en s'en souvient, au mois de mai 1866; les quatre premières dominicaines de Béthanie prirent possession de leur maison de Frasnés-le-Château en Franche-Comté, le 14 août à neuf heures du matin. Pendant que l'enfant de Cadillac était providentiellement écarté du Séminaire, rejeté dans

(1) Une « Vie du R. P. Lataste, des Frères Prêcheurs, Fondateur de l'Œuvre des Réhabilités » a été composée par l'aumônier de la Maison-Mère, l'abbé Mercier, en 1890. Le volume est épuisé en librairie depuis longtemps et mériterait d'être réécrit. Le R. P. de Boissieu a fait paraître en 1931, chez Bernard Grasset, un ouvrage extrêmement documenté qui retrace l'histoire complète de Béthanie.

le monde, dégagé brutalement d'une voie qui s'offrait à lui pour être précipité dans la vie religieuse; pendant que le jeune Dominicain rencontrait « par hasard » cette prison de femmes du village natal, s'enflammait pour un impossible projet qu'il voyait tour à tour s'ébaucher et s'évanouir, repoussé par ceux qui l'avaient d'abord favorisé, et suscitant des adhésions et des blâmes passionnés, une autre vocation se déroulait suivant un rythme différent, mais d'une façon aussi imprévisible et aussi douloureuse. La maison de Béthanie allait surgir au croisement de ces deux routes.

Au cimetière de la maison-mère des Dominicaines de Béthanie, à Montferrand-le-Château, auprès de « notre Vénéré Père » repose celle qui fut la fondatrice et pendant quarante et un ans la Supérieure Générale des Réhabilités : Mère Henri-Dominique. Sur sa tombe on lit que la pitié béthanienne a grandi avec elle : *crevit cum illa miseratio*. La compassion pour la misère des âmes avait, en effet, hanté depuis toujours cette femme supérieurement intelligente et généreuse. Jeune fille, elle avait désiré vivement entrer au Carmel. Son père n'avait donné son consentement que pour une Congrégation non cloîtrée de la ville, et c'est ainsi qu'elle devint Sœur Bernardine des religieuses de la Présentation de Tours. Cette Congrégation très prospère, aujourd'hui affiliée à l'Ordre dominicain, est vouée aux œuvres diverses de charité : le soin des enfants et des vieillards, le soulagement des pauvres, l'éducation des orphelins, rien n'échappe à son activité.

La richesse du cœur et de l'esprit de Sœur Bernardine fait merveille. Elle révèle un rare talent d'organisatrice, elle fonde des maisons, lance des œuvres — orphelinat, crèche, ouvroir, asile — elle est adorée de ses enfants et de ses pauvres. Une bonté innée la porte naturellement vers les plus malheureux. Lorsque le cœur d'une femme est au service d'un grand esprit, elle est toute puissante. Les œuvres dont on lui confie la direction ou qu'elle crée de toutes pièces réussissent. Quand un établissement de la Congrégation laisse à désirer, on y envoie Sœur Bernardine et tout s'arrange. C'est ainsi qu'elle fut désignée pour le pensionnat de Bourret, près de Montauban, qui périclitait. Grosse déception : son dévouement auprès des misérables ne suffisait déjà presque pas à rassasier son désir de sacrifice qui l'avait porté jadis vers le Carmel, et elle se donnait avec cette ardeur dévorante justement pour tromper sa faim; maintenant on faisait d'elle une directrice de pensionnat pour jeunes filles du monde!

Une religieuse ne choisit pas le lieu et la forme de son apostolat. L'obéissance conduit Mère Bernardine à Bourret et, bien entendu, le pensionnat en déconfiture se ranime. Cette directrice à l'esprit large, au cœur ouvert, qui exerce sur les enfants une formation si heureuse, inspire confiance aux familles.

Le pensionnat jouit maintenant d'une splendeur qu'il n'a jamais connue; la mission de la réformatrice est achevée. On va la rappeler; on lui laisse espérer un retour prochain dont elle se réjouit, car son cœur immense, que ses élèves croient posséder en entier,

est là-bas, à Tours, à Saint-Fargeau, à Auxerre, en n'importe quel endroit où il y a de la misère à soulager.

La situation resta provisoire durant dix longues années. Il fallait tout ce temps pour que le pauvre surnuméraire inconnu aux Contributions de Privas eût le temps de se remettre du coup dont il était encore abasourdi, et puis qu'il reconnût son chemin, entrât au couvent, accomplît son noviciat, ses études de philosophie et de théologie, devînt prédicateur occasionnel à la Maison Centrale de Cadillac-sur-Garonne.

En 1865, pendant l'été, la Supérieure du collège de Bourret recevait la visite d'une dame de la localité, accompagnée d'une parente qui se trouvait être, comme dans un roman qui s'arrange bien, la femme du directeur de la prison de Cadillac. On parle des détenues. — Quelle vie affreuse! — Certes! il y a pourtant encore du bon chez ces femmes. Ainsi, tenez, un Père dominicain a prêché, au mois de septembre, l'Adoration Perpétuelle à la chapelle de la prison; il a été si content qu'il s'occupe d'organiser une œuvre pour recevoir les meilleures à leur libération...

Le cœur de la religieuse avait bondi. Quelle œuvre? La femme du Directeur de la Maison Centrale avait entendu vaguement parler de ce projet, mais n'en connaissait pas davantage. Cette visite laissa la Mère Bernardine dans une émotion intense. Avait-elle déjà, de son côté, jeté les yeux sur la misère des femmes condamnées? L'autel de la Vierge, dans cette église de Tours, devant lequel elle avait pris la résolution d'entrer en religion est dédié à Marie refuge des pécheurs...

On a retenu l'histoire d'une petite bohémienne de quinze ans, devenue criminelle après avoir été séduite, dont elle s'était occupée autrefois, au Bon-Pasteur d'Auxerre, dans des circonstances dramatiques. L'enfant s'était attachée à elle, et la jeune religieuse s'était écriée dans un élan d'enthousiasme : « Si j'avais dix ans de plus et si j'avais une fortune, je la consacrerai à établir une Congrégation uniquement chargée de recueillir les condamnées de ce genre. Et je me consacrerai moi-même à les servir et à les sauver. » En tout cas, cette nouvelle confuse eut sur elle l'effet d'une révélation soudaine et elle en écrivit à son conseiller spirituel qui était — toujours comme dans les romans ! — le Père Saudreau, ancien Supérieur et ami fidèle du P. Lataste. Chaque vocation est ainsi une histoire ingénieuse organisée par le Metteur en scène le plus extraordinairement inventif.

Le P. Saudreau, on le devine, ne s'empessa pas d'engager une religieuse à quitter sa Congrégation à laquelle elle appartenait depuis longtemps et qui tenait beaucoup à elle, pour entrer dans une autre qui, au surplus, n'était pas encore fondée.

Que se passa-t-il durant les derniers mois de 1865 ? On ne sait. Toujours est-il qu'au début de l'année suivante la Mère Bernardine quitta sa Congrégation. (Il convient de noter qu'à l'époque les Sœurs de la Présentation de Tours n'étaient liées que par des vœux renouvelables chaque année.) Détours exceptionnels, non point impossibles. Le Père Charles de Foucauld sort de la Trappe pour se faire domestique à Nazareth

t puis ermite au Sahara. Volte-face plus inattendue tel et tel couple engagé dans le mariage se sépare d'un commun accord et chacun poursuit sa voie dans un monastère. On peut croire que l'Église ne sanctionne de telles embardées spirituelles qu'en s'entourant d'une prudence infinie et des garanties les plus sérieuses, mais, comme un vrai savant se soumet par avance aux faits, quels qu'ils soient, même s'ils dérangent ses théories, ainsi l'Église se plie aux faits surnaturels qui dérogent à la loi ordinaire.

A quarante-quatre ans, après vingt-trois années d'une vie religieuse qui avait semblé féconde, la Supérieure du pensionnat de Bourret bifurquait vers une direction nouvelle. De tels changements ne se font point sans déchirements ni grincements. Qui ne comprendrait l'émoi des Sœurs de Tours perdant ainsi, sans raison valable (apparemment), une de leurs meilleures religieuses ? La transfuge saura conserver les sentiments de gratitude qu'elle devait à une famille où elle avait beaucoup donné, ce qui est déjà une raison puissante d'attachement, dont elle avait reçu davantage. Le plus grand de ces bienfaits était assurément la formation spirituelle, qu'on n'improvise pas comme on transforme en couvent une maison bourgeoise, et dont elle allait avoir besoin. « Je n'ai point quitté la Présentation pour un motif naturel et humain, pourrait-elle écrire; moins encore par mépris. Cette Congrégation mérite l'estime et la vénération; elle est sainte et fait beaucoup de bien. Ce n'est donc pour aucun de ces motifs que je l'ai quittée pour entrer dans l'Ordre

auquel j'appartenais déjà comme tertiaire, mais j'ai obéi à la voix de ma conscience et à celle de mon directeur. Et me voici, j'en ai la certitude, là où Dieu m'attendait pour combler mon attrait, en me donnant à une des œuvres les plus chères à son cœur, et en me faisant jouir de cette vie contemplative et pénitente de la privation de laquelle j'ai tant souffert et si longtemps. » La Mère Bernardine est devenue Sœur Henri-Dominique — nom de religion du P. Lacordaire — et elle attend son heure chez les Dominicaines cloîtrées de Cette, le couvent choisi d'abord par le P. Lataste pour la formation des premières recrues.

Le 8 mai seulement l'ex-Sœur de la Présentation et une autre volontaire pour Béthanie purent rencontrer le P. Lataste à Flavigny. Le premier mouvement fut une vive déception : elles pensaient trouver un couvent, une communauté naissante, et rien n'était encore réalisé. D'autre part, elles n'avaient pas été jusqu'au bout de la pensée des « Réhabilitées ». Elles avaient compris seulement qu'on ferait aux pauvres filles déchues un milieu plus familial que dans les refuges, qu'on les traiterait *comme* des sœurs. Le P. Lataste mettait les choses au point : elles ne seront pas comme des sœurs, mais elles seront vos sœurs. L'idée était si forte qu'à son tour cette femme qui était la générosité même recula, effrayée. Il fallut, pour vaincre ses objections, une retraite dont nous connaissons le thème : au pied de la Croix, la Vierge et Madeleine confondues dans l'amour de Jésus. Après quelque jours de réflexion et de prière, Sœur Henri-Dominique était apprivoisée

avec le projet qu'on appelait déjà : l'Œuvre de Béthanie. Avec sa compagne elle rejoignit, chez les Dominicaines de Nancy, deux jeunes filles de Bordeaux qui se proposaient le même but, mais abandonnèrent la partie avant de connaître la première maison.

A Nancy, nouveaux déboires : on s'aperçoit que la prise d'habit dominicaine, faite inconsidérément à Montpellier, n'a aucune valeur canonique. Dès lors, il est impossible d'admettre les deux nouvelles venues à la vie conventuelle. Elles ont encore cinquante francs. Leur détresse morale est indicible. Le P. Lataste semble lui-même abandonné. « J'ai tout l'air, écrit celle qui a perdu sa famille sans en retrouver une autre, et qui ne sait même plus comment elle s'appelle (elle n'est plus Sœur Bernardine, on lui refuse le droit d'être Sœur Henri-Dominique; elle serait donc, hélas! redevenue M^{lle} Anne-Victorine Berthier!) j'ai tout l'air, écrit-elle dans sa dérélition, d'une pauvre enfant illégitime qui ne peut trouver place au foyer de la famille. » Elle aussi devait faire l'apprentissage terrible de fondatrice et pouvait s'appliquer à elle-même les paroles du P. Lataste : « Il fallait, avant de te dévouer aux âmes délaissées et dédaignées du monde, que tu apprisses par toi-même ce qu'est souffrir le délaissement et le dédain apparent. Comment compatir aux maux que l'on ignore? Il faut les avoir expérimentés. Il te faut maintenant acquérir cette science. Plus tard, tu en comprendras l'utilité et tu en tireras profit. »

Pour s'installer, on en est réduit à éviter un évêché comme celui de Nancy où Mgr l'Évêque est sourcilleux

en matière d'irrégularité canonique. Il était dit que la fondatrice des religieuses condamnées serait, un moment, une hors-la-loi. Et puis, elle connaîtrait, pour son compte, la tentation d'adopter une voie moins remplie d'embûches.

Une sœur qui se mourait à Tours l'appelle dans sa ville natale, et là elle est assaillie par sa famille et ses amis qui la dissuadent de risquer l'aventure incertaine, sinon vouée d'avance à l'échec, de l'œuvre des Réhabilitées. Des Congrégations de Tours ouvriraient si facilement leurs portes à l'ancienne Sœur de la Présentation! A quarante-quatre ans, elle recommençait l'épreuve des déchirements qu'elle avait endurée jadis, mais cette fois, il ne s'agissait plus seulement de cette crise d'âme que traversent presque toujours, au tournant du monde et du cloître, les vocations religieuses les moins tourmentées, c'étaient les affres d'une agonie spirituelle. Elle apprend alors ce qu'il faudra dire aux jeunes filles que l'idéal de Béthanie aura attirées, et qui, mises à pied-d'œuvre, seront effrayées elles-mêmes de leur propre sacrifice. « J'ai été, avoua-t-elle, épouvantée, troublée, c'est vrai; dans une constance bien imprévue, j'ai été un peu faible et trop sensiblement émue, mais me voilà, je n'ai cédé aux prières de personne. »

Un arbitre qui examinerait froidement la situation, jugerait peut-être sévèrement le P. Saudreau qui, après avoir assumé la responsabilité de faire sortir une religieuse d'une Congrégation florissante, lui a laissé prendre indûment l'habit d'un autre Ordre, et l'a

engagée dans une voie dont elle-même ignorait l'issue. Il nous manque sans doute des éléments importants pour apprécier la conduite de ce conseiller; en tout cas, après coup, nous ne pouvons qu'admirer la série de ces « gaffes » providentielles. En affaires surnaturelles il faut d'ordinaire que la situation s'embrouille inextricablement afin de se dénouer ensuite miraculeusement. La situation canonique est régularisée. On se met à la recherche d'une propriété. « ...Si j'avais une fortune » disait jadis la jeune religieuse qui découvrait la misère. « Si j'étais riche, ne pouvait-elle s'empêcher de répéter maintenant, bien des difficultés seraient aplanies. » Mais sa lettre en croisait une autre qui apportait la parole de Notre-Seigneur à ses disciples : *Que votre cœur ne se trouble pas et n'ayez pas peur.* « Si Dieu est avec nous, ajoutait le P. Lataste, et si nous le laissons faire, nous sommes assurés du succès; si Dieu nous laisse faire, aurions-nous des millions, nous n'aboutirions pas... L'important pour réussir, disait souvent le R. P. Lacordaire, c'est de savoir attendre l'heure de Dieu. »

Enfin, une maison est achetée à Frasnes-le-Château, non loin de Besançon. Naturellement, le fondateur ayant manqué le train de Nancy avait trouvé, dans le suivant, le compartiment où voyageait la Vicomtesse qui avançait les quinze mille francs pour faire l'appoint des timbres de cinq et de dix centimes. Le Cardinal Mathieu donna paternellement son autorisation et, pour que cette belle histoire achève de s'arranger comme dans les livres, quatre jours ne s'étaient pas écoulés

qu'une postulante de Chœur et une converse se présentaient. On pouvait désormais parler sérieusement de la Maison de Béthanie, elle existait, elle entraînait dans le monde des réalités, elle prétendait même entrer dans l'histoire car une main — celle de la Supérieure — rédigeait les Annales.

J'ai lu, en entier, ce journal de bord — quinze volumes recouverts de toile noire — tenu au jour le jour, qui forme la chronique de Béthanie. Il y a, certes, depuis un siècle, comme dirait Péguy, des époques et des périodes, c'est-à-dire des moments héroïques et d'autres où la vie coule sans rien à signaler. Mais quand on sait la pure charité que suppose là-bas une journée sans événement, et la hauteur à laquelle leur profession de réhabilitantes tient les Sœurs de Béthanie, rien ne semble plus ordinaire et les périodes elles-mêmes apparaissent comme la stabilisation dans le sublime. Je voudrais essayer de donner une idée de ce qu'est la lecture passionnante de ce livre de raison où les chiffres, les humbles comptes-rendus des emplettes, mille détails infimes, touchants et ridicules, vous saisissent d'admiration autant qu'une réflexion échappée naïvement, à l'occasion d'un fait divers anodin, et qui ouvre tout à coup un abîme vertigineux. Mon lecteur voudra bien noter que les folies qui vont suivre sont aussi bien d'aujourd'hui que des premiers temps de la fondation. Si, plus tard, je l'entraîne au réfectoire, dans les cellules, à la lingerie, il retrouvera la stricte pauvreté primitive. La dernière fondation, comme celle qui s'accomplit en Suisse au moment où j'écris ces

lignes, ressemble étonnamment à la première : Béthanie essaime sans s'inquiéter du lendemain puisqu'un Autre y pourvoira. Si l'on veut un exemple concret de cette confiance, la Prieure d'un couvent de soixante religieuses a pu me dire avec un sourire satisfait : « Le 1^{er} janvier, nous avions quarante-cinq francs en caisse. »

J'ouvre donc le registre noir à la date du lundi 13 août 1866. (On était arrivé le jeudi précédent, à 4 heures 30 de l'après-midi. Vendredi, nettoyage. Samedi, voyage à Besançon pour achats urgents.) « La Révérende Mère rentre de Besançon. Elle apporte de la toile pour 5 paillasses. Le reste du mobilier ne pourra arriver qu'après la fête de l'Assomption. » Voici de quoi se compose le « mobilier » : 6 chaises à 1 fr. 50 la pièce, une table de 6 francs — la chronique prend la peine de préciser qu'elle est en bois blanc — quelques objets indispensables. (N. B. : Quand ils arriveront, nous saurons que ces « objets indispensables » sont des crucifix, des bénitiers, une Sainte Vierge.) La dépense atteint le chiffre de 179 fr. 10. Un point d'exclamation suit les 179 fr. 10 centimes, mais on bénit la Providence qui a pourvu à tout. La Révérende Mère a recueilli 153 francs chez des amis, tertiaires de Besançon; le P. Lataste a donné 27 francs. Dieu merci! il reste 18 sous, de quoi acheter 3 bottes de paille.

14 août 1866. Un bonhomme offre de la paille à 30 centimes la botte. Sœur Marguerite-Marie n'en veut que donner 5 sous et demi, « pour ménager la pauvre petite caisse de la Procure », explique la chronique; mais le marchandage n'aboutit pas, et il faut

payer 6 sous la botte. La postulante dijonnaise, débarquée à l'improviste la veille au soir, ayant rencontré le P. Lataste au mois de juin elle avait promis d'être de la première fournée, — « je ne voulais pas, expliqua-t-elle, que l'on commençât sans moi » — Anna, la Sœur primesautière et enfant terrible de la communauté, ne peut s'empêcher de s'exclamer : « Quel malheur ! il aurait été si bon de coucher sur le plancher. »

L'heure du dîner arrive. La malle, qui servait de siège en attendant les chaises à 1 fr. 50, qu'on devait recevoir après l'Assomption, devient une table. On dîne à genoux, fort gaîment. Le jardinier voisin ne peut supporter un tel spectacle : il apporte une vraie table, et il prête aussi des assiettes et un plat pour le chou-fleur. Un verre suffira pour la communauté... Voilà, assurément, d'excellentes conditions pour entendre la lecture du réfectoire qui est tirée de l'Imitation de Jésus-Christ.

On n'a rien, ni meubles, ni provisions, mais on commence, Béthanie commence à vivre. Vous allez voir qu'on est admirablement parti : Monsieur le Curé de Frasnes donne une bouteille de vin (on n'en aura pas tous les jours, et je sais tel couvent de Béthanie où la boisson ordinaire est une tisane décorée du nom de quinquina et qu'il faut absolument déclarer exquise quand on a commis l'imprudance de vouloir en goûter.) Les Sœurs de la Charité y ajoutent du pain, un chou-fleur, du fromage, etc., etc. *L'etc., etc...* est de la chronique à reliure noire.

Il y a là une statuette de saint Joseph qui a déjà son histoire. Lorsque la Mère Henri-Dominique « ayant mis pied à terre devant le petit château, par une religieuse superstition que blâme le R. P. Lataste, elle a prié l'une de ces dames (plusieurs tertiaires de Gray) de porter une statuette de saint Joseph dans l'intérieur, disant n'y vouloir entrer qu'après le saint pourvoyeur de toutes les œuvres pieuses ». (On peut sourire.) La statuette occupe la place d'honneur, dans une grande salle vide : sa présence suffit à donner une âme à la salle. *Veni Creator Spiritus*. Celui qui a fait l'Univers de rien saura bien, s'il le veut, insuffler la vie à cette maison qui est la sienne. « Maintenant, mes enfants, commençons à suivre notre Règle ! C'est le temps du silence, nous devons le garder jusqu'à midi. Vous, Sœur Marguerite-Marie, serez chargée de la Procure, Sœur Anna sera réglementaire et m'aidera au travail manuel, Sœur Augustine s'occupera de la cuisine... » Et la cloche du château sonnante pour la première fois devient la cloche du premier couvent de Béthanie.

Le chapitre conventuel se tient pour la première fois le 20 août, car il importe de profiter immédiatement de toutes les observances monastiques. La jeune postulante est empêchée de faire la « vénia », grande prostration à laquelle on est tenu dans certaines circonstances : observation d'un Supérieur, retard à un exercice commun, erreur dans la récitation de l'office ; on fait encore la vénia, après s'être accusé au chapitre, pour recevoir l'admonestation et la pénitence d'usage.

Le P. Lataste est arrivé; il passera huit jours dans ce berceau de couvent afin de laisser ses instructions, de régler le détail de la vie, d'enseigner les menues pratiques qui donneront à la communauté une physionomie dominicaine. On le verra, armé de ciseaux, couper le voile de ses filles, combiner les formes et les couleurs des divers habits. En ce moment il préside en personne le premier chapitre des coupes car il faut imprimer le caractère de l'Ordre à cet exercice important et délicat. Il tient absolument à ce que la postulante, après avoir avoué ses manquements à la règle et au coutumier (les coutumes n'ont qu'une huitaine de jours, mais elles existent) s'étende par terre pour la grande prostration de la vénia. Sœur Anna hésite, semble ne pas comprendre. Le Père explique, décrit le geste traditionnel. La postulante est de plus en plus embarrassée. Le Père insiste, et l'on est obligé de lui démontrer qu'il est impossible de faire la vénia quand on porte une crinoline. Tout le monde rit.

Rires contagieux des monastères, si le monde vous surprenait, il n'y comprendrait rien ou il serait jaloux car il est triste et ne sait plus rire. Vous éclatez, clairs et enfantins, aux moments de la fraternelle détente ménagés par la règle. Quelle gaieté, parmi ces petits groupes qui tournent autour d'un cloître, par deux rangées se faisant face et marchant l'une après l'autre à reculons! Vous fusez parfois jusqu'au pied de l'autel. Ce rideau, m'expliquait un jour le Père Gardien d'un couvent de Franciscains en me faisant visiter la chapelle, ce rideau qui sépare le chœur des religieux de

la nef des laïques, nous le tirons lorsque les novices rient trop bruyamment et risquent de scandaliser les fidèles. Ainsi donc, on prévoyait, comme une force irrésistible de la nature, le rire des novices, signe de la liberté de l'âme, de la légèreté du cœur, du détachement des choses et de soi-même. Les hérétiques sont tristes, dit Chesterton, et le diable est sérieux. L'allégresse et les rires que nous retrouverons cent ans après, comme un sûr indice de la pauvreté parfaite et de la délivrance intérieure, remontent aux premiers jours de la fondation. La grave cérémonie de la procession de l'Office des morts, par je ne sais quelle méprise, tourna un jour en confusion : « tout le monde riait, même le petit enfant de chœur! »

Ces premiers chapitres de la chronique sont d'ailleurs exquis d'insouciance et d'entrain. On croirait lire une lettre badine de Parisienne en villégiature qui tombe sur un petit village oublié et, manquant du nécessaire, s'extasie d'y trouver par hasard une douceur. Toutefois, il ne s'agit pas ici d'un jeu passager, et l'on entend bien ne plus vivre autrement. Voici, par exemple, le 26 août, l'énumération émerveillée d'un envoi charitable et anonyme : « Une caisse renfermant une douzaine de petits paquets de fleurs pectorales, quatre ou cinq livres de sucre cassé, un flacon de Baume de Tolu, une cafetière pour les infusions, une tasse, un paquet de sucre candi, plus d'une livre de chocolat, des nattes, des serviettes, etc., etc. »

On tourne la page et le lendemain c'est l'annonce d'un autre cadeau du ciel qui met les cœurs dans une

gratitude plus vive encore que n'avaient fait les fleurs pectorales, le sucre cassé et le Baume de Tolu : la première « Enfant » comme on dit,[✽] par un touchant euphémisme, « doux nom par lequel seront désignées, dès leur entrée à Béthanie, les chères âmes pour qui cette œuvre a été fondée ». Celle-ci arrive de Metz et porte le nom peu chrétien de Mina. Nous la retrouverons un peu plus tard.

28 août. « Nous ne manquons de rien, malgré notre extrême pauvreté... Nous avons en abondance des légumes et des fruits, *nous voudrions pouvoir en envoyer à Flavigny.* » Les chères Sœurs! Aujourd'hui comme autrefois, en vrais pauvres, les Sœurs de Béthanie reçoivent leurs hôtes royalement, sans compter.

Voici maintenant le premier travail manuel : notre premier travail de lingerie, le 1^{er} septembre 1866. On l'a réservé pour un Samedi, à cause de la Vierge. « Notre bonne Mère nous initie aux moyens de le sanctifier, et, pour nous y rendre de plus en plus actives, elle nous suggère de pieuses pensées, des intentions qu'elle énonce tout haut, tandis qu'elle tire activement l'aiguille... Tantôt c'est pour la première *Enfant* qui doit nous venir, tantôt pour la conversion des pécheurs, ou encore pour quelque intention recommandée par Notre Père, pour obtenir telle grâce, telle vertu..., etc... Parfois, notre bonne Mère fait à haute voix des oraisons jaculatoires auxquelles nous nous unissons de cœur. D'autres fois aussi, elle nous propose une convention : c'est que chacun de nos points soit un acte d'amour de Dieu. » C'est alors que nos doigts sont agiles, s'écrie

la Sœur. Mais quel acte des Dominicaines de Béthanie n'est pas un acte d'amour ?

Vendredi 5 octobre : « Le premier argent produit par le travail = six francs ». Le Père a exposé son programme sur les « revenus » de Béthanie. Il est simple : ses filles travailleront de leurs mains. On a dû parler avec fierté, en récréation, de ces six francs.

Tournons deux pages : « achat d'un bénitier et d'un goupillon, coût = dix francs. » Hélas ! Non, tant mieux ! Telles sont les bases financières les plus solides d'un Institut religieux. C'est à cet abandon à la Providence, effectif et non seulement intentionnel, que l'Œuvre doit cet essor surprenant, si surprenant que le fondateur s'inquiète : « Ce cher Père, voyant tout aller si bien a peur que le cachet de Notre-Seigneur disparaisse peu à peu. » (Chronique du 11 novembre 1866.)

Le rapport continue de la sorte. Il ne faudrait pas s'imaginer, en effet, qu'un dénuement aussi radical fut une affaire de quelques semaines. On en parle moins dans la suite, il est vrai, parce qu'on en a pris l'habitude et qu'il est devenu un état normal, mais parfois une allusion fortuite, à l'occasion d'une faveur inattendue qu'on ne manque jamais de mentionner, nous laisse entrevoir un abîme de pauvreté. Le 31 juillet 1867, un an, par conséquent, après l'installation au « château de Frasnès », un paysan amène une vache, — une vache anonyme car le donateur ne veut point se nommer. Le commissionnaire refuse le pourboire de la Supérieure : « Je lui offrais cependant de bon cœur la dernière pièce de cinq francs qui nous reste », écrivait à ce propos

la Mère Henri-Dominique. Plus tard on aura un cheval, une bête étrange qui ne supportait pas le harnais. Des lettres du P. Lataste contiennent des indications précises pour la rééducation de l'animal, mais rien n'y fit : ce carcan n'était décidément pas fait pour Béthanie. Il fallut le revendre. Un paysan en offrit cinq francs, le prix du licol !

Le lendemain, 1^{er} août, la *pauvre* Mère se plaint de ne pouvoir permettre à ses religieuses l'adoration du Saint-Sacrement exposé : « Nous sommes trop pauvres ! » Possède-t-on seulement le plus modeste ostensor ? Et puis, il y a la question des cierges. Une Sœur ingénieuse inventera de couler les fonds de chandelle dans une branche de sureau évidée : si vous prenez soin de glisser au préalable uneficelle dans le trou vous pourrez ainsi reconstituer une bougie.

Ce n'est ni au réfectoire où le menu est des plus frugal, ni au dortoir où l'on se couche sans draps — plus tard il en viendra quelques-uns, mais si peu qu'une visiteuse arrivée à l'improviste devra se contenter d'une nappe ! — c'est à la chapelle que la pauvreté se fait le plus durement sentir. On voudrait pouvoir tout de même offrir mieux que cela à Notre-Seigneur et l'on se plaint d'une si cruelle indigence. Dieu me pardonne de révéler ce détail inconvenant qui va faire froncer des sourcils liturgistes : le 2 novembre 1867, l'Office des morts de la Maison de Béthanie fut chanté avec accompagnement ... d'accordéon. Seigneur ! d'autres flonflons prétendent se mêler chaque dimanche aux harpes célestes, qui doivent être moins agréables au Très-Haut

que cette musique de matelots accompagnant lamentablement les psaumes du roi David dans la première chapelle de Béthanie, un jour des morts.

Quinze jours après, nous n'avons plus envie de sourire. Il faudrait transcrire à genoux ces lignes de la Chronique de 1867 : « *Nos Sœurs mangent leur pain bis afin d'envoyer à Notre Saint-Père le Pape le prix de la différence entre ce pain et le pain blanc.* » Nous avons envie de rassurer ces braves cœurs : l'exilé du Vatican n'en est pas encore à ce point d'indigence ! Tel ne fut point le sentiment du fondateur de Béthanie : lorsqu'il apprit ce détail, il s'est déclaré satisfait de ses filles.

Madame la Préfète de Haute-Saône demande quel cadeau serait le plus agréable à la communauté. On lui répond, le 19 novembre 1868, que les Sœurs ne désirent rien d'autre que le pain de chaque jour, et Madame la Préfète promet d'envoyer deux sacs de farine. Une phrase bien tournée de la Chronique nous livre le secret des finances de Béthanie. « Malgré la cherté de toutes choses, l'embarras croissant des affaires, et, par suite, le ralentissement forcé du travail — la crise en 1868 ! — jamais Dieu n'a refusé à l'Œuvre le nécessaire. A certains moments, l'hiver dernier, tout semblait presque désespéré, mais par une sage pondération des secours de la Providence, les aumônes arrivaient toujours plus nombreuses quand le travail faisait défaut, et le travail au contraire reprenait quand cessaient les aumônes. »

On n'en finirait pas de citer les menues anecdotes

qui composent les fastes des glorieuses annales de Béthanie. Un dernier passage, daté du 15 août 1868, complètera le tableau de la pauvreté primitive : « Entre les deux coups du *Salve*, Notre Père (arrivé d'aujourd'hui) est entré à la chapelle, et, tout rayonnant de joie, il a annoncé à Nos Sœurs que nous n'avions plus un centime dans la maison. En effet, il nous restait ce matin la petite somme de 2 frs. 50. Nous avons payé 1 franc pour le transport des bagages de Notre Père; ce soir M. Verrey, père de Sœur Berthe et plusieurs autres personnes étant arrivées, nous avons dépensé nos trente derniers sous... Mais c'est si bon d'être vraiment pauvres et d'attendre tout de la Providence. »

Comme le répétait le P. Lataste : « Dieu est dans tout cela. » Puisque rien d'humain n'explique cette œuvre, il faut bien conclure, en effet, à une intervention supérieure. L'absence de secours terrestres et la réussite visible de l'entreprise donnaient aux fondatrices une connaissance expérimentale de l'action divine. Tout leur effort consistait à ne point l'entraver. Au milieu des humbles travaux journaliers, c'est-à-dire en toute occasion, elles avaient reçu la consigne de tendre toujours au plus parfait, « et cela pour que nous ne mettions pas obstacle par nos infidélités au succès de notre chère œuvre ». Ces premières religieuses présentent que le salut d'un grand nombre dépend d'elles.

De leur fidélité aussi dépend la victoire contre les orages qui continuent de s'amonceler sur leurs têtes, les doutes, critiques, suspensions, qui suivent la jeune fondation. Quelques femmes pieuses et de bonne

volonté sont rassemblées avec le dessein d'établir cette impossible Congrégation que doivent alimenter des filles de mauvaise vie, mais rien de positif n'est encore fait. Monseigneur a consenti à tolérer ce téméraire essai dans le diocèse mais il ne s'est pas engagé; le moindre faux-pas aurait évidemment des conséquences désastreuses. L'enthousiasme de M. le Curé de Frasnès, qui avait réservé un accueil si chaleureux aux premières arrivantes, est maintenant bien refroidi. Il avait cru, tout d'abord, que les Sœurs de Béthanie étaient des religieuses enseignantes, et que sa petite paroisse allait être dotée d'un pensionnat; voici qu'on lui parle de voleuses, de filles publiques, de criminelles : « Il craint, ce bon prêtre, que cette fondation devienne un mal plutôt qu'un bien. » Quand on annonce l'arrivée des premières recrues, ses appréhensions redoublent. Monsieur le Curé, dit la Chronique, « redoute pour sa paroisse l'arrivée de Nos Enfants; il lui semble que *cela va gêner le pays* ». La Mère Henri-Dominique a souligné les derniers mots, et ajouté avec humeur : « Excellent pays!... Il n'a pas besoin qu'on le gêne... c'est déjà fait » (31 août 1866).

Si le P. Lataste entendait, il gronderait, comme il le fera parfois, par exemple, au jour où la Sœur, agacée, avait parlé des « sottises exigences » du Curé. Le Père avait sévèrement rectifié : « dites : les exigences sans fondement ». Et il avait, à l'occasion de cette leçon, énoncé la règle de conduite à tenir dans les difficultés de ce genre : « Les torts des autres doivent nous trouver sans tort de notre côté. »

Le Père est retourné à Flavigny depuis une dizaine de jours. « Vous n'oubliez rien ? » avait demandé le brave Curé, selon la coutume paysanne, lorsque le fondateur, après avoir installé la petite communauté dans son héroïque détresse, reprenait la voiture de Gy, le chef-lieu de canton. « Si, avait répondu le P. Lataste, j'oublie mon cœur. » Les Sœurs reçoivent sa dernière bénédiction, refoulent leurs larmes, le regardent disparaître, et se remettent au travail.

Les lignes générales de leur vie et le détail des divers emplois sont très précis. La brochure des « Réhabilitées » n'était qu'un manifeste de propagande destiné à intéresser le grand public à la fondation. Dans le même temps, le P. Lataste avait rédigé une notice plus technique sur le fonctionnement de l'œuvre telle qu'il la concevait et telle qu'elle fut réalisée et conservée, avec les modifications sans importance que l'entrepreneur ajoute nécessairement au plan de l'architecte le plus avisé. Les deux éléments qui doivent composer la Maison de Béthanie sont nettement distincts, il importe donc de les examiner tour à tour et de déterminer leur agencement qui aboutira finalement à la fusion.

Les religieuses réhabilitantes — par opposition aux réhabilitées — seront l'une des branches nombreuses de la famille dominicaine. Entre les Grands Ordres anciens où les religieuses sont cloîtrées et mènent une vie exclusivement pénitente et contemplative, (les Dominicaines dites : du grand Ordre, fondées à Prouille par saint Dominique avant même l'institution des Frères Prêcheurs, appartiennent à cette catégorie) et les

Congrégations modernes de charité, comportant, bien entendu, des exercices de prière et d'ascèse semblables à ceux des cloîtres, mais tournés surtout vers l'exercice extérieur de la charité, se place une classe intermédiaire participant de l'une et de l'autre vie. La vie mixte représente une adaptation à une œuvre d'apostolat des grandes observances monastiques anciennes, en dehors desquelles on ne concevait pas la vie religieuse. Ce qui distinguera, au dehors, une Congrégation à vie religieuse mixte d'une Congrégation active n'est pas, à proprement parler, une question de prières plus ou moins longues ou nombreuses, mais un certain emploi des formes de prières et de pénitences anciennes, comme l'Office choral, les jeûnes et abstinences, la clôture, le chapitre, etc...

Sur ce modèle, d'ailleurs très souple, ont été organisées des Congrégations répondant à des ministères aussi variés que l'enseignement à tous les degrés, le service des malades et des pauvres, l'évangélisation des pays lointains. Les Sœurs dominicaines du Tiers-Ordre régulier (les deux premiers Ordres étant représentés par les Frères Prêcheurs et les Sœurs Contemplatives, communément appelées du Grand Ordre, ou du Second Ordre) ont commencé en 1255 avec la Bienheureuse Émilie de Verceil. Elles se ramifient aujourd'hui dans le monde entier et comptent plus de 30.000 membres. Nous n'avons pas à préciser ici les rapports officiels qu'elles entretiennent avec le Maître Général des Dominicains, résidant à Rome; disons seulement qu'un air de famille est

commun à ces maisons, sous toutes les latitudes.

Il est plus facile de constater cet esprit, et mieux encore d'en vivre, que de le définir. Il n'est, au fond, qu'une certaine conception de la vie religieuse dont il faudrait chercher le principe dans une théologie déterminée, mais il n'est pas toujours nécessaire — n'est-ce point le cas de la plupart des Sœurs dominicaines? — d'avoir pratiqué la Somme de saint Thomas d'Aquin pour être pénétré de la spiritualité qui en est l'épanouissement.

Cet esprit dominicain, le P. Lataste était assez bien placé pour insuffler à ses filles. A vrai dire, qu'aurait-il pu leur donner d'autre? Il leur procurera aussi le vêtement; je n'entends pas dire seulement l'habit noir et blanc de l'Ordre, mais aussi un ensemble de règles, de pratiques, de manières, qui compose la physionomie d'une race spirituelle. Cette création, on le voit, ne partait pas du néant, loin de là. Elle exigeait pourtant une adaptation, toujours fort délicate, et d'autant plus, en l'occurrence, qu'on était sur un terrain dangereux et mal exploré. C'est pourquoi une organisation nouvelle était requise. Un instant, le P. Lataste avait songé à demander à l'une des innombrables Congrégations dominicaines vouées aux œuvres diverses de charité de s'annexer son œuvre, mais il se rendit compte que celle-ci était trop particulière et ne rentrait dans aucun cadre connu. Commencerait-on par solliciter l'impulsion auprès d'un couvent comme celui de Cette ou de Nancy? Il prêterait des religieuses qui, après avoir formé des remplaçantes, rentreraient dans leurs maisons respec-

tives. Ce plan n'allait pas sans difficultés pratiques; en tout cas, nulle Congrégation ne voulut s'y prêter.

L'initiateur espéra et il annonça dans la notice de mai 1866 que les premières religieuses de Béthanie recevraient leur formation dominicaine dans une autre maison. On sait comment les événements firent échouer ce projet et adopter une autre solution.

Le P. Lataste devenait ainsi, malgré lui, le seul lien qui rattachait à la famille dominicaine les Sœurs de Béthanie. Il importe de retenir ceci si l'on veut comprendre à quel point son influence était nécessaire pour éviter les déviations dès les premiers pas.

Son plan et ses consignes étaient nets : il précisait avec une clarté remarquable le but visé et les moyens qui le feraient atteindre. Il déterminait les relations entre les Enfants et les religieuses, exposait le rôle du travail et de la prière dans l'œuvre de réhabilitation, il en fixait les modalités, prévoyait les jours de jeûne et les abstinences de règle. On croirait, en parcourant cette charte rédigée avant le début de l'expérience, lire la description de ce qui se passe sous nos yeux. Il avait décidé, par exemple, que les Sœurs, deux à deux, une Réhabilitante et une Réhabilitée, se remplaceraient devant le Saint-Sacrement, que le grand Office canonial selon le rite dominicain deviendrait la prière liturgique des religieuses, lorsque celles-ci seraient en nombre suffisant. Il fallut un certain temps pour que ces prescriptions fussent observées, et le petit Office de la Sainte Vierge fut d'abord récité, comme, d'ailleurs, dans la plupart des Congrégations du Tiers-Ordre

régulier, mais à la date du 1^{er} septembre 1877, nous lisons dans la Chronique : « Nous avons commencé la récitation de l'Office divin et Monseigneur est venu inaugurer l'exposition perpétuelle du Saint-Sacrement. » Après dix ans de travail et de prière, Béthanie n'était plus « trop pauvre » pour être la Maison du Bon Dieu. Désormais, à toute heure du jour, deux par deux à la fois, une réhabilitante et une réhabilitée, les filles du P. Lataste continuent de se relayer devant l'ostensoir.

Surtout, le fondateur avait apprécié du premier coup d'œil la proportion selon laquelle l'assimilation des anciennes pécheresses devait se faire. De la part de celui à qui l'on reprochait, moins de six mois plus tôt, de n'avoir pas « ce qui fait un organisateur », ce n'est pas mal ! Pour nous, nous n'hésitons pas à rapprocher la sûreté de jugement du P. Lataste du génie pratique de saint Dominique dont on sait comment il équilibra les éléments d'une vie religieuse nouvelle plus complexe que les précédentes.

Il ne manquait pas, au cours de ses déplacements, de visiter prisons et refuges, autant pour faire connaître Béthanie que pour s'instruire soi-même. C'est ainsi qu'il écrivait, après une visite aux Dames de Saint-Michel fondées par le P. Eudes : « Elles ont un habit en tout pareil au vôtre, moins la chape qui est blanche. Elles ont quatre cents repenties, dont plusieurs sont venues de force, les autres en sortant du désordre, plusieurs n'avaient pas les premiers principes de foi... et malgré tout, le résultat est que cette Œuvre les remplit de consolation, qu'il y a de nombreux retours,

des âmes généreuses et persévérantes, des morts de saintes. Elles ne croient pas possible de former une communauté de repenties, si converties qu'elles soient, avec des vœux de religion, perpétuels surtout. Se sentant liées, sûres d'être gardées, elles se relâchent et deviennent, sinon mauvaises, du moins tièdes, sans bien; et puis, elles n'ont pas d'estime les unes pour les autres et sont jalouses de celles d'entre elles qui ont les premiers emplois; mais elle pense (la Mère Prieure avec qui j'ai causé et qui m'a paru une sainte religieuse et une femme de mérite) elle pense qu'en les accueillant parmi vous et en les fondant avec vous, vous avez beaucoup mieux à espérer (il y a de vraies saintes parmi elles) à condition toutefois qu'elles ne seront jamais en majorité parmi vous, ce qui est bien ma pensée. *Nous pourrions porter cette règle que les Petites Sœurs ne pourront être admises au rang que dans la proportion d'un tiers. Passé ce nombre, elles doivent attendre une place vacante ou une augmentation du nombre des Sœurs.* »

Le dosage déterminé à première vue par le P. Lataste est toujours celui qui est en vigueur à Béthanie où les réhabilitées ne sauraient former plus d'un tiers de la communauté, non qu'elles soient des religieuses moins authentiques que les autres, mais parce que leur juxtaposition en nombre excessif entraînerait fatalement des inconvénients graves.

Retenons, au passage, le témoignage de cette religieuse que le P. Lataste semble avoir apprécié : il rend assez bien l'écho de ce qu'on entend d'ordinaire dans les refuges ou maisons de préservation. Il est rare, en

effet, à propos des meilleurs sujets eux-mêmes, de ne pas discerner une nuance de pessimisme... On ne m'a parlé, à Béthanie — bien au contraire! — ni de cette jalousie, ni de ce mépris mutuel des pécheresses converties.

« Une autre conclusion de cette visite, continue la même lettre, est que nos Sœurs, tout en agissant avec elles comme si le passé n'existait pas, doivent cependant éviter la familiarité et les confidences. Ce serait perdre toute influence, et s'exposer à n'être pas assez respectées. Veuillez instruire nos Sœurs à cet égard, et en particulier Sœur Marie. Nos Enfants ne doivent jamais recevoir les confidences de nos postulantes, ni de nos Sœurs, et celles-ci ne doivent pas recevoir les confidences de nos Enfants, à moins d'en avertir la Mère Prieure et d'avoir obtenu son agrément s'il y a lieu. » (6 octobre 1866.)

Non, le P. Lataste n'était pas un utopiste; il avait vu les obstacles qui s'opposeraient à la fusion et, loin de songer par une hâte inconsidérée qui n'eût pas manqué d'entraîner des catastrophes, tant pour les réhabilitées que pour les autres, à précipiter les converties dans les rangs des innocentes, il n'a pas d'illusion sur la plupart des cas : « Nous devons de beaucoup préférer la qualité à la quantité. Je crois que peu de réhabilitées pourront arriver à la pleine vie religieuse; il suffit qu'elles *puissent* y arriver, que cette perspective leur soit ouverte, qu'elles aient cette espérance pour les soutenir, les encourager, les stimuler. Et je crois que Dieu nous enverra, dans le nombre, des âmes exceptionnelles. Monseigneur

de Nancy pense que nous en trouverons qui monteront plus haut que bien des Sœurs. »

Au reste, le fondateur a prévu des catégories, des ascensions et les délais nécessaires avec une sagesse que l'expérience a révélés admirables. Lorsqu'une pénitente sollicite son admission, on lui fait subir un premier temps d'examen qui révélera si elle offre les garanties d'une vocation véritable pour Béthanie. Il ne s'agit aucunement du passé, mais de l'état d'âme actuel. On tient à ne pas imposer à celles qui ont un germe de vocation certaines compagnies pénibles. Béthanie n'est pas un refuge. La durée de ce premier temps d'examen qui n'engage personne est variable selon les cas. A celles qui séjournent dans ce vestibule de Béthanie, le P. Lataste réservait le nom d'Enfants.

La candidate a donné les signes suffisants qui font présumer une vocation; elle devient Aspirante, selon un cérémonial très simple fixé par le P. Lataste lui-même et qui a été décrit précédemment. L'Aspirante est une réhabilitée; le visiteur étranger la confondra inévitablement avec la postulante du noviciat : les unes et les autres ont la même robe et le même voile noir. Le P. Lataste prit toutes les précautions pour qu'on ne puisse, du dehors, les reconnaître et de ce souci fit, auprès des Sœurs, une question de secret professionnel.

Après un certain laps de temps s'ouvre une nouvelle porte d'écluse sur un nouveau bief. « Après un temps d'épreuve suffisant, variable selon les dispositions de chacune, mais qui doit être d'un an au moins, écrit le P. Lataste, les Aspirantes peuvent, sur leur

demande, être admises à former déjà, sous le nom de Petites Sœurs, comme une petite communauté religieuse sous la direction et l'autorité des Sœurs, et reçoivent déjà un habit religieux. » Cet habit religieux se compose d'une robe d'un scapulaire de laine noire et d'un voile blanc.

La réhabilitée appartient à la communauté des Petites Sœurs; le rapprochement avec les religieuses proprement dites est de plus en plus étroit. Encore un échelon et l'on retrouvera le palier des jeunes filles qui sont arrivées toutes pures du monde. « Il faut avoir passé trois ans au moins au rang des Petites Sœurs et une cinquième année à titre de Postulante (la première année étant celle des Aspirantes) avant de recevoir le saint habit (de novice) si l'on a été jugée digne de cette vocation. » Sinon il faudra attendre, mais l'horizon ne sera jamais fermé.

Alors, novice de chœur ou novice converse, le chemin unique continue vers la profession simple (au bout d'un an) et les vœux perpétuels (trois ans après les vœux simples).

Ceux que le lyrisme généreux de la brochure des « Réhabilitées » n'aurait point satisfaits ont maintenant les précisions désirables. Encore une fois, le miracle est que ce plan ait été définitivement arrêté dès 1866.

Toutefois, sur un point important, le P. Lataste dut réviser l'une de ses décisions. Parmi les conditions requises pour l'admission à titre de réhabilitée, il avait d'abord exigé celle d'une longue détention. « Ne

pourront donc entrer à la Maison de Béthanie les femmes ou filles repenties qui n'auront jamais subi de condamnation, les détenues sortant des prisons départementales où elles n'ont passé que quelques mois, un an au plus. » Mais il s'aperçut vite que de telles mesures étaient excessives et qu'un jugement de tribunal, un temps plus ou moins long passé ici ou là, ne changeaient rien d'essentiel à l'état d'âme d'une convertie et à son besoin de réhabilitation. Le prédicateur de Cadillac était hypnotisé par ce qu'il avait vu à la Maison Centrale; en réalité, bien d'autres misères semblables appelaient ailleurs un remède identique. Au reste, des demandes d'admission qu'on ne pouvait repousser vinrent bientôt de lieux qui n'étaient pas des Maisons de force, qui n'étaient même pas des prisons. L'année de la fondation n'était pas achevée que les portes de Béthanie s'ouvraient à toute femme tombée, d'où qu'elle vint, pourvu qu'elle remplisse les conditions exigées à l'entrée. Nous examinerons bientôt une à une les cellules de cette ruche vivante. Nous en avons dit assez pour montrer que dès ses premiers pas, le fondateur de Béthanie savait où il allait.

Il y eut, au début, de pénibles épreuves qui ne venaient pas toutes des détracteurs du dehors : une série d'aumôniers qui n'étaient point à la hauteur, vieillard maniaque ou jeune écervelé, malade qui se présente avec la liste des réformes et règles nouvelles imaginées par lui; des excentriques comme cet abbé, aumônier durant trente ans dans la Flotte impériale, dont une dépêche par pigeon-voyageur annonce

la venue en pleine guerre de 1870, et qui arrive, en effet, à travers les lignes ennemies, dans une voiture remplie d'animaux exotiques. D'autres fois on était privé de chapelain, et puis il en arrivait deux à la fois dont aucun ne pouvait convenir. Le Vénéré Père réglait ces petites misères irritantes avec une patience, une mansuétude infinie. On ne trouvera jamais sur ses lèvres ou sous sa plume une parole ou un mot d'énervement.

Il y eut surtout des recrues médiocres, épaves amenées ici un moment et vite rejetées ailleurs, avec les déchirements que comportent toujours ces sortes de départs. Mais la barque était bien grée et le gouvernail dirigé d'une main sûre. Le P. Lataste aurait d'ailleurs protesté avec véhémence si l'on avait tenu devant lui de semblables propos, lui qui se refusait à dire « notre Œuvre ». Elle est nôtre, rectifiait-il, en ce sens que nous l'aimons, mais c'est l'Œuvre de Dieu.

En octobre 1866, il est déchargé de ses fonctions de Maître des novices et peut s'occuper plus activement de « l'Œuvre de Dieu ». C'est à ce moment qu'il est reçu à la Maison Centrale d'Auberive et que le jour même de sa visite, il écrit ces lignes où passe tout son cœur : « Et moi, qui ne me souviens pas d'avoir jamais eu sérieusement des pensées d'ambition, même dans le monde, à l'église, devant le Saint-Sacrement, dès qu'elles étaient agenouillées et chantaient, je me suis senti tout à coup naître une ambition au cœur. Il m'est venu cette pensée : Je serais bien heureux de recevoir quelque jour, le rôle et le ministère d'Apôtre de

Prisons, prisons d'hommes et prisons de femmes. Les riches et les heureux du siècle qui se perdent inspirent moins de pitié en un sens, parce qu'ils ont une sorte de compensation en ce monde et que souvent, au milieu de leurs délices, ils font fi du ciel; mais qu'il est triste de voir de pauvres âmes courir, s'épuiser à la poursuite du bonheur, ne rencontrer sur la terre que déceptions, tromperies, hontes, souffrances, mépris, et de songer que peut-être un jour elles auront encore l'enfer pour leur partage. »

Le 20 novembre 1886, Mère Henri-Dominique prononce ses vœux perpétuels et immédiatement après reçoit les vœux temporaires de trois ans de Sœur Marguerite-Marie.

Entre Flavigny-sur-Ozerain et Frasnès-le-Château s'échange une correspondance fréquente où les conseils pratiques, les humbles préoccupations se mêlent à des vues générales sur la Congrégation. On y trouve parfois des réprimandes où le grand cœur du P. Lataste transparaît, comme ce jour où la Mère avait manifesté de la répulsion pour un malheureux prêtre gyrovague : « Je n'approuve pas, écrivit gravement le religieux, je n'approuve pas qu'on repousse de partout un prêtre interdit. »

Pourquoi, à diverses reprises, fait-il cruellement allusion à sa disparition que rien d'ailleurs ne laisse prévoir? De Grenoble, où il prêchait la station de Carême en 1867, le P. Lataste envoyait, en effet, ces lignes qui impressionnèrent vivement la Mère Henri-Dominique. « J'ai vu la pierre où sainte Chantal était

en prière quand elle a eu la révélation que son père mourait, à Lyon. J'ai bien prié, vous devinez pour qui et pour quoi... » — « Il fait allusion, ajoute sa correspondante, au sacrifice qu'il voudrait qu'on fit de lui, si Dieu le rappelait... Ah! pourquoi revenir sur cette pensée? » La raison est facile à deviner : le P. Lataste avait besoin de se convaincre qu'il n'était pas personnellement indispensable à l'œuvre que Dieu lui avait inspirée et il aurait voulu que toutes celles qui réalisaient cette œuvre en fussent aussi intimement persuadées que lui-même.

Parfois, trop rarement et trop rapidement, il faisait une apparition chez ses filles. Rien ne lui échappait au cours de ces brèves visites. Il corrigeait, il encourageait, il « relançait » les âmes. Béthanie, à son contact, retrouvait une nouvelle ardeur. On l'a surpris, passant la nuit en prière à la chapelle, et quand il tombait de sommeil s'étendant sur un degré de l'autel, comme Notre Père Saint Dominique.

Cependant, le Révérendissime P. Jandel avait fait connaître au P. Lataste son vif désir qu' « à son âge, avec cette activité », il ne se « concentrât pas dans ce petit coin ». Le 12 septembre 1867, le T. R. P. Souaillard, Provincial, le prévient que le « Définitoire », assemblée de Pères graves, Prieurs, Maîtres en théologie, lui accorde « deux ans, ni plus ni moins, pour donner la vie complète à votre Œuvre ». Ce temps écoulé, il n'aura plus l'autorisation de s'en occuper. Deux ans! Ce « Définitoire » était de six mois plus large que Dieu lui-même. L'affaire de Béthanie était beaucoup plus avancée

que les membres de ce Conseil monastique ne pouvaient l'imaginer.

Il y avait aussi un marché mystérieux qui leur échappait. N'avait-il pas imaginé, ce jeune religieux imprudent, de faire quelque chose pour la cause de saint Joseph envers qui il avait une vive dévotion et qui devait tenir une si grande place dans la piété de Béthanie! S'il avait grondé quand la Mère Henri-Dominique avait fait introduire la statuette devant elle, dans le château de Frasnes, c'est qu'il avait horreur des dévotionnettes; il n'approuvait que le don total de soi. Nous ne parlons pas au figuré. Mais laissons le P. Jandel faire lui-même ce récit surprenant.

« Un jour, je reçus de lui une lettre à l'adresse du Saint-Père; je la présentais à Sa Sainteté, qui la lut aussitôt en ma présence et, en la lisant, laissa échapper cette exclamation : *Ah! Ah! le bon saint religieux! Il sera bientôt exaucé...* Puis, continuant sa lecture : *Oh! ceci est bien difficile.* Je désirai savoir de quoi il s'agissait; le Pape me dit : *Ce bon religieux, le P. Lataste, fait le sacrifice de sa vie pour obtenir que saint Joseph soit déclaré Patron de l'Église et que son nom soit inséré au Canon de la Messe. Ceci est bien difficile; mais avant peu, saint Joseph sera donné pour Patron à l'Église. Le P. Lataste sera bientôt exaucé. Mais il pose pour condition que saint Joseph se charge de son Œuvre des Réhabilités, et qu'il supplée à l'appui humain qui lui manque... Il sera bientôt exaucé.* Et Pie IX souriait en disant cela. Puis sa Sainteté ajouta : *Nous avons reçu plus de cinq cents lettres nous demandant de déclarer*

saint Joseph protecteur de l'Église; mais le P. Lataste seul a offert sa vie. »

Qu'un autre épilogue sur les motifs d'une démarche aussi insensée. Où est-il le jeune novice qui déclarait : « Mon Dieu si vous voulez que je souffre, envoyez-moi des souffrances, avec votre grâce je les accepterai joyeusement, mais ne comptez pas sur moi pour me faire souffrir » ? Le voici maintenant qui provoque Dieu à abrégier sa vie, tant il s'estime peu nécessaire à l'Œuvre de Dieu. Des actes comme ceux-là nous incitent à prendre ses paroles et ses actes au sérieux.

Le P. Lataste fut frappé à mort la veille de la fête de sainte Madeleine 1868. Les deux premières réhabilitées, Marie et Maria, avaient reçu l'habit religieux. C'était grande liesse à Béthanie. L'aumônier de la prison d'Auberive était auprès de ses anciennes détenues — détenues jadis par la justice humaine, détenues maintenant par l'amour du Christ. Il avait donné quelques entretiens aux Sœurs, comme il faisait d'ordinaire; il avait préparé les deux Aspirantes à la réception de Petites Sœurs. Enfin, le grand rêve allait devenir réalité. Le 21 juillet il courut à quelques presbytères des environs, pour faire des invitations, car il voulait des témoins à cette fête de famille. Au soir de cette accablante journée d'été, un chaud-et-froid le saisit. Malgré la fièvre il présida les cérémonies du lendemain, mais il était frappé à mort. Il fit encore les voyages de Besançon et de Dijon, revint à Frasnès, poursuivit le travail des Constitutions. Au mois de novembre, son état empira. Il célébra encore la messe de minuit disant

qu'elle serait sa dernière messe. Dans la matinée de Noël il reçut à l'habit de Petite Sœur une ancienne libérée de Cadillac, mais déjà il était considéré comme perdu. Le 23 février on lui administre l'Extrême-Onction. Il donne ses derniers conseils : « Je ne veux vous dire que trois choses : d'abord, ne vous défiez jamais de la Providence; ayez toujours confiance en Dieu. Jusqu'ici, il vous a toujours protégées,... c'est à vous, maintenant, d'être fidèles et de mériter que Dieu vous bénisse. Pour cela, vous avez deux choses à faire : 1^o Restez bien unies à votre Mère. Autrefois, deux têtes veillaient sur vous; maintenant vous n'en aurez plus qu'une seule... Attachez-vous bien à votre Mère, consolez-la, aidez-la, soutenez-la... Et puis vous, mes enfants, aimez-vous les unes les autres; pour y parvenir, aimez Notre-Seigneur. Si vous l'aimez, tout vous sera facile. Vous le savez, le but de l'Œuvre est de rivaliser d'amour pour Notre-Seigneur, comme Marthe et Marie, dans la maison de Béthanie... Je ne puis... plus... rien... vous dire... adieu... adieu... » Les Sœurs répriment des sanglots. Le mourant retrouve assez de force pour redire le mot de saint Dominique expirant, écho du *Si le grain ne meurt* : « Je vous serai plus utile où je vais que je ne le fus jamais ici-bas. » Il pardonne à ceux qui l'ont désapprouvé, contredit, combattu, en particulier le T. R. P. X... Ses yeux se posent avec une paternelle affection sur la dernière Enfant à qui il a donné l'habit, Petite Sœur Noël, qu'il a ramenée de la prison de Cadillac et pour laquelle il a « une compassion très grande parce qu'elle a beaucoup souffert ». On lui fait

bénir d'avance des croix pour les futures novices. Il dit comment il faut arranger le cimetière dont il est le premier occupant : « Vous mettrez, au milieu, une grande croix de bois, formée de deux troncs d'arbres avec leur écorce et portée sur une pierre; vous l'entourerez de lierre et de fleurs grimpantes; vous sèmerez aussi des fleurs tout autour de l'enceinte. Ce n'est pas pour moi, vous le pensez bien, c'est pour vous mes enfants. Je voudrais, quand elles viendront se promener autour de leur père endormi, que le spectacle de ma tombe et de ces fleurs éveillât à la fois en elles l'idée de la mort qui doit les frapper un jour, mais aussi l'idée consolante de la vie qui doit suivre... »

L'agonie fut longue, jusqu'à son dernier souffle il ne sembla préoccupé que d'unir ses filles à Dieu; il allait fonder pour elle une maison de Béthanie au ciel. Le chant du *Salve Regina* le trouva encore vivant. On récita les prières des agonisants, des psaumes; au premier verset du psaume *Beati immaculati in via*, le père des filles perdues et retrouvées expira. On était le Mercredi 10 mars, au jour de la semaine et au mois de l'année consacrés à saint Joseph.

Le Vendredi il fut inhumé comme il l'avait demandé. Ses enfants n'avaient plus de raison de contenir leurs sanglots; le spectacle était déchirant. Mais on ne rentre point du cimetière dans une maison vide : il y avait, à l'église, le tabernacle et Celui qui est capable de sécher les larmes et de redonner courage.

Et les Sœurs reprirent leur tâche. Un compte-rendu de 1869, petite brochure destinée à tenir les bienfaiteurs

au courant des progrès de l'Œuvre, constatait : « Rien n'est changé dans la maison : la même activité, le même amour de Dieu et de ses brebis rentrées au bercail, y règnent; et, n'était un sentier battu qui marque le chemin d'une tombe, vous ne vous apercevriez pas de l'absence du Fondateur. » Le mort continuait de commander.

Alors, il se produisit un phénomène étrange : comme si la disparition de cet homme de paix, parfaitement effacé toujours soucieux de ne pas causer d'ombrage, faisait soudain l'accord autour de cette œuvre, la bienveillance et la sympathie dont on avait été si avare abondèrent.

La protection du Cardinal Mathieu fut entière et ne se démentit plus. Son Éminence avait hésité à patronner un franc-tireur; maintenant, il y avait dans le diocèse une douzaine d'orphelines qu'on ne pouvait abandonner. Le jour même où la première tombe de Béthanie se refermait sur son fondateur, une lettre de l'archevêché de Besançon apportait à la Mère Henri-Dominique une promesse qui fut généreusement tenue : « Quoique je visse beaucoup de difficultés à votre œuvre et que je n'aie pas voulu, pour cela, en prendre la responsabilité ou la supériorité directe, comme le voulait et m'en pressait le P. Lataste, cependant, maintenant qu'il n'est plus, je ne vous abandonnerai pas. Je souffrirais trop de ne pas aider les Épouses et les Servantes du Seigneur qui ont tout sacrifié pour Lui. » (Lettre du Cardinal Mathieu à Mère Henri-Dominique, 12 mars 1869.)

Le grand cœur du Cardinal Mathieu avait parlé. Jusque sur son lit de mort, il s'intéressa à la Maison de Béthanie, à ses agrandissements, et quand il disparaîtra, en 1875, les filles du P. Lataste seront à nouveau plongées dans un deuil cruel: « C'en est fait : Béthanie a perdu son second Père ». On peut croire qu'il n'y avait point d'hyperbole dans cette lamentation.

Les successeurs du bon Cardinal au siège archiépiscopal de Besançon ne cessèrent jamais de prodiguer leurs encouragements à Béthanie, depuis le remplaçant immédiat, Mgr Paulinier, tertiaire dominicain, qui, lors de son arrivée dira aux Sœurs : « J'étais votre frère avant d'être votre Père », jusqu'à Son Éminence le Cardinal Binet qui parle de Béthanie « miracle permanent », comme d'un « joyau du diocèse ». La Maison des Dominicaines réhabilitées, forte et aimable, est une œuvre franc-comtoise!

Le R. P. Jandel, qui mourra avec le projet des Constitutions de Béthanie, auquel il travaillait, ouvert sur sa table, et après lui tous les autres Maîtres Généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs considèrent les filles du P. Lataste comme leurs enfants les plus chéries puisqu'elles ont souffert davantage.

Dans les premiers jours de 1870, obéissant à la volonté formelle du fondateur, la communauté se rapprocha de Besançon, et s'installa dans une demeure plus favorable à la vie régulière, à Montferrand-le-Château où se trouve toujours la Maison-Mère. Les restes vénérés du Père fondateur furent exhumés, et nous lisons dans la Chronique le récit pathétique de

la translation, la consternation des braves gens de Frasnes, le vieillard qui apporte dans ses bras un enfant malade et lui fait toucher le cercueil, « ah! disait l'instituteur, notre commune n'était pas digne de garder ce saint ». Allons! la Mère Henri-Dominique exagérait quand elle jugeait sévèrement les habitants du pays.

Il faut se faire raconter par deux ou trois vieilles gens de Frasnes-le-Château qui vivent encore, leurs souvenirs d'enfance. « Ma famille était très pauvre et fort nombreuse, dit l'un d'eux. Nous étions sept enfants. Quand les Sœurs arrivèrent mon père leur offrit ses humbles services. Il nous envoyait, mon frère et moi, chercher les vaches des Sœurs pour les mener paître avec les nôtres. Nous allions les prendre le matin et les ramenions le soir. Il avait été convenu qu'on nous donnerait une part des portions des Sœurs. Souvent, lorsqu'on nous servait, la Mère venait voir ce qu'on nous donnait. D'elle je n'ai que ce souvenir-là. Mais le Père! oh! le P. Lataste! je me souviens de lui comme si je l'avais vu hier. Je ne voyais pas les Sœurs parce qu'elles prenaient leurs récréations de l'autre côté de la maison; le Père, au contraire, se promenait toujours dans cette cour en priant; il récitait son bréviaire. A travers les barreaux je le regardais; puis, quand j'entrais dans la cour, il me prenait dans ses bras et me faisait sauter, et, toujours, il me donnait une chose ou une autre, un fruit, une image, un chapelet. Moi j'étais bien attiré par cela, mais plus encore par ses yeux si doux! » Et le vieux paysan insiste : « Oh!

qu'ils étaient doux ces yeux du P. Lataste! comme ils vous regardaient!... On ne pouvait pas faire autrement que de l'aimer... » Et il raconte l'enterrement. On avait plus envie de prier le défunt que de prier pour lui. Des jeunes gens voulaient remplacer les Sœurs pour porter le cercueil, mais les Sœurs refusèrent énergiquement. Le vent soufflait en tempête et lorsqu'on arriva au tournant de la maison on crut que les Sœurs et leur précieux fardeau allaient être enlevés...

Plus loin la vieille Angéline répète : « Oh! comme il était bon! comme on l'aimait! c'était un saint! » Mais sa sœur, Modeste, a des souvenirs plus précis de la translation des restes : « La Mère Henri-Dominique était venue avec le P. Boulanger. Ils désiraient n'attirer l'attention de personne mais la Sœur Supérieure appela néanmoins mon père en qui elle avait toute confiance. Mon père était un chrétien pratiquant mais sans rien d'exalté : ce qu'il disait était digne de foi. Il revint tout impressionné de Béthanie et il nous répétait : mes enfants, je veux que vous le sachiez, aucune odeur ne s'est dégagée quand le cercueil a été enlevé de la fosse, et maintenant encore il ne sent pas. J'ai passé toute la nuit. Le Père Lataste était un saint, vous devez le savoir et le prier... Nous étions quinze enfants et l'un de mes jeunes frères, chaque fois qu'il entendait le bruit du vent, dans sa petite imagination le comparait à l'âme du Père montant au ciel, et il nous disait : Écoutez! écoutez! c'est le Père Lataste qui s'en va!... » Le père d'Angéline et de Modeste aurait voulu qu'on ouvrît le cercueil, mais la religieuse dominicaine s'y

opposa, et il put seulement toucher la chape par une fente. Il fit toucher à l'enfant le merveilleux cercueil, en détacha quelques menus morceaux de bois : « Attendez, dit Modeste, je vais vous en montrer un que j'ai soigneusement conservé dans un beau mouchoir. »

Le berceau de Béthanie est devenu l'établissement Saint-Joseph, maison de correction, où trente-quatre Sœurs de Ribeauvillé — ces religieuses dont on rencontre le pittoresque hennin noir et blanc dans les moindres hameaux d'Alsace — suffirent à dominer, sans autre force que leur douceur toute puissante, plus de quatre cents enfants et jeunes gens internés jusqu'à leur majorité. L'ancienne cloche, qui a sonné les premières heures de Béthanie, a longtemps appelé les religieuses à leurs exercices et sonné l'Angelus. Au-dessus d'un linteau de porte, une inscription a subsisté : SAINTE MARIE-MADELEINE. Cette maison, perdue dans la campagne franc-comtoise, était prédestinée!

La vie de Frasnès se poursuit, identique, à Montferrand. Nous sommes en 1870. De mauvais bruits circulent, s'accroissent. La guerre est déclarée. Le 7 août on dit que nous avons déjà perdu une bataille et que les Prussiens franchissent la frontière. Si la nouvelle est vraie, l'ennemi sera bientôt à Béthanie. On fait des provisions. On ne trouve plus de travail; on reçoit pourtant une commande d'effets militaires. Et puis, c'est l'anxiété qui croît avec la marche des ennemis.

Les Prussiens sont en Haute-Marne, la Lorraine est prise. La première de « nos Enfants » venue de Cadillac est reçue Aspirante. Voilà les Prussiens! Non, ce n'est qu'une fausse alerte. Mgr Mathieu demande de prier pour l'armée de Bourbaki. Et ainsi de suite... Jour et nuit, de demi-heure en demi-heure, pendant toute l'octave de l'Épiphanie 1871 les Sœurs se succèdent devant le Saint-Sacrement. A plusieurs reprises on partage la « maigre pitance » — pain et noix — avec des soldats en guenilles dont on raccommode les chaussettes. Cinq à six milles mobiles campent dans les environs. Un commandant annonce que si l'ennemi avance nos troupes se replieront sur le petit bois de l'enclos, d'où grand risque de bombardement. Il faudra se réfugier dans les caves. « Monsieur l'Aumônier nous invite à n'avoir pas peur et à préparer de la charpie. » Le 18 janvier les troupes prussiennes couvrent toute la côte. La Mère Henri-Dominique sort. Des coups de feu éclatent. Elle apostrophe les casques à pointes, comme dans les belles histoires de guerre, en montrant son scapulaire : « Lâches! vous avez tiré sur une femme. » — « Ma Mère! Ma Mère! Il y a des Prussiens dans la cuisine! » Sœur Marthe les tire par les basques de leur tunique, en répétant : « Messieurs, vous êtes dans la clôture » et elle les entraîne au parloir. A quoi bon? « Pas comprendre français ». Si, pourtant, un mot : « Wein ». La Mère Henri-Dominique improvise un discours que les soldats, par bonheur, ne comprennent pas et qui se résume ainsi : « Nous avons tout donné aux Français. Ce qui reste est pour les malades. S'il y

avait encore du vin il ne serait pas pour vous mais pour nos frères... » Ah! la guerre d'autrefois savait être pittoresque.

Il est vrai que les bouleversements mondiaux et les événements politiques, lorsqu'ils sont assez considérables pour franchir les clôtures monastiques, vus de l'intérieur d'un couvent de femmes subissent de fort curieuses transpositions. Qu'on en juge d'après ces notes glanées dans la chronique du début de la guerre 1914-1918 contemplée de Béthanie-Montferrand.

« 1^{er} août. — Les Sœurs allemandes sont envoyées à Brasschaët, en Belgique, où elles seront en sûreté (1).

18 août. — La Révérende Mère Maîtresse nous dit que cela ne va pas bien du tout. Les Allemands ont demandé du secours aux Turcs et aux Autrichiens. Ils veulent passer par la Belgique.

20 août. — Notre Mère nous annonce que le Tsar, avant de partir pour la guerre, a rendu la liberté à la Pologne. Comme nous en sommes heureuses! Nous pensons que le Bon Dieu récompensera l'Empereur par la victoire. Les Polonais, enthousiasmés, vont se battre comme des lions. Notre bonne Mère nous parle

(1) Ce couvent flamand avait été érigé depuis sept ans. Construit dans la zone de fortifications il fut détruit par les autorités militaires belges et les Sœurs contraintes de se réfugier à Anvers où elles furent séparées de la Maison Générale durant toute la durée des hostilités. Les treize Sœurs et Petites Sœurs allemandes donnèrent lieu à une nouvelle Maison de Béthanie, qui existe toujours à Venlo mais n'a pas été rattachée à la Maison-Mère de Montferrand.

aussi de la grande union qui existe en France pour sauver et défendre notre Patrie. Elle nous demande de prier pour la conversion de l'Allemagne.

11 septembre. — Le Révérendissime P. Cormier (alors Maître Général des Frères Prêcheurs) demande de ne pas donner de nouvelles de la guerre... seulement les nouvelles qui viennent du ciel... »

Il est remarquable que l'une et l'autre guerre ont marqué une recrudescence dans la prospérité de Béthanie. En juillet 1872, les enfants du P. Lataste sont au nombre de quarante-trois : ving-trois réhabilitantes et vingt réhabilitées « sorties presque toutes des Maisons Centrales, quelques-unes encore soumises à la surveillance, mais que nous sommes assurées de garder à Béthanie ». Le 3 août 1875, la Mère Henri-Dominique reçoit les vœux de fête de sa famille agrandie et embrasse ses cinquante-six filles.

D'autres guerres vinrent marquer l'histoire de Béthanie qui furent plus tragiques car c'étaient des guerres de religion; si toutefois l'on peut confondre une guerre où les deux belligérants sont aux prises, et un massacre qui n'implique qu'un bourreau et ses victimes!

22 juillet 1880, toute solennité pour la fête de sainte Marie-Madeleine est supprimée. Une lourde anxiété plane sur le couvent. Le Pape est emprisonné, l'Église de France sous le coup des persécutions; les Jésuites viennent d'être chassés.

Novembre est un mois de tristesse. « Nos pauvres Pères » sont expulsés; les couvent de Paris, d'Amiens, de Flavigny, de Dijon, sont dispersés en Espagne

ou dans le Tyrol. « Oserons-nous espérer contre toute espérance que jamais Béthanie ne sera détruite? » Béthanie est épargnée : les religieuses françaises doivent passer la frontière mais les anciennes détenues pourront continuer de vivre en France.

Une nouvelle maison avait été fondée un an plus tôt à Thorigny dans le diocèse de Meaux. En 1882, pendant que les religieux expulsés essaient de se regrouper en Belgique, au Canada, en Autriche, Thorigny s'installe à Viry-Châtillon, près de Paris, et devient couvent régulier. Béthanie se développe admirablement dans une atmosphère de persécutions. Le 29 septembre 1884, dix religieuses et quinze Petites Sœurs prennent possession du pays de sainte Marie-Madeleine, à la Sainte-Baume.

Le premier Chapitre général s'est tenu au mois d'avril. La Mère Henri-Dominique est élue à l'unanimité Prieure Générale. Béthanie est érigée en Congrégation régulière. Les nouvelles maisons débordent bientôt; un couvent est fondé en Belgique.

Au dehors, la tempête fait rage. Février 1906, les inventaires d'églises. Le 20 mars, Mgr Petit abandonne sa résidence archiépiscopale et s'installe dans un logement en ville. Les persécutions continuent. L'hiver revient, il est très rigoureux. Des loups rôdent dans le petit cimetière de Montferrand. Les loups du Palais-Bourbon sont plus sinistres.

La Mère Henri-Dominique, qui luttait contre la maladie depuis de longues années, survivait, comme si sa présence était nécessaire pour conjurer le malheur.

Elle ne s'en ira à son tour, le 27 février 1907, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, qu'une fois la tourmente apaisée. Quarante ans durant elle avait régné sur Béthanie. C'est le mot qui convient. Cette mère au cœur tendre exerçait une majesté de reine. Elle était capable de reconforter ou de foudroyer d'un regard. Elle trouvait le mot et l'attention qu'on ne pouvait plus oublier. D'une clairvoyance redoutable et d'une délicatesse infinie, son passage dans les maisons de Béthanie était un événement. Les petites filles la faisaient souffrir; elle était la droiture même. Digne fille du P. Lataste qui lui écrivait un jour : « J'ai le déguisement et l'hypocrisie en horreur, en exécration », elle déclarait à son tour : « Je n'admets que dans le monde une certaine politique, mais non dans les âmes religieuses, et dans les âmes dominicaines surtout. » Ceux qui ont connu cette maîtresse femme demeurent sous le coup de la puissance qui se dégageait d'elle. Un prêtre qui l'a approchée lorsqu'il était un séminariste de dix-neuf ans m'a dit son impression inoubliable. Auprès d'elle on n'avait envie que de faire le bien et d'aimer le Bon Dieu. Elle ne prêchait pas. Ce n'était pas ce qu'elle disait, mais ce qu'elle était, qui agissait mystérieusement, ineffaçablement.

Après sa mort elle continua de vivre parmi ses filles. On recourait à elle, à sa mémoire, à ses paroles, car elle était la voix même du P. Lataste dont elle avait transmis le message jusque sur son lit de mort : « Soyez unies à Notre-Seigneur; si vous lui êtes unies, vous le serez entre vous. Aimez les âmes que le Bon Dieu vous envoie,

supportez leurs misères, mais je vous en conjure, aimez-les pour le Bon Dieu, ne les aimez pas pour vous, n'en faites pas vos créatures : c'est la pente que je redoute le plus en ce moment; si vous les aimez pour vous, vous vous perdrez, vous les perdrez, et vous perdrez Béthanie... Jusqu'à la fin, et ce sera mon dernier soupir, les paroles que notre vénéré fondateur vous a dites sur son lit de mort, je vous les redirai ». Le secret de la jeunesse de l'Œuvre est là : si la Maison de Béthanie continue d'être un foyer de plus en plus vivant, c'est que Mère Henri-Dominique lui a conservé intacts la pensée et le cœur du P. Lataste.



CHAPITRE IV

De profundis clamavi

Béthanie, annexe des prisons de femmes. — Où l'État ne peut rien. — Visiteuses des Maisons Centrales. — Confidences de détenues. — Ce qui n'est pas perdu. — Répression ou rééducation? — Le danger de la libération. — Une sortie de prison. — Conditions de la réhabilitation béthaniennne. — Pas de péchés réservés. — La bonne volonté requise. — Plusieurs entrées à Béthanie. — Les pécheresses clandestines. — Réhabilitation et pardon. — La blessure du péché pardonné. — Nécessité de Béthanie.

Nous ne sommes plus à Cadillac-sur-Garonne en 1864, mais en 1930 et quelque, soit à Haguenau si le couvent le plus proche est celui de la Maison Mère, soit à Rennes si nous sommes, au contraire, à l'ouest. La région parisienne n'a plus que la Petite Roquette et Fresnes, puisqu'au désespoir des amateurs de vieilles pierres et de vieux souvenirs, même sinistres, Saint-Lazare a disparu, et le pays de sainte Marie-Madeleine a perdu récemment son bagne de Montpellier. Les prisons de femmes, posées à chaque extrémité d'une croix gigantesque qui aurait été tracée sur la France

avaient vu s'élever, à quelque distance, assez loin pour que leur souvenir maudit ne risquât point de reparâître, assez près pour être surveillée, une succursale que la vindicte humaine n'avait pas prévue. Sans plan préconçu, comme par la force des choses, chacun des bagnes se trouvait flanqué d'une Maison de Béthanie. Nous voudrions pouvoir écrire que celle-ci a tué l'autre; malheureusement, la récente suppression de plusieurs établissements n'a pas diminué le nombre des détenues. Au reste, Haguenaumontferrand ou Rennes-Fontenailles, Viry (aujourd'hui Plessis-Chenêt) - Saint-Lazare ou Montpellier-Sainte-Baume, peu importe, et peu importe aussi la date où nous nous plaçons. Rien n'est plus semblable à soi-même que le péché, et rien n'est plus monotone que la souffrance et le vice, le désespoir et la révolte des condamnés. Les lecteurs, qui sur la foi d'une publicité alléchante ont cru pouvoir trouver des émotions fortes dans l'un des derniers reportages sur les prisons ou les milieux spéciaux — reportages qui foisonnent depuis quelques années — auront certainement été fort déçus : dans la mesure où ces livres reflètent la réalité, ils sont mortellement ennuyeux; seuls des ouvrages d'imagination offrirait parfois quelque variété piquante : la vérité en cette triste matière est uniforme.

Il est donc inutile de localiser ce qui va suivre, dans le temps, dans l'espace, nord ou sud de la France, si toutefois nous ne sommes pas en Belgique, au pays de Liège (Béthanie est installée en Wallonie, à Sart-Risbart, et en Flandre, Linth près d'Anvers), voire en

Suisse, dans le canton de Fribourg à Châbles. Nous devons à la vérité de reconnaître que les organisations pénitentiaires de nos voisins ne font que souligner cruellement notre indigence, mais des deux côtés de la frontière les misères sont pareilles. Nous transcrivons seulement des souvenirs dont l'authenticité est garantie.

Les filles du P. Lataste ne se contentent pas de préparer un nid aux âmes blessées et de les y attendre, elles ont repris le chemin tracé par leur fondateur. Ni Cadillac, ni Auberive ne subsistent, mais les Cours d'Assises alimentent d'autres maisons. Quand on veut bien ne pas leur fermer la porte des prisons, des pèlerinages de robes blanches et manteaux noirs s'organisent périodiquement vers ces sanctuaires d'une nouvelle espèce.

D'aucuns se demanderont pour quelle raison on interdirait l'accès des prisons à des femmes dont on a l'assurance qu'elles ne favoriseront point les tentatives d'évasion et n'exciteront point les détenues à la rébellion. La Société avoue son échec en retranchant de son sein ces êtres dangereux. Puisqu'elle essaiera, presque toujours, de leur rendre, après l'épreuve, une liberté dont ils abuseront sans doute à nouveau, pourquoi ne pas tenter une dernière chance de guérison? Il semble que d'un point de vue tout humain, cette réflexion ne puisse souffrir difficulté...

L'État admet, en effet, très parcimonieusement d'ailleurs, le secours des philanthropes. Les prisons, et les Maisons Centrales en particulier, n'attirent pas que des journalistes en mal de reportages sensationnels.



Des comités de dames visiteuses, des groupes de professeurs bénévoles, et même une « Équipe musicale des prisons », sont organisés. En France, le régime pénitentiaire, sans doute le plus arriéré de l'Ancien et du Nouveau Monde, semble avoir été créé pour obtenir des résultats diamétralement opposés à ceux qu'on serait en droit d'attendre; un homme de cœur hasardait, il y a quelque temps, au milieu de quelles difficultés! un périodique, modeste bulletin destiné aux femmes en prison. J'ai feuilleté les premiers numéros de cette revue où l'on voit, sur la couverture, quelques oiseaux fuir à tire-d'aile dans un rayon de soleil. Des apologues optimistes, une nomenclature de curiosités, une pensée de Franklin (ménagez le temps, c'est l'étoffe dont la vie est faite!) ou une série de bons calembours, sont peut-être de nature à mettre du baume dans l'âme des recluses. Cependant, je ne puis me défendre de songer à l'impression que j'avais lorsque, petit garçon malheureux assis dans le fauteuil du dentiste, ma mère me racontait des histoires tandis que le Monsieur en blouse blanche tripotait ses instruments luisants. On voudrait autre chose que ces palliatifs pour une telle misère! Par déformation professionnelle sans doute, je me dis que telle et telle parole de l'Évangile seraient plus efficaces qu'un mot d'Épictète ou de l'almanach Vermot.

Il ne faut pas en vouloir aux rédacteurs de la revue des prisonnières françaises : pour que leur organe pénètre dans les pénitenciers de la République, ils doivent se garder d'enfreindre la neutralité, et c'est

pourquoi ils s'en tiennent, bon gré mal gré, à tout dire, sauf l'essentiel.

Un incroyant intelligent, chargé d'appliquer cette loi inepte, ne peut que la désavouer, s'il est un homme de cœur, comme il ne peut que regretter de n'être plus servi par des religieuses. Tous, heureusement, ne ressemblent pas à la surveillante principale de cette Maison Centrale, qui déclarait sans ambages, à propos d'une prison ayant conservé des Sœurs : « Ce sont les Sœurs qui donnent cet air lugubre à la maison; renvoyez-les, les femmes s'en trouveront mieux. » Il s'agit, évidemment, de sauvegarder la dernière liberté des détenues, la liberté de conscience!

Combien d'anecdotes significatives, toutes plus odieuses les unes que les autres, ne pourrait-on amasser! La révolte des enfants de la maison de correction de Belle-Ile vient d'émouvoir — pour combien de temps? — le grand public sur ce qu'il faut bien appeler les atrocités de nos bagnes. Je crois pouvoir dire que la campagne de presse a été excessive, ou plutôt maladroite. Pourtant un détail en dira plus long que toutes les descriptions : il paraît qu'on ne permet pas à ces jeunes garçons de recevoir la photographie de leur mère, car une photographie de femme ne doit pas entrer à l'établissement qu'un charmant euphémisme dénomme : la maison d'éducation surveillée!

Les Sœurs de Béthanie ont été successivement refoulées et puis admises à la visite des prisons. On lit, dans la Chronique du 1^{er} juin 1877 : « Notre Mère a été parfaitement accueillie mardi, au Ministère; elle a

obtenu la permission écrite de visiter toutes les Maisons Centrales de France. Elle doit aller à Rennes avant de rentrer... »

À la date du 27 mai 1932 on retrouverait une heureuse nouvelle, semblable à celle de 1877 : du Ministère de la Justice, le Conseiller d'État, directeur des Affaires criminelles, et des Grâces de l'Administration pénitentiaire, a signé l'autorisation permanente de pénétrer dans les Établissements de détention. On était assuré que la Mère des filles perdues ne tarderait pas à profiter de cette rare ferveur. C'est elle qui parle :

— Oh ! je les connaissais de longue date, ces Maisons Centrales !

Il y a vingt-sept ans que je suis Supérieure, Maîtresse des Petites Sœurs (1), Prieure conventuelle et Prieure Générale de la Congrégation ; j'ai reçu tant d'enfants qui sortaient à peine de cet enfer que j'avais l'impression d'y être allée moi-même. Lorsqu'elles voulaient dire leur reconnaissance pour la douceur béthanienne, elles parlaient de ce cauchemar. Nous vivons là-dedans, nous autres !

Le cœur battait bien fort, lorsque, avec ma compagne, nous attendions d'être introduites dans le cabinet de M. le Directeur. Nous avons exposé l'idée de Béthanie, le but de notre mission ; il a compris, il n'a pas dit que l'œuvre lui semblait impossible, il a même prononcé des noms qui donneraient quelque espoir ; enfin, il nous a aidées de toutes manières.

(1) Les « Petites Sœurs » sont les réhabilitées.

La visite commence par les ateliers de repassage, la cuisine, les bureaux, où je sais par nos chères Petites Sœurs qu'on place d'ordinaire les meilleurs sujets. (Les meilleurs sujets, dit la bonne Mère ; pourquoi pas ? s'il y a des degrés dans la damnation, l'enfer lui-même compte une élite !) Je hasarde un mot à l'une ou l'autre, après avoir demandé la permission du Directeur, mais celui-ci m'encourage et, de lui-même, il fait approcher les détenues. Mes jambes commencent à trembler. Est-ce possible ?... Est-ce que nous ne rêvons pas ?... Que Dieu est bon !... *J'étais en prison et vous m'avez visité...*

Nous arrivons aux ateliers. Il y en a trois ou quatre de soixante à quatre vingt femmes chacun. Fichus blancs, fichus bleus, cordons verts, nous savons par nos anciennes ce que cela signifie. Selon la coutume toujours en vigueur dans certains pensionnats pour jeunes fillas, un ruban porté en sautoir désigne les plus méritantes. Le ruban vert de bonne conduite donne certains avantages. Les fichus bleus sont portés par les détenues temporaires, mais les blanches sont condamnées à la détention perpétuelle. Nous ne renonçons à Béthanie que pour cette dernière catégorie. Les conditionnelles sont les condamnées pour lesquelles on ne peut commencer à solliciter une diminution de peine qu'à partir du moment où elles ont subi la moitié de la condamnation.

Les machines marchent avec une sorte de frénésie, dans un fracas assourdissant. Le Directeur les fait arrêter et, au milieu du silence, élevant la voix, nous

présente, en ajoutant : « Si quelques-unes d'entre vous veulent parler à ces dames en particulier, je le leur permets ». Un cri de reconnaissance s'élève : « Merci, Monsieur le Directeur ! » Tous les yeux se tournent vers nous et nous essayons d'amener le sourire sur des visages sombres et irrités. Nous les reconnaissons ces visages ! Je prends la parole et je dis : « Notre Fondateur, le Père Lataste, a été envoyé prêcher une retraite dans une Maison semblable à celle-ci. Il a cru qu'il n'y aurait pas beaucoup de bien à faire et il a été tout surpris d'y rencontrer de très belles et bonnes âmes qui, non seulement avaient le désir, après leur libération, de revenir au bien, à la vertu, mais encore de parvenir à la vie religieuse. Il a créé l'œuvre de Béthanie pour leur faciliter cela... » Un grand nombre se firent inscrire pour me parler; on ne put retenir qu'une quinzaine de noms car l'heure de midi approchait. Nous avons partagé la soupe des détenues et félicité la cuisinière. Puisse-t-elle, un jour, continuer de faire la soupe à Béthanie !

On distribue la soupe aux prisonnières. Le petit chariot s'arrête devant chaque porte. Lorsque le guichet est ouvert, l'occupante tend une gamelle d'étain et reçoit sa pitance. La faible rétribution du travail qu'elle a pu fournir lui permettra peut-être d'ajouter à sa pauvre ration un peu de beurre ou de fromage, un morceau de chocolat.

Agnès, celle qui traîne le chariot à soupe est jeune. Les Sœurs de Béthanie lui sont présentées. Un éclair de joie l'illumine. Ah ! si elle pouvait compter sur une telle

miséricorde... « Certes, mais vous êtes allée si loin dans le mal, on ne refait pas un long chemin comme celui-là en une seule étape. » En entendant ces paroles — qui ne viennent pas des visiteuses, on peut le croire — la condamnée ne se rebiffe pas, n'essaie pas de se disculper. N'a-t-elle pas subi toute la procédure de la Justice ? Elle rougit, baisse les yeux, murmure humblement : « C'est vrai... c'est vrai... » Nous n'y tenons plus; nous ne sommes pas gardiennes de prison nous autres : nous ne voyons que le pauvre cœur meurtri, nous n'avons que de l'amour déjà fraternel. Un bras attire l'enfant coupable, nous l'embrassons. Agnès pâlit d'émotion, et il faut la reconforter. En montant l'escalier, nous suivons longuement des yeux la prisonnière, celle-ci nous regarde comme on regarderait le ciel s'il venait à s'entr'ouvrir. Se retrouvera-t-on ?

Cellule. Hélène : vingt ans de condamnation. Quel est son crime ? Peu importe : elle est triste et douloureuse; il suffit qu'elle soit là pour qu'elle mérite un geste d'amitié, de tendresse. Avec nos robes blanches, un rayon aura pénétré dans son cachot.

Autre cellule : Alice a aussi vingt ans de détention. Celle-là est, paraît-il, une brute. Nulle idée chrétienne ne l'a jamais frôlée. Et pourtant, comme elle est sensible, comme elle s'émeut quand elle sent près d'elle des cœurs qui lui veulent du bien. Une brute ? On lui parle du bon Dieu et elle pleure. Chère Alice, au revoir. Vingt ans ! nous aurons le temps de prier pour vous et vous deviendrez notre sœur.

Dans cette cellule, Marie est au bout de sa peine.

Elle récitera chaque jour la prière du P. Lataste, elle ira à Béthanie. Pourtant, le monde est là qui l'attire, ce monde qui lui a fait tant de mal. Le pauvre cœur ballotte : « Ah! Marie, nous le mettrons en sûreté. Toutes nos Sœurs — vos Sœurs — prieront pour vous à l'heure décisive des derniers combats.

Plus loin, on nous prévient qu'il n'y a plus d'espoir pour nous. Nous n'admettons pas cette conclusion, nous dont le Fondateur eut comme devise : « Espérer contre toute espérance. » Des noms remontent à notre mémoire de réhabilitées qui furent de ces terribles cellulaires et sont devenues de vraies béthaniennes. A leur prise de voile, l'aumônier de leur prison nous répétait : « Quel mal elle m'a donné celle-là! Je n'aurais jamais cru qu'elle se convertirait un jour! »

Des draperies très solides et très sombres tapissent les murs; elles ont été déchiquetées par les ongles des occupantes. Malgré les visages courroucés, nous essayons de faire pénétrer quelque chose du Christ chez ces malheureuses.

Enfin nous entrons au prétoire. Quel nom, n'est-ce pas? *Ils conduisirent Jésus de chez Caïphe au prétoire; c'était le matin* (Saint Jean, XXVIII, 28). C'est au prétoire que sont appelées les détenues lorsqu'elles ont à comparaître pour être interrogées par le Directeur ou un homme de loi, Procureur de la République, inspecteur, avocat. On les convoque aussi au prétoire lorsqu'elles ont mérité une punition.

Des tables à tapis verts sont disposées sur une estrade avec de larges fauteuils de paille. Une barrière

sépare la détenue de ses interrogateurs, mais il n'y a pas de bancs pour elle; elle reste debout durant toute la séance. Des prisonnières sont déjà alignées, silencieuses, à la porte du prétoire et attendent l'entrevue promise des Sœurs de Béthanie. Jamais, sans doute, elles ne sont venues en ce lieu sans appréhension, mais pour une fois l'extraordinaire rendez-vous d'aujourd'hui leur gonfle le cœur d'espoir. Voici que des religieuses en robe blanche viennent à elles, non seulement pour leur donner un sourire, le réconfort d'une bonne parole, d'un encouragement, un témoignage de sympathie qu'il leur serait difficile de ne pas prendre pour un sentiment de pitié, mais pour leur offrir leur vie. Si elles ont compris ce qu'on leur disait tout à l'heure, ces religieuses ne vont point leur offrir un refuge, une protection, mais une place au foyer. Imagine-t-on l'éblouissement de créatures qui ne croient plus à la bonté — sauf, tout au plus à la condescendance, qui vient de haut en bas — et devant qui on a fait miroiter cet impossible bonheur?

Nous nous installons dans un fauteuil, devant les registres et l'encrier, et la première détenue fait son entrée. Alors seulement, il nous semble réaliser la situation. Il y avait des années que ce rêve nous hantait : entrer dans les maison où souffrent nos sœurs bien-aimées auxquelles nous avons voué notre vie, qui sont devenues notre raison d'être, et déverser notre cœur dans le leur. Laquelle résisterait puisque c'est le Christ en nous qui les aime? Les Anciennes le disent bien, d'ailleurs, qu'il suffirait de nous montrer, de faire

connaître Béthanie pour les reprendre et les sauver. Ce qui leur a manqué, c'est d'avoir été aimées; ce qui leur manque c'est de connaître notre Vénéré Père, l'amour de Béthanie qui répare tout. On a tant prié là-bas pour que notre habit se montre à nouveau dans les prisons! N'avais-je pas écrit mon ardent désir de renouer la tradition et glissé ce billet dans le cercueil de notre jeune Sœur Madeleine du Christ? Elle m'a toujours fait exaucer. Qu'elle soit remerciée, et les chères Sœurs Anciennes dont les souffrances et la persévérance nous ont mérité tant de grâces; qu'elles soient bénies, toutes, toutes... Qu'elles nous obtiennent, maintenant, le don de montrer à ces pauvres enfants le cœur de Béthanie.

La prisonnière prend le chemin habituel, derrière la barrière; nous l'arrêtons et l'invitons à monter près de nous. Des larmes nous sautent aux yeux et nous essayons de les contenir, mais elles, les pauvres filles, pleurent à satiété, l'une après l'autre, sans exception. Chacune, à sa manière, nous dit : « Comme vous êtes bonnes, comme vous êtes bonnes de venir pour nous! » Elles nous racontent leur histoire; nous les laissons parler sentant bien qu'elles avaient besoin de nous dire tout cela, de se soulager. Il y a des récits à vous faire frémir, des détails à se boucher les oreilles; pourtant, nous les écoutions avec tendresse car nous sentions, à travers ces horreurs, poindre le petit sentier où passerait Notre-Seigneur.

Aucune ne s'est plaint à nous des privations dont est faite leur vie de prisonnière; elles ont seulement parlé

de sa dureté. L'une d'elles a dit sur un ton que je n'oublierai jamais : « La prison, ça ne peut pas se raconter, il faut y être passé pour comprendre. » Ce qu'il leur coûte le plus est d'être en cellule, une vraie cage, de 7 heures du soir à 6 heures et demie du matin. Là c'est l'inaction complète, presque le cachot, où elles se retrouvent avec leurs pensées, avec elles-mêmes, c'est affreux. La vraie prison c'est la nuit.

Elles n'ont point murmuré contre le travail excessif — le travail, même épuisant, leur fait du bien — ni contre le régime : elles ont l'air de comprendre qu'elles n'ont plus le droit de se plaindre, qu'on ne peut pas être injuste envers elles.

Plusieurs de ces femmes ont mérité la mort et sont condamnées au bagne à perpétuité. L'une jeta son enfant de deux ans, tout vivant, dans la fosse d'aisances. Une autre étouffa celui d'une femme qu'elle haïssait, en entassant des mouchoirs dans la bouche du petit. Une autre encore, mère de six enfants, ayant abandonné le foyer conjugal, entre un jour dans le magasin de son mari et demande à sa fille cadette de lui amener ses autres enfants. La petite, révoltée, le lui refuse et s'écrie : « je vais appeler papa ». Elle l'appelle. Le brave homme descend, persuadé qu'il s'agit d'un client. Un coup de revolver; il tombe, blessé à mort. La malheureuse, affolée, tire, tire, et blesse d'autres personnes.

Toutes vous racontent des faits de ce genre et disent : « J'étais folle. Je ne savais plus ce que je faisais. » C'est juste, mais après quelles fautes et quelles lâchetés sans nom ont-elles été précipitées dans le crime?

Ces choses demeurent atrocement présentes devant elles et les tourmentent encore plus que les rigueurs de la justice. D'ailleurs, les conséquences dont elles sont responsables sont toujours actuelles. On lit, dans le journal, le récit d'un meurtre; quelques mois plus tard on assiste à son dénouement en Cour d'Assises, mais le verdict du Tribunal et le châtimeut du coupable n'en effacent pas les traces. Ajoutez les malheurs que leur infamie déclenche parfois, comme des avalanches, dans leur famille. Lorsque l'une d'elles fut condamnée, sa jeune belle-sœur, au désespoir, prit sa fillette de sept ans, l'attacha à elle par la ceinture, emporta dans ses bras son bébé, un petit garçon de sept mois et, ainsi chargée, se jeta dans l'étang. Le mari, fou de douleur, retrouva la grappe des trois corps noyés...

J'écoute, j'écoute, sans étonnement car j'ai reçu chez nous des confidences semblables de la bouche d'anciennes qui avaient commis des forfaits tout pareils, que la grâce de Béthanie a effacés, et qui sont mortes maintenant. Ah! Béthanie est allé les chercher bien loin. Voilà jusqu'où nous faisait descendre notre Père lorsqu'il parlait des « voies de l'amour pénitent ». Réhabiliter, c'est agrandir sa famille en l'ouvrant à des criminelles, aux plus grandes criminelles.

Alors ce furent des pleurs, des scènes à fendre l'âme. Nous en avons embrassé plusieurs. Une jeune femme de vingt-cinq ans, dactylo, condamnée à dix ans de détention, a pris nos mains en sanglotant et les a baisées : « Oh! des Sœurs, je les ai tant aimées, autrefois, les Sœurs. J'aurais aussi voulu être religieuse, mes parents

m'en ont empêchée, et maintenant... » Quand nous lui offrons Béthanie : « Est-ce possible? Je suis seule au monde. Je hais le monde, je ne veux plus le revoir. » A trente-deux ans, il ne sera pas trop tard pour entrer à Béthanie, si Dieu le veut.

Après la séance du prétoire, nous nous rendîmes à la chapelle dont un immense tableau de l'Enfant Prodigue se jetant dans le bras de son père décore le fond. Une autre peinture représente sainte Marie-Madeleine. Elles sont parfois terribles les chapelles de prison. Je me souviens d'en avoir visité une où chaque détenue est enfermée dans une espèce d'armoire; la tête seule peut dépasser. D'une tribune deux gardiens surveillent les femmes.

Cette fois, nous n'avions plus le cœur serré en entrant à la chapelle de la prison. Nous avons récité, à haute voix, un chapelet, celui des mystères douloureux. J'ai demandé la force de soutenir le poids de tant de miséricorde. J'ai retrouvé le souvenir de tant de béthaniennes qui nous ont précédées, de telles et telles qui, en pleine jeunesse, ont succombé à la tâche et nous aident là-haut. Enfin, un Te Deum a jailli de mes lèvres comme si je l'avais composé moi-même.

* * *

Ainsi parla la Sœur de Béthanie. Est-il besoin d'ajouter que ce texte équivalait à une sténographie? On aura senti, je pense, la chaleur d'une âme vivante. Rien ne pouvait mieux évoquer à la fois une visite

de Réhabilitante à la prison de femmes, et suggérer ce qu'on me permettra d'appeler, faute d'une meilleure expression : la sensibilité béthanienne.

Il serait instructif de confronter ces impressions et le tableau que des écrivains, spécialisés dans ce genre de reportages, ont rapporté du même milieu. Sans doute, le point de vue diffère notablement. Nos religieuses cherchent autre chose, chez les prisonnières, que du pittoresque dans l'horifique; pourtant, si l'on veut bien ne pas dénier toute valeur à leur témoignage, on ne sera pas sans remarquer de notables divergences dans le détail et le ton général avec le thème ordinaire de nos reporters. Par exemple, on croirait à entendre ces derniers, que toutes les détenues des Maisons Centrales sombrent dans le vice, et que chaque nuit de prison se passe en Saturnales. Des femmes qui auraient abdiqué toute dignité humaine ne tiendraient pas de propos comme en entendent nos religieuses dont elles n'ont à espérer aucune récompense. Ils me font penser à cette dame qui, audacieusement, prétendait nous dévoiler « tout l'inconnu de la casbah d'Alger » et paraissait très fière de nous démontrer que la rue des Zouaves n'avait plus de secret pour elle. On aurait cru, à l'entendre, que tout le quartier arabe était voué à la prostitution. Et puis, si vous entrez chez les Sœurs Blanches de la rue Marengo, à qui toutes les portes sont ouvertes et qui reçoivent assez de malades au dispensaire pour être édifiées sur les mœurs intimes de leurs protégées, on vous parle avec admiration des vertus domestiques des foyers indigènes. Qui a raison? M^{me} Lucienne Favre

ou les Sœurs du Cardinal Lavigerie? M. Boucard ou les Sœurs du P. Lataste? Les uns et les autres, et j'accorde que le mal, occupant la plus grande surface, il est, pour cette raison et pour d'autres, plus immédiatement perceptible. Mais ce qu'il cache, et qui est plus inconnu que le reste au vulgaire, on finit par le découvrir en aimant les âmes, et cela aussi est intéressant.

Dans ce monceau de fumier, les religieuses de Béthanie ne cherchent que cette perle : un coin de pureté miraculeusement préservé, un besoin de rachat, ou du moins une certaine attitude qui n'est ni la résignation passive, ni l'accablement, mais un sentiment d'où l'expiation n'est pas absente, et qui permet toutes les espérances. « Aucune ne s'est plaint à nous des privations dont est faite leur vie de prisonnières. » Non certes qu'elles s'en accommodent, mais, obscurément, elles reçoivent ces duretés comme un châtement mérité. C'est là un autre grand sentiment enfoui sous les décombres de la catastrophe morale et que les détenues ne s'empressent pas de crier à tout venant mais qu'il ne faudrait pas méconnaître totalement car il est également au point de départ de la réhabilitation.

On a trop tendance, sous couleur d'humanitarisme et de soucis pédagogiques, à oublier cet aspect de la mentalité des prisonnières ou, si l'on veut, de « l'élite » des détenues. Les enquêtes récentes auxquelles nous nous en prenons et dont nous nous gardons de suspecter l'intention se dressent volontiers comme des réquisitoires. Il ne nous appartient pas de juger s'il est oppor-

tun de saisir le grand public de cette question délicate. En tout cas, il est avéré que l'organisation pénitentiaire française est dans un état de délabrement indicible et que le Code pénal doit être réformé de fond en comble. Des lois qui datent de 1850 et régissent les délinquants mineurs; au tribunal, des enfants qui sont mêlés aux adultes et assistent au déroulement des affaires les plus scabreuses avant d'être interrogés à leur tour; un personnel des prisons qui n'a point reçu le minimum suffisant d'éducation technique; des entrepreneurs qui exploitent odieusement le travail des détenus; une méthode d'abrutissement odieuse; par-dessus tout, une promiscuité qui achèvera de corrompre les moins vicieuses, voilà quelques-uns des abus auxquels il importerait de s'attaquer. Enfin, quand on aura compris que le régime des prisons ne doit pas être seulement répressif, mais aussi rééducatif, un grand pas aura été fait, mais il restera encore la tâche de rendre les libérées à la Société.

Sur ce point, notre législation est particulièrement monstrueuse. On la croirait combinée pour reprendre dans la souricière les misérables créatures qu'elle a relâchées. Tous ceux qui s'occupent des détenues ont leur lot d'histoires navrantes sur les interdictions de séjour.

Qu'on oppose à ce système de mesures inutilement vexatoires et de geôles antiques, autour desquelles on fait tant de mystère — pourquoi? — qui avilissent sans relever, les essais intelligents tentés en Belgique ou aux États-Unis, nous sommes les premiers à applaudir.

Il n'est peut-être pas indispensable que chaque établissement pénitentiaire soit doté d'une salle de cinéma et chaque cellule d'un écouteur de T. S. F., mais nous avouons préférer la méthode de cette directrice de prison de femmes en Pensylvanie: « Il faut leur montrer, disait-elle de ses détenues, ce que peut être un gentil foyer, simple et chaud, afin de mettre en elles un idéal de vie normale et régulière, idéal qu'elles conserveront peut-être quand elles seront libérées » (1).

Tout cela est juste, mais deviendrait faux et dangereux si, par un excès contraire, la préoccupation de réadaptation sociale faisait oublier le rôle répressif de l'internement. Nous n'en sommes point là en France, tant s'en faut, et nos détenues sont soumises à un régime de fer.

Lorsque le temps de la peine est achevé et que s'ouvrent les portes de la Maison Centrale, la détente est terrible. Nous avons connu, après l'Armistice, l'espèce de folie collective qui a sévi pendant des mois dans les départements occupés, où le régime de guerre, malgré ses rigueurs, n'était pas comparable à celui d'un bain. La nature rebelle a été matée par la dureté du travail, du silence, de l'isolement, de la surveillance continue; ajoutons la sévérité du lit et de la table. (Les dames visiteuses d'une Maison Centrale ayant

(1) *Les Prisons aux États-Unis*, par Henry van Etten Secrétaire Général du Comité d'Études et d'Action pour la diminution du Crime (Séance de la Société Générale des Prisons et de Législation criminelle du 26 mars 1931).

l'autorisation d'offrir une douceur aux prisonnières à l'occasion de Noël, leur demandent ce qu'elles désireraient; voici la réponse : une livre de pain blanc et frais.) Une ivresse dangereuse et bien compréhensible saisit, au moment de leur délivrance, les plus résolues à ne pas retomber. Le passage de la Maison Centrale à la Maison de Béthanie a toujours été rempli d'embûches. Des misérables, friands de proies faciles et devenues inoffensives par une séquestration prolongée, rôdent comme des hyènes autour de la prison. Une femme, sur le point d'être libérée et voyant le gouffre s'entr'ouvrir à nouveau sous ses pieds n'éprouve pas seulement la joie de la délivrance...

Les meilleures réhabilitées avouent que sans une personne charitable, religieuse ou amie des filles du P. Lataste, qui les a cueillies à la sortie de prison et accompagnées jusqu'à Béthanie, elles n'auraient pas eu le courage de faire le chemin, tant elles étaient ivres de liberté. Je lis dans la Chronique de 1877 qu'une bonne tertiaire de Saint-Dominique « reçoit nos Enfants à la sortie de Clermont, les garde chez elle un ou plusieurs jours, et les embarque ensuite pour Béthanie ». La dominicaine visiteuse de Maisons Centrales que nous entendions tout à l'heure disait encore qu'une jeune détenue disposée à la suivre avouait ses craintes : Je veux, mais je suis si faible! Mes parents m'en empêcheront (sa mère était alors à l'infirmerie de la même prison!) Je suis majeure, mais je ne saurai pas leur résister. — Nous viendrons vous chercher. — Oh! c'est cela, fit-elle, rassurée.

Elles ont, en effet, à se défendre non seulement contre elles-mêmes, mais contre leur famille, et la famille, dans un grand nombre de cas, c'est le mal qui recommence. Combien de filles sont internées avec leur mère! Combien ont été entraînées à l'abîme par leurs propres parents, quand ceux-ci ne sont pas les sinistres artisans du malheur : « J'ai appris la vie avec mon père. » On sait la dépravation dégradante, trappe ouverte sur les derniers bas-fonds, que signifie l'expression *apprendre la vie*. Le cas est malheureusement fréquent.

Il y a des sorties de prison et des entrées à Béthanie dramatiques. Après ses premières entrevues au prétoire de la Maison Centrale, la religieuse recommandait à ses filles des couvents de France et de Belgique deux prisonnières qui avaient particulièrement montré des signes avant-coureurs de vocation : « Malgré leurs longues années de détention elles sont encore jeunes; elles s'appellent M*** et N***, nommez-les au Bon Dieu tous les jours. »

Quand il fallut, quelques mois plus tard, recevoir la première que nous appellerons Marie, un plan de campagne — un plan d'évasion! — avait été concerté car le père de la future libérée avait prévenu sa fille qu'il l'attendrait à la sortie et l'emmènerait à tout prix.

C'était le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception. Au couvent de Béthanie, la Communauté est en prière et demande le succès de l'expédition. Un cierge brûlera devant le Saint-Sacrement jusqu'à l'arrivée de Marie. Les deux Sœurs doivent arriver de bonne heure. Un événement imprévu les prive de l'auto sur

laquelle elles comptaient. Dans la nuit d'hiver, noire et froide, Marie attend, se décourage : « C'était trop beau, elles ne viendront pas. » Le gardien, de nuit a déjà arpenté vingt fois le mur d'enceinte, pour s'assurer que personne ne rôdait aux environs. Souvent, des hommes attendent là, toute la nuit, les libérées. Enfin les deux robes blanches arrivent; on les introduit dans une loge sombre et lugubre. Marie est appelée : « Nous embrassons la chère enfant, *notre enfant*, l'enfant de Béthanie; elle est rassurée, elle nous dit son angoisse. » Les portes s'ouvrent. « Est-ce possible? Est-il vrai que je suis libre, et que je vais à Béthanie avec vous? » Elle sourit, la chère enfant, et paraît si légère, si heureuse. Soudain un cri d'effroi, réprimé : à quelques pas, sur la route, un homme grand et fort est apparu; c'est le père. « Je suis perdue! » On lui recommande de baisser la tête et de se taire, le jour gris n'est pas encore levé complètement... L'homme passe à côté des trois femmes sans avoir reconnu sa fille. On se précipite dans une église car il n'est plus question d'attendre vingt minutes dans une gare éclairée; un taxi emportera les fugitives vers une autre station de chemin de fer.

La pauvre fille, qui a fait ce trajet entre deux gendarmes, le refait maintenant entre deux religieuses. Elle suffoque de bonheur et de reconnaissance. Elle pense à celles qui continuent, là-bas, derrière les affreuses murailles, leur vie de cauchemar. Si elles pouvaient savoir! Les premières visites des Sœurs du P. Lataste ont fait du bien à plusieurs. L'une fabrique des poupées qu'elle habille en dominicaines, d'autres

reçoivent plus souvent la communion depuis que ce grand rêve a passé dans la prison.

Et puis, comme les mots ne viennent pas, elle essaie la pauvre petite de manifester sa gratitude. Il fait froid. « Mettez ce manteau sur vos épaules, ma Sœur. — Mais vous allez vous enrhummer! — Non! depuis quatre ans, j'ai pris l'habitude du froid... Ensuite, on peut tout supporter sans danger. » Elle a tant pleuré que ses yeux sont affaiblis. Elle a vingt-deux ans.

Voici le portail de la Maison de Béthanie. Alors, il se passe une de ces choses simples et merveilleuses comme il n'en arrive que dans le cœur d'une fille du P. Lataste et de Mère Henri-Dominique : puisqu'on fête le centenaire de la naissance de notre Vénéré Père, puisque cette enfant a tant souffert et veut tout donner, nous allons la recevoir sans délai. Le père de l'enfant prodigue dut improviser ainsi le banquet de fête sans pouvoir attendre le lendemain. Vite! le voile des Aspirantes, la robe, la pèlerine. La communauté récite en ce moment le chapelet, mais en cinq dizaines d'Ave Maria on a le temps de transformer une libérée de Justice en Aspirante dominicaine. Lorsque le dernier Gloria Patri s'achève, la Mère Supérieure s'avance dans l'église et conduit Marie, par la main, jusqu'à l'autel. Miserere. Évangile selon saint Luc : *En ce temps-là, un des Pharisiens priaît Jésus de manger avec lui... Une femme qui dans la ville était pécheresse... Et il dit à la femme tes péchés te sont remis... Ta foi t'a sauvée, va en paix.*

Ce soir, des larmes brillent à tous les yeux.

Par-dessus l'épaule d'un aumônier de prison de femmes, je pus lire une lettre datée du 11 décembre relatant la fête mouvementée de l'Immaculée-Conception qui avait débuté en enfer et s'était achevée au Paradis. Les pauvres mots usés, la langue sinueuse et comme débordée par les sentiments qu'elle doit exprimer, diront mieux que personne l'état d'âme d'une béthanienne de trois jours : « ...j'ai eu le *Panis Angelicus* pour la deuxième fois. Pouvez-vous le croire, ô mon Père ! alors me voici habillée tout en noir, avec un voile noir. Vous aurez la bonté à toutes ces âmes qui sont là-bas de leur dire comme Notre-Seigneur est plein de bonté et de miséricorde. Non seulement j'espère, mais je suis convaincue que je verrai ici quelques-unes que j'ai connues là-bas. Je reviens de l'Office de l'après-midi, je suis encore sous l'impressionnement, le charme de la cérémonie. O mon Père, quelles délices d'être si proche de Jésus ! Je pense et je prie pour vous et pour toutes là-bas et priez aussi pour que je me mette bien vite au courant de tout. Demain j'aurai un emploi, je ne sais pas encore lequel. Je ne peux pas tout vous raconter aujourd'hui, je ne finirais plus. La Chapelle est si jolie et tout le paysage est ravissant. Dieu a réuni dans ce coin de terre tant de beautés pour nous ! surtout je voudrais que vous leur disiez à toutes que nous ne sommes pas ici dans une prison. Je voudrais le crier à toutes ! c'est vraiment une belle vie de famille ! et toutes celles qui cherchent la paix la trouveront ici. »

Voilà Béthanie !

La même histoire se répète, indéfiniment, avec des péripéties diverses, — parfois plus dramatiques — et l'épilogue s'achève dans la même douceur.

C'est, par exemple, l'histoire de cette jeune fille qui est lasse d'une éducation janséniste et s'éloigne des siens pour vivre à Paris. Là, on la compromet, à son insu, dans une affaire d'escroquerie en chèques-postaux. Quatre ans de prison à Montpellier. Il arrive que des coupables s'améliorent à la Maison Centrale ; il arrive plus souvent que des innocentes s'y pervertissent. Celle-là, en vivant parmi des anarchistes était devenue pire qu'elles. Lorsque les années de détention furent achevées, sa première résolution fut de tuer l'amie qui avait abusé de sa signature. Elle l'aurait fait si une paralysie des jambes survenue tout à coup, ne l'en avait empêchée. A l'hôpital, une des ces infirmières qui désarmeraient les plus endurcies, attirée par l'air farouche de la malade, l'entoure de tant de soins que le corps — et l'âme, en même temps ! — sont guéris. L'infirmière la place dans une maison religieuse. Un mois se passe. La Supérieure se déclarait enchantée, lorsque le casier judiciaire de son employée lui tomba entre les mains. Le soir même, la pauvre enfant était sur le pavé de Montpellier. C'était encore un 8 décembre. Elle marche, à la recherche d'une rivière, d'un puits, d'une ligne de chemin de fer, quand le souvenir de la bonne infirmière lui revint. Minuit sonnait quand elle arrive à la porte de sa protectrice. Celle-ci recueille dans sa famille cet être redevenu hagard, fermé, barricadé. Au bout de quinze jours

l'ex-prisonnière lui révélait son passé. L'autre tremblait que ses parents ne vissent à apprendre qu'ils hébergeaient une reprise de Justice... Bref, l'aventure s'est terminée heureusement à Béthanie.

D'aucunes ont été happées, à l'improviste, par une grâce toute fortuite — si tant est qu'une grâce soit jamais fortuite! — au moment où elles s'apprêtaient à s'enfoncer un peu plus loin dans le péché.

Chaque vocation religieuse ordinaire est toujours une histoire étonnante, mais quel tracé imprévu si l'on pouvait dresser, sur la carte du mal, le cheminement de la grâce!

Pourtant, des conditions et des règles générales doivent être dégagées. Avant tout examen, on écarterait les candidates à la réhabilitation qui auraient un devoir rigoureux à remplir dans le monde : dette à acquitter, enfants à élever. Ce dernier cas, de beaucoup le plus fréquent, met parfois des mères dans une situation tragique.

On tolère, bien entendu, des exceptions justifiées. Une prisonnière avait deux garçons nés d'un mariage légitime. Durant la détention de leur fille, les grands-parents, personnes fort honorables, recueillirent leurs petits-fils. Peu de temps avant la libération la grand'mère écrivit : « Je te rappelle qu'une mère ne peut avoir à rougir devant ses enfants. Donc ne reviens pas, nous les élèverons... » Ainsi fut fait : la mère coupable vécut à Béthanie dans le complet sacrifice de ses enfants, sans en recevoir de nouvelles. Elle offrait courageusement cette souffrance pour eux.

On admettrait aussi l'adoption, moyennant des garan-

ties très sérieuses. En particulier, lorsque la mère est moralement si faible qu'elle s'exposerait inévitablement aux rechutes, il est indiqué d'abriter l'enfant en lieu sûr. En toute occurrence, il ne saurait jamais être question d'Assistance publique. Je crois que si une jeune femme, en demandant la réhabilitation, osait envisager l'Assistance publique pour son enfant, les Supérieures de Béthanie l'anéantiraient d'un regard.

Des mères font patiemment, consciencieusement, leur pénitence en élevant l'enfant et, à sa majorité, sollicitent leur admission.

Trois conditions indispensables sont requises des candidates : la première est de se présenter librement. Béthanie n'est pas un établissement pénitentiaire à qui des familles ou l'État confieraient des mineures difficiles, mais une Congrégation religieuse qui suppose, comme telle, la pleine liberté des Aspirantes. Il est superflu d'insister sur ce point. La deuxième condition est une conversion sincère et qui s'est affirmée sérieusement. Il importe, ici, de préciser.

Il serait psychologiquement absurde d'exiger de filles dont la jeunesse, et peut-être l'enfance, s'est développée dans le mal, les mêmes vertus qu'on attend de postulantes au noviciat. Sinon, on admettrait d'emblée les réhabilitées au même rang que les autres! mais on n'en trouverait plus. Un long travail reste à fournir, parfois si long que toute la vie ne suffira pas à rejoindre les novices, et pourtant la conversion était véritable, et authentique la vocation. Il faut du temps pour se familiariser avec cette pensée.

La Mère Générale gronde ses filles, les novices blanches. Pourquoi ne vous ferais-je pas entendre sa voix courroucée et bonne ? « Il m'a semblé, dit-elle, ces derniers temps, qu'un souffle moins béthanien se faisait sentir ici et là. C'est comme un désir de recevoir des *Saintes* en recevant des Aspirantes, ou, ce qui est encore moins louable, de bonnes personnes tranquilles, des personnes d'un certain âge, qui ne nous donnent pas trop de peine. Oh ! mes chères enfants, ce n'est pas cela. Sans doute, il nous faut des âmes converties ; mais comme ce serait peu connaître la nature humaine, que de considérer ce changement comme chose facile et rapide ! Que de luttes il suppose, d'attaques furieuses, de rechutes parfois !... »

Cher et grand François Mauriac, contre ceux qui voudraient vous voir décrire des victoires plus foudroyantes et décisives de la grâce, je vous dédie ces paroles de quelqu'un qui s'y connaît dans le péché et dans le pardon.

La conversion dont il s'agit est le retournement foncier de la volonté qui déteste le mal et s'attache au bien, non pas nécessairement l'exercice plus ou moins parfait de cette volonté ; elle est un changement, non pas une marche déjà fournie.

En aucun couvent régulier du monde on ne conserverait des sujets aussi peu stables et pacifiés, toujours aux prises avec les tentations, défaillant quelquefois. Mais, justement, l'effort pour ne pas succomber, le relèvement sitôt après une faiblesse, forment le double indice d'une vocation de réhabilitée, que le P. Lataste avait

déjà signalé. Celle qui lutte montre en quel sens elle veut désormais avancer ; elle est engagée dans la bonne direction, dût-elle progresser lentement ou sa marche être coupée de reculs. Un courant si fort d'habitudes est à remonter, qu'après s'être débattue, la pauvre âme sera entraînée. Alors, elle montrera à nouveau ce dont elle est capable en ne prenant pas son parti d'une défaite momentanée.

La lutte et la bonne volonté — non point la volonté déjà trempée — sont les signes de la vocation béthanienne requis et jugés suffisants par le Fondateur lui-même. Lui qui répètera, lors de la dernière retraite prêchée à ses filles, sa parole aux prisonnières de Cadillac : « Dieu ne nous demande pas ce que nous fûmes, il n'est touché que de ce que nous sommes », il exhorte celles qui ont à juger et à décider de l'admission, à ne pas s'en tenir à une vue superficielle. Peu importe le passé : l'examen ne portera pas là-dessus ; pour la grâce de Béthanie, il n'y a pas de péché irrémédiable. Un crime ou un sacrilège perpétré dans les circonstances les plus aggravantes, s'ils n'entraînent pas la réclusion perpétuelle, sont des points de départ de vocation. Jamais on n'estimera d'avance que le caractère du péché ou le temps vécu dans l'état de vice constituent des obstacles insurmontables à la réhabilitation. Ce qui m'intéresse n'est pas ce que vous avez fait, mais ce que vous êtes, ce que vous faites et surtout ce que vous désirez.

J'oserai dire que le passé le plus chargé enracine d'autant plus profondément la vocation béthanienne dans l'âme, puisque Dieu est allé plus loin et a fait son

œuvre de moins que rien. C'est pourquoi, nous avons eu l'occasion de le signaler, les libérées des maisons de simple détention, dont la peine relativement légère ne dépassait jamais un an de prison et coupables de vagabondage ou d'escroqueries, intéressaient moins le P. Lataste que les libérées des maisons de force. Celles-ci, plus fautives, lui semblaient néanmoins généralement moins perverses que les premières; en tout cas, leur captivité prolongée et le dur régime auquel elles avaient été soumises avait été pour elles une expiation salutaire. Si, après une telle épreuve, elles demandaient la vie religieuse, on pouvait présumer que Dieu les avait visitées.

Seule, une absence de regret et de résolution pour l'avenir s'opposerait donc à l'admission d'une pécheresse. Les brebis galeuses seraient, en effet, plus redoutables à Béthanie que partout ailleurs. Toutefois, on ne se hâte pas de renoncer à jouer la partie.

Le discernement des esprits, comme disent les auteurs spirituels, devient un exercice extrêmement délicat. D'ordinaire, on apprécie la volonté foncière d'après certaines manifestations perceptibles, qui sont autant de pierres de touche. Sans doute, il faudra toujours juger l'âme à ses réactions, mais ici les signes qui dénoncent les qualités fondamentales d'une vocation sont mêlés à d'autres indices contraires, avec lesquels il importe de ne pas les confondre. Cet art demande, de la part des Supérieures, une lucidité d'esprit extraordinaire, une indulgence à laquelle la faiblesse n'a point de part, mais qui est à base d'intelligence et de

vraie bonté du cœur. L'une des amies qui accueillirent les premières Dominicaines à Frasnès-le-Château, devenue Mère Marie-Dominique, écrivait ces lignes toutes chargées d'expérience béthanienne : « Les cœurs sont souvent meilleurs que les actions. Qui ne voit que l'extérieur juge et condamne; mais si peu qu'il nous soit donné de pénétrer au dedans, nous sommes tentés d'absoudre. C'est ainsi que Dieu voit les pécheurs. » On voudrait que les honnêtes gens, voire les chrétiens et les chrétiennes consacrés à Dieu, tentés parfois de se décourager ou de juger sévèrement les pécheurs, fussent pénétrés de ces paroles admirables. Le propre frère de cette religieuse, lui-même religieux dominicain, le P. Roland, qui reçut le dernier soupir du P. Lataste, entendit souvent le Fondateur répéter à ses filles : « Ne regardez pas seulement dans les choses, les personnes et les événements, *ce qui se voit*, mais surtout *ce qui ne se voit pas*. » Si les Sœurs de Béthanie s'arrêtaient à *ce qui se voit*, il est probable que peu de détenues seraient admises chez elles!

Les faits ne tardèrent pas à inviter les Réhabilitantes à ne pas trop compter sur ce qui se voit : « Mardi, 22 janvier 1867. Lucie, notre première libérée, est arrivée enfin. » Dans la Chronique éclate un hymne d'action de grâces. Mais aussitôt, cette réflexion où perce le premier geste de désappointement : « Pour la première, ô mon Dieu! vous ne nous gâtez pas. » L'hiver était terrible comme il peut l'être en Franche-Comté. Une épaisseur de cinquante centimètres de neige recouvrait le pays. La pauvre fille avait fait à

ped dix-huit kilomètres, en portant une hotte remplie de linge. On attendait Lucie comme la récompense de six mois d'efforts et de sacrifices; dans ce cher petit nid qu'on avait eu tant de peine à préparer, on s'appêtait à lui faire oublier ses malheurs; on se promettait de l'entourer de l'affection et de la tendresse qu'on réserve à un enfant longtemps et ardemment désiré. Hélas! « Si nous n'avions pas su qui elle était, note l'annaliste, nous l'aurions prise pour un homme déguisé. »

Parfois, une heureuse surprise : « 15 février 1883. Arrivée d'une Enfant, Anne-Marie, petite Bretonne de vingt-neuf ans à peine mais à qui ses cheveux blancs donnent l'air d'en avoir plutôt cinquante. Elle paraît simple et bonne. »

Plus souvent, les privations, la débauche, la détresse morale, le désespoir, ne ravagent pas seulement les consciences et les âmes; les visages aussi portent les stigmates du mal. Les visiteurs des Maisons Centrales conservent le souvenir de ces créatures qui ont perdu toute grâce féminine : allures hommases (elles subsisteront encore longtemps après que les yeux auront retrouvé la douceur et la pureté des âmes régénérées), faces hostiles et farouches qui ont renoncé à plaire. (Toutes les prisonnières ne grattent pas les murs pour en extraire une horrible « poudre de riz », ou ne tirent pas de papier coloré du rouge pour les lèvres! Au reste, le plâtre ou le charbon ne peuvent, le plus souvent, que souligner cruellement les stigmates des tares héréditaires...) Tristes visages d'enfants que j'ai vus dans ce

qu'on nomme aujourd'hui des « maisons d'éducation surveillée », comme si l'éducation n'était pas toujours surveillée! physionomies ingrates de jeunes filles que « se tapent la vingt et une », comme elles disent, parce qu'elles sont internées, sous la surveillance de la police, jusqu'à leur majorité, vieilles, fanées, ruinées, sans le rayon spirituel qui adoucit les traits les plus vulgaires et transfigure parfois les plus laides, elles semblent devenues inaptes à provoquer l'affection. Oh! comme leur aspect aide les religieuses de Béthanie à dépouiller parfaitement ce qui serait encore trop humain dans l'attachement et à ne voir que l'âme sous l'écorce misérable! Il faut un effort courageux pour surmonter la répugnance qu'inspire tant de disgrâce. On ne suppose pas que la Petite Sœur des Pauvres soigne ses « bons vieux » sans avoir jamais à se défendre d'un pincement de cœur. Pareillement, la Sœur de Béthanie ne se penche pas impunément sur les débris de catastrophes morales souvent plus désastreuses que les autres.

« Il est 2 heures 50, écrit le P. Lataste à la Mère Henri-Dominique, le jour de la Fête-Dieu 1867, notre pauvre enfant Angélique Jourdain (ironie de certains prénoms!) a dû quitter la gare il y a cinq minutes. Que sera-t-elle? Je redoute un peu pour vous, pour votre nature impressionnable, la première impression. Elle n'a rien d'intéressant, ni l'âge, ni la physionomie. Je lui ai même trouvé un tel air dégradé que j'étais tenté d'en avoir du dégoût; puis, en causant avec elle, en songeant qu'il y avait une âme sous cette enveloppe,

une âme que Jésus aimait, qu'Il a rachetée de son Sang, qu'Il a poursuivie durant bien des années et qu'Il tient aujourd'hui... en songeant à tout ce qu'elle a souffert depuis six ans, à tout ce qu'elle souffrirait encore dans le monde si elle y restait, aux rebuts qu'il lui faudrait essayer, injustement désormais, j'ai pensé que nous faisons une œuvre très agréable au cœur de Notre-Seigneur et d'autant plus méritoire que la nature n'y trouvera son compte en rien. »

Les craintes du P. Lataste n'étaient pas vaines. Après un portrait peu flatteur de la nouvelle « Enfant », « se fera-t-on à l'idée de la voir Dominicaine ? écrivait la pauvre Mère. Ah ! qu'a donc pensé le Père M. en nous envoyant un tel sujet ?... Il ne l'a sûrement pas vue... le Bon Dieu lui pardonne !... »

La Supérieure de Béthanie n'avait pas encore pris l'habitude de recevoir des « Enfants ». Quand on se recrute dans les prisons de femmes, il faut se résigner à regarder les âmes directement, sans le secours du miroir terni. Elle se ressaisit promptement : « Il (le P. Lataste) avait si bien attiré mon attention sur cette âme revenue à Dieu et rachetée de son Sang, que j'en ai à peine vu l'enveloppe. » A propos d'une Aspirante récemment arrivée d'une Maison Centrale, une Supérieure de réhabilités me disait un jour : « ...une tête à ne pas rencontrer au coin d'un bois... » Et, l'instant d'après : « c'est de la bonne espèce. »

L'admission des détenues doit éviter un double écueil : d'une part, ouvrir les portes trop grandes — et perdre de vue le but de l'Œuvre qui est réservée,

bien entendu, à la minorité des filles tombées — de l'autre, exiger une telle maîtrise de soi dans la pratique des vertus que beaucoup seraient découragées dès les premiers pas. S'il faut protéger la paix de celles qui s'essaient à une meilleure vie et dont les blessures ne sont pas encore cicatrisées, on ne doit pas écarter de l'Œuvre celles pour lesquelles, précisément, elle est fondée. Béthanie n'a pas été créée pour les âmes qui se portent bien mais pour les malades.

Qui dira le doigté qu'exige cette discrimination ? Comme l'écrivait saint François de Sales recommandant aux Visitandines de ne pas éconduire toutes les filles repenties : « Il faut modérer la prudence par la douceur et la douceur par la prudence. Il y a quelquefois tant à gagner ès-âmes pénitentes, ajoutait ce grand connaisseur d'âmes, qu'on ne leur doit rien refuser. »

La dernière condition requise pour l'admission à Béthanie est l'intention de s'y fixer pour toujours.

Béthanie n'accepte pas de repenties qui voudraient suivre, dans le climat et par les méthodes de la vie religieuse, une sorte de traitement spirituel jusqu'à guérison complète, et rentrer alors dans le monde. De fait, toutes désirent ardemment monter le plus haut possible, c'est-à-dire suivre toute la filière jusqu'aux vœux perpétuels de religion inclusivement.

Dans leur visite aux prisonnières, les Dominicaines du P. Lataste ne se font aucunement illusion sur l'issue des vellétés que peuvent leur confier les détenues, mais elles se gardent bien de les décourager. D'abord, il est quasiment impossible de prévoir où aboutiront

ces premières dispositions. Les conversions foudroyantes ne sont pas rares. En tout cas, on ne saurait augurer du futur par le passé, ainsi qu'on le fait dans l'examen des vocations ordinaires : ici, les conclusions ne découlent pas des prémisses ! En second lieu, les risques d'échec sont presque entièrement du côté de l'Ordre : une libérée de Justice qui tentera un essai malheureux n'aura ni brisé sa carrière, ni compromis son avenir, ni fait souffrir inutilement les siens par une rupture qu'il faudra ensuite ressouder. Il convient encore de noter que l'humiliation — si exagérément redoutée ! — d'un espoir de vie religieuse avorté n'existe guère dans le cas présent, pour la bonne raison que si toute pécheresse entrant à Béthanie est du même coup réhabilitée du fait de sa participation à la vie religieuse, elle n'est pas religieuse pour autant.

Enfin, il n'est pas inutile de spécifier que la première condition pour mériter de prendre place chez les réhabilitées est d'avoir été au préalable... une pécheresse selon l'acception courante du mot. Une monographie du pèlerinage de la Sainte-Baume, pour montrer le degré d'héroïsme de Béthanie, citait le cas d'une jeune fille demeurée innocente et qui, par un excès d'humilité, demanda et obtint l'admission comme réhabilitée. Renseignements pris, il s'agit peut-être d'une libérée qui s'était laissée condamner à la place d'une sœur coupable afin d'éviter à celle-ci les horreurs du bagne : « Ma sœur avait huit enfants; j'ai tout avoué pour elle, à cause des petits. » On n'aurait pu l'admettre immédiatement au noviciat sans dévoiler le subterfuge,

et la substitution héroïque s'était poursuivie jusqu'au bout, jusqu'à la réhabilitation inclusivement. Ce cas sublime d'amour fraternel est évidemment exceptionnel; rien à Béthanie n'est fiction : ni le pardon, ni le péché.

Comme je posais la question précédente, à l'occasion de ce malentendu qui m'avait paru peu conforme à l'esprit de l'œuvre du P. Lataste, voici la réponse magnifique que je reçus : « A ce compte-là (c'est-à-dire si l'on acceptait n'importe qui parmi les réhabilitées) nous serions toutes dans leurs rangs, car il n'est pas une béthanienne qui n'aurait demandé à être considérée comme telle ! » Ce n'était pas une réflexion, c'était un cri du cœur qui suffirait à révéler tout Béthanie si je pouvais dire sa spontanéité.

Cependant, toutes les réhabilitées ne sont pas des libérées de Justice. Un certain nombre ont passé dans des refuges où elles avaient été placées, à titre de préservation, sans avoir encouru de condamnation juridique.

L'Office Central de la Jeunesse, en Alsace, recherche des mineures vivant dans des milieux pervertis ou dans des familles indignes et les confie aux « Maisons d'éducation » — catholiques ou protestantes. Le jugement du tribunal ne porte pas nécessairement sur la culpabilité de l'enfant, mais sur le danger qu'elle court. Il faut regretter que cette institution ne fonctionne pas dans le reste de la France où l'on attend, soit un délit, soit la demande expresse des familles, pour donner à une enfant difficile ou particulièrement

exposée au danger une éducation appropriée. L'absence de casier judiciaire supposant une infraction officiellement reconnue à la loi, n'implique pas d'ailleurs, l'innocence. De fait, les refuges et les maisons de correction, notamment celle de Bavilliers, dans les Vosges, ont fourni beaucoup de réhabilités aux couvents de Béthanie.

Les autres sont directement fournies par le péché, si l'on peut dire, soit qu'elles aient réussi à échapper à la police, soit que leur faute ne relève pas de la justice humaine. Nous les appellerons les pécheresses clandestines.

Nous avons vu que le P. Lataste avait eu, d'abord, l'intention de réserver son Œuvre aux libérées, et précisément à une certaine catégorie formée par les anciennes détenues des Maisons Centrales. S'il y a un ordre dans les classes de réhabilités admises à Béthanie, celles-là sont les premières. La première réhabilitée de la Maison Centrale de Cadillac qui est entrée à Béthanie un an après la retraite de 1866, a été suivie de dix autres. Auberive, qui avait fait une si grande impression sur le P. Lataste, lors de sa visite en octobre 1866, en a procuré sept au cours des deux années suivantes. « J'ai aperçu là, écrivait-il, à l'infirmerie, une pauvre fille qui, à notre approche, s'est cachée sous son lit. J'en ai vu une autre, encore assez jeune, aujourd'hui très pieuse, qui a été condamnée à perpétuité. Elle avait mal vécu, elle voulait cacher son déshonneur par un mariage. Son père s'y est opposé et lui a fait des scènes très violentes. Une nuit, elle

s'est levée et a assommé son père à coup de bâton... » Auberive devait présenter seize recrues à Béthanie. Saint-Lazare atteindra le même chiffre, qui est relativement modeste. Il serait intéressant de rechercher la cause de cette faible proportion : milieu plus corrompu ? Timidité des anciennes Supérieures de Viry-Châtillon ? Trop grande brièveté du temps de détention ? Saint-Lazare, à qui Paris donnait son importance n'était pas, à proprement parler, une Maison Centrale.

Par contre, Rennes, dont la réputation n'est pas moins sinistre que les maisons similaires, peut se vanter d'avoir quatre-vingt-trois anciennes chez les Dominicaines. Le record est détenu par Clermont avec cent réhabilités entrées de 1870 à 1908. On serait tenté de regretter la disparition de cette prison qui était devenue pour Béthanie une sorte de succursale... une école apostolique ! Si l'on ajoute le contingent venu des refuges et des maisons de correction, on est encore loin du nombre total des réhabilités ; nous savons d'où viennent les autres.

Le P. Lataste, on l'a vu, n'avait pas tardé à se raviser. Trop de demandes lui parvenaient de jeunes filles qui avaient besoin de Béthanie et qui, pourtant, n'avaient jamais été condamnées. S'il avait d'abord paru les écarter, c'est vraisemblablement qu'il tenait à ne pas s'exposer au reproche de concurrencer les refuges (première objection soulevée à Bordeaux) et il se contentait, provisoirement, de viser le but essentiel de l'Œuvre, mais il aurait été incapable de s'emprisonner dans une formule qu'il avait rétrécie à contre-cœur.

A la fin d'août 1866, il confiait à une correspondante : « En écrivant cette brochure et en la livrant au public, je n'ai livré que la moitié de ma pensée. Il m'a paru comme à vous, d'abord, qu'en offrant la réhabilitation, il fallait l'offrir sans limites, et non seulement aux anciennes détenues, mais à toutes celles qui, après avoir failli et avoir été rejetées du monde, veulent à leur tour le rejeter pour se relever... Si je n'ai parlé que des prisonnières libérées c'est que j'ai vu cette classe de plus près... et qu'il fallait ne pas éparpiller l'intérêt du lecteur sur des sujets et des catégories divers. Mais au fond de cela, vivait le désir de tendre aux autres âmes tombées la même main secourable, et déjà, pressés de toutes parts par des personnes qui connaissent ces plaies comme vous et qui ont hâte d'y porter remède, nous venons de nous résoudre à ouvrir la maison de Béthanie à cette seconde catégorie. »

Cette grave décision entraîne un double problème : 1^o Y a-t-il matière à la réhabilitation, qui est le relèvement aux yeux du monde, dans le cas d'une pécheresse dont le crime fut peut-être monstrueux mais est demeuré caché, et qu'une absolution a effacé, à plus forte raison dans le cas banal d'une jeune fille qui s'est laissée séduire ? 2^o Quel rapport établira-t-on entre deux classes aussi distinctes ?

Le premier point d'interrogation soulève la délicate question des suites de la faute dans l'âme féminine. Certains n'arrivent pas à comprendre les répercussions d'un péché, non seulement dans la sensibilité mais encore dans le fond de l'âme d'une jeune fille qui a

succombé à la tentation. Ils sont excusables puisque des directeurs spirituels ne semblent pas toujours saisir d'emblée la nuance, pourtant fondamentale, qui distingue en l'occurrence le cas de la femme de celui de l'homme.

Évidemment, il n'y a pas deux morales et nous ne prétendons pas que le péché de la femme qui tombe soit plus grave que celui de son compagnon. D'autre part, un théologien se gardera de donner au péché de la chair une qualification qu'il n'a point : l'acte caractérisé d'orgueil ou de haine est autrement coupable qu'une acte sexuel peccamineux. Mais justement, il ne s'agit plus de moralité. Au plan du bien et du mal, du point de vue surnaturel au plan de l'amitié divine ou de l'état de péché mortel, nous savons qu'une absolution sacramentelle reçue valablement efface la faute la plus humiliante. Toutefois, nous savons également que cette absolution toute puissante ne supprime pas la nécessité d'un traitement psychologique.

Une comparaison fera mieux distinguer ces deux aspects de la question. La foi chrétienne enseigne que le baptême remet le péché originel mais n'enlève pas les suites du péché, parmi lesquelles cette blessure que les théologiens appellent la concupiscence de la chair. Pareillement, le sacrement de pénitence remet les péchés, véritablement et complètement, mais l'âme pardonnée continuera de souffrir de sa blessure.

Or, le péché en question a bouleversé profondément la sensibilité féminine. Je viens de m'adresser au croyant pour répondre à l'objection qu'il n'aurait pas

manqué de soulever. Je rejoins maintenant l'observateur des faits, et je suis heureux de trouver, en dehors des moralistes et des prêtres, la justification de notre thèse.

Un observateur un peu clairvoyant, fût-il parfaitement débarrassé des « préjugés » religieux, admettra que la perte de la virginité entraîne pour la femme des conséquences incalculables. Nous en appellerons au témoignage du Docteur Bizard dans son ouvrage si pénible sur « la vie des filles ». Deux millions de visites n'ont pas suffi à ce médecin de Saint-Lazare, par surcroît chef du Dispensaire de Salubrité à la Préfecture de Police, pour soupçonner une seule fois l'âme de ces pauvres créatures. Il considère la prostitution organisée comme une institution indispensable et l'abolitionisme ne peut être, selon lui, que le fait de « dames d'un certain âge, de mœurs austères et manquant de séduction ». (Je ne voudrais pas vous retirer votre gagne-pain, M. le Docteur, mais le principe que vous admettez si légèrement, si cruellement, mériterait peut-être un instant d'examen!) L'auteur de ce livre de grande vulgarisation rassure les usagers de sa clientèle spéciale sur la conscience professionnelle de ses collègues et insiste sur le peu de risque, vraiment, qu'il leur laisse de contracter des maladies vénériennes — alors que tant d'autres témoignages, dont il ne tient pas compte, démentent formellement ces assertions. Il a le courage, lui qui n'est pas un amateur mais un technicien, de trouver matière à plaisanterie dans cette misère pitoyable et, pour tout dire, il rend hommage

à M. Paul Reboux! L'indulgent Docteur écrit : « Il est un état ne comptant guère chez l'homme, c'est l'état de virginité. Au contraire, chez la femme normale, la perte de la virginité est un acte d'une importance considérable, mettant la pudeur à sa plus rude épreuve. » Il approuve Lombroso : « Un savant psychologue italien a très justement observé que la perte de la virginité, se produisant bien entendu dans des conditions anormales en dehors du mariage, a souvent une très grande répercussion sur l'esprit de la femme et peut même le révolutionner complètement. »

Nous n'avons pas à examiner ici la question de savoir si la virginité est un état négligeable chez l'homme, mais il faut admettre que le péché affecte l'âme féminine d'une façon particulière, modifie profondément le caractère, dépossède la femme d'une certaine vertu qu'il faut bien appeler angélique et qui fait sa grandeur. A péchés matériellement égaux — si cette expression signifie quelque chose! — les déprédations du mal sont incomparablement plus graves chez elle que dans son complice.

Les observations que nous avons recueillies plus haut prennent toute leur valeur en psychologie surnaturelle. Ce n'est pas en vain que l'Église célèbre les Vierges à part, comme si elles appartenaient à une autre race. Peu importe que la faute ait été connue ou non, il suffit qu'elle ait eu lieu pour entraîner des conséquences. C'est le trésor perdu qu'on pleure sans le retrouver par ses larmes, le sentiment très vif qu'on est si différente des innocentes que le mal n'a pas effleurées; et

c'est, tout de suite, le besoin d'expiation. Ni l'assurance qu'on se donne par des mois et des années de vertu sans faiblesse, ni même la garantie d'un conseiller spirituel qui prendra sur lui de biffer le passé, ne combleront cette lacune. Plus d'un demi-siècle de réhabilitation le prouve. Personne n'a jamais demandé à une candidate à Béthanie de quel côté elle devait entrer : réhabilitée ou réhabilitante, mais d'elle-même la pécheresse clandestine réclamera le premier groupe. Si, par hasard, elle avait été mal aiguillée, spontanément elle viendrait se remettre à sa vraie place, par nécessité d'âme; elle ne pourrait pas vivre ailleurs. On m'a parlé de celles qui ne connaissent pas l'existence de Béthanie mais connaissent, de façon lancinante, le besoin de cette œuvre. Rien d'autre ne peut les satisfaire, ni le monde où leur faute est inconnue, ni les Ordres religieux où nul n'est tenu de dévoiler des péchés avoués et pardonnés.

Ceci paraîtra excessif à certains : nous ne le présentons pas comme un principe, mais comme un fait.

Une charmante jeune fille, d'excellente famille, sollicite son admission à Béthanie et insiste pour être admise comme réhabilitée. On s'étonne, on questionne, car il faut éviter des scrupules mal placés. — A quel âge vous êtes-vous « convertie » ? — A quatorze ans. — Vous exagérez une peccadille. — Non, mon enfance mal surveillée n'a pas été intacte, et je sens que pour monter dans la vie religieuse, il me faut quelque temps de réparation et de préparation.

Combien de cas peuvent ainsi se résumer : J'ai failli dans ma jeunesse; personne ne le sait, mais Dieu et

moi nous le savons, et je vous prie de m'ouvrir cette voie qui m'est nécessaire parce qu'elle m'établira dans la vérité, seule base de toute sainteté.

Voici le témoignage significatif d'une ancienne réhabilitée. Au moment d'entrer à Béthanie, un prêtre eut un tel désir de la faire arriver tout droit à la vie religieuse qu'à son insu il la fit agréer dans une communauté : « Oh ! je n'ai voulu de cela à aucun prix ! j'ai dit : vous voulez donc m'enlever la liberté de conscience ? Je suis en paix mais ne le serais plus en entrant dans ces conditions. Il me semble que je vivrais dans le mensonge, et ce serait le malaise et le trouble... »

On objectera : l'entrée à Béthanie de ces pécheresses clandestines équivaut à une confession publique.

Confession publique devant qui ? Les détails que nous apporterons bientôt sur les Aspirantes et les Petites Sœurs calmeront cette inquiétude. Bien des parents ne soupçonnent point l'inconduite de leur fille, employée de bureau, en service dans un maison honnête, et qui rentre sagement chaque soir. Un infanticide lui-même peut passer inaperçu ! « Je voudrais conserver l'humiliation pour moi seule » dit la pauvre enfant. On lui répondra toujours : « Le passé ne pourra être connu que par vous. » La Congrégation de Béthanie possède assez de maisons disséminées en France et ailleurs pour que les familles ne se doutent jamais de l'itinéraire parcouru. Quant aux autres, aux sœurs en religion, à l'aumônier, la question ne se pose guère que du dehors, mais on ne s'y heurte jamais au-dedans. Et puis, en entrant en religion, on quitte le monde,

on rompt avec le monde, selon l'expression consacrée. Désormais, un abîme s'est creusé entre l'appréciation mondaine de la vie et l'esprit du Christ dont on se réclame.

De ce qui précède, faudrait-il conclure qu'une jeune fille ayant péché est devenue inapte à la vie religieuse et qu'elle n'a d'autre issue, si la vocation se déclare, que l'entrée chez les réhabilitées de Béthanie ?

Dieu nous garde de présenter une réponse absolue à une question de cas strictement individuel. Il peut y avoir quelques vraies moniales dont la jeunesse fut orageuse; toutefois, si l'on nous permet de résumer une appréciation générale, qui est le résultat d'une longue expérience, voici la distinction qu'il faudrait apporter. Une âme appelée aux œuvres dites actives peut, semble-t-il, beaucoup plus facilement entrer avec ce passé fautif mais ignoré, et vivre une vie religieuse réelle. Le dévouement aux autres la « sortira » d'elle-même et lui sera plutôt bienfaisant. Par contre, en dépit des apparences, celle qui serait appelée à la vie contemplative trouverait de grandes difficultés à réaliser sa vocation. Un travail de fond manquerait qui rendrait plus ou moins précaire toute construction spirituelle. A celle-là, il faut conseiller vivement Béthanie. Je me borne à enregistrer ces conclusions dont il me semble entrevoir la justesse. On est allé jusqu'à me dire : en utilisant à Béthanie une telle grâce après un tel échec, on peut devenir une grande religieuse, alors qu'ailleurs on risquerait de vivoter, heureux si les antécédents ne seraient point une pierre d'achoppement pour de plus

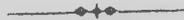
grands naufrages. En tout cas, pour en finir avec ce chapitre délicat mais qui montre l'extension et la profondeur de l'œuvre des Réhabilitées, les catastrophes — rares heureusement, mais pas inédites — qui surviendraient après les vœux de religion, ne peuvent guère se réparer véritablement que là. Depuis sa fondation, Béthanie a reçu de ces tristes épaves. Chacun, après quelques mois d'expérience a dit : Je suis plus religieuse ici, simple Aspirante, que je ne l'étais, professe et dans les « œuvres ». C'est que le vrai travail, celui qui prépare la sanctification et la développe, s'accomplit : connaissance expérimentale de sa faiblesse, connaissance de Dieu auteur de ce merveilleux sauvetage.

Nous avons raison de parler de « Légion Étrangère » du couvent. Rendre à la vie religieuse celles qui l'avaient perdue n'est pas le moindre miracle de Béthanie.

Les distinctions entre les diverses classes de réhabilitées sont abolies quand la jeune fille élégante ou la pauvre libérée dont on a payé le voyage de la prison à Béthanie ont franchi le seuil de la Maison. Au début, la question s'était posée de savoir si l'on confondrait les réhabilitées ayant encouru une peine publique et celles qui ont succombé seulement, dans un moment de faiblesse, mais n'ont pas été jusqu'au crime. Il y eut quelque hésitation. Et puis le P. Lataste vit clair : « Je crois qu'il suffira de les avertir d'avance qu'aucune distinction ne sera faite entre elles et Nos Enfants, que nous ne prendrons pas même la peine de faire savoir

qu'elles n'ont pas été en prison; nous ne dirons rien d'elles, pas plus que des autres; on en croira ce que l'on voudra. Après cela, si elles ont le courage d'accepter ces conditions, sans réserves, il me semble que nous ne devons ni ne pouvons les repousser. »

Quand on sait avec quel soin les instituts de rééducation s'attachent à sérier les enfants plus ou moins contaminés, cette juxtaposition paraîtra audacieuse. Ici, le but de l'œuvre l'impose, mais elle entraîne une responsabilité et une vigilance d'autant plus grandes de la part des Supérieures. Elles aussi ont crié du fond de leur misère, et les pires misères à réparer ne se trouvent pas toujours dans les cachots. Si pourtant la détresse des pécheresses clandestines est moindre que celle de la pécheresse publique, la réhabilitée plus forte aidera l'autre par sa présence, par son exemple. Des jeunes filles généreuses ayant goûté au mal voudraient faire quelque chose dans cet ordre pour leurs sœurs malheureuses. Où trouve-t-on un secours plus immédiat, plus efficace que celui-là? La charité ne descend plus de haut en bas, elle va d'égal à égal, une charité qui procède d'une humilité si pure que les Anges en seraient éblouis.



CHAPITRE V

Ascensions

Le Paradis après l'Enfer. — L'admission à Béthanie. — Jeunes filles en uniforme. — Toutes sont réhabilitées. — Madeleine, cœur de Béthanie. — Les luttes des Aspirantes. — Tentations, chutes et victoires. — La montée. — Les Petites Sœurs. — Tout Béthanie pour elles. — Encore des batailles. — Heureuses fautes. — La Confrérie de l'Amabilité et de la Bienveillance. — Un coup d'œil sur des archives secrètes. — Dernière étape. — Le témoignage de Madeleine.

Une quinzaine de jours suffiront, d'ordinaire, pour décider si le projet d'admission à Béthanie est réalisable. On se méfie des premières impressions, bonnes ou mauvaises. Un moment d'exaltation peut disparaître à jamais. Par contre, il arrive que le premier contact, brutal, déchirant, trouble les vocations les plus sérieuses. Les directeurs spirituels et les Supérieures de couvents savent à quoi s'en tenir sur les réactions de leurs nouveaux. Rien n'est encore fait, demain cette fièvre tombera et vous commencerez d'entrevoir notre vraie vie.

Chez les réhabilitées, le changement de climat est si brusque, le système nerveux a été troublé par tant d'émotions, qu'il faut redoubler de précaution et de patience. Cette jeune fille, par exemple, venue par hasard à Béthanie et qui déclare à l'amie qu'elle accompagnait : « Je ne rentre pas, ma place est ici », comment ne subirait-elle pas de rudes assauts ? Je l'ai vue se débattre une semaine durant. A la maison paternelle on s'inquiétait, naturellement, de ce séjour prolongé au delà des limites prévues. A bout de force, la pauvre enfant a lâché prise, et quand elle nous eût quittés : « Elle reviendra, dit la Mère Prieure, elle a compris qu'elle avait besoin de nous. Elle n'a sans doute pas encore assez souffert. »

La prison, les épreuves de l'âme et du corps, avanies et privations; ou bien, quand le péché fut secret, le remords qui tenaille la conscience, la tristesse infinie qu'on traîne derrière soi, le désespoir de ne pouvoir rattraper la faute, — si les hommes au monstrueux egoïsme pouvaient savoir les ruines que laisse leur passage, pourraient-ils encore vivre tranquilles ? — le dégoût de soi et de la vie ont souvent trituré les âmes et les ont préparées à savourer la douceur de Béthanie.

A certains signes qui ne trompent pas, les religieuses, qui ont approché tant de blessées, ont vite reconnu qu'il fallait encourager « l'enfant », comme elles disent déjà. La communauté au grand complet : les vieilles Sœurs dont le bonheur est grand de voir que l'œuvre pour laquelle elles achèvent de consumer leur vie se

renouvelle indéfiniment et continuera après elles, les petites novices dont le sacrifice récent est si bien récompensé aujourd'hui, et les autres, réhabilitées de fraîche ou d'ancienne date, qui se souviennent de cette heure bénie où leur vie a tourné, toute la famille est rassemblée. Le prêtre dira peut-être quelques mots de bienvenue; il sera question, sans doute, d'affection fraternelle, de joie, d'amour du Christ; il n'y aura certainement pas une allusion au passé. Celui-ci n'existe déjà plus. La preuve en est qu'on dit sur lui, comme sur un mort, le *Miserere*. Après le psaume, l'évangile du pardon. La voix du prêtre insiste sur les derniers mots : *Remittuntur tibi peccata tua. Mulier, fides tua te salvam fecit, vade in pace.*

C'est à Béthanie qu'il faut aller pour comprendre cet évangile d'amour. Malgré nous, nos pardons humains sont toujours blessants car il nous est impossible d'en supprimer la condescendance. Jésus ne dit pas à la pécheresse : « Je te pardonne », c'est-à-dire : « Je suis tellement bon que je veux bien effacer ta souillure. » A-t-on jamais songé au détour qu'il emploie : « Ta foi t'a sauvée. » Comme si le retour dans son amitié n'était point son œuvre propre, mais l'œuvre de la pécheresse ! Tu as fait ce qu'il fallait pour mériter d'être aimée à nouveau, autant et plus qu'autrefois. L'amour n'est pas seulement la conséquence mais la cause méritoire de ton pardon. « Il lui est beaucoup remis, *parce qu'elle* a beaucoup aimé. »

Madeleine remercie et son chant, s'il est permis de s'exprimer ainsi, remet les choses au point : « Mon

âme glorifie le Seigneur, mon esprit tressaille d'allégresse, — Car il a regardé l'humilité de sa servante, — Et c'est pourquoi, jusqu'à la fin du monde on parlera de mon bonheur... » En effet, Madeleine a si bien pris le pardon de Jésus au sérieux, qu'elle a repris le *Magnificat* de la Vierge toute pure.

Le P. Lataste avait ainsi réglé l'entrée chez les réhabilitées, par ce cérémonial simple et profond : un chant funèbre sur la vieille nature, la parole de vie de Notre-Seigneur, l'hymne d'action de grâces de la Vierge. Le Fondateur présida lui-même cette émouvante cérémonie qui se déroula pour la première fois le 26 avril 1868 et qui continue de se renouveler sans cesse.

Telle est la première ascension au degré des Aspirantes.

A quoi donc aspirent ces jeunes filles ou ces femmes, anciennes pécheresses publiques ou clandestines ? Non plus à la réhabilitation mais à la vie religieuse. Le P. Lataste a voulu qu'elles fussent, dès le premier instant, considérées comme réhabilitées. Si le Christ avait conté la suite de l'histoire du cadet de la famille qui, un jour, demanda son compte et s'en fut faire la fête et garder les pourceaux, on n'imagine pas qu'après avoir revêtu son fils de la plus belle robe et tué le veau gras, le père ait continué de l'appeler, comme nous faisons parce que nous ignorons son nom : l'enfant prodigue ! Le Père des filles perdues et retrouvées a tout disposé pour que rien du passé n'apparaisse plus.

L'habit est semblable à celui des postulantes novices, et il a suivi les mêmes variations. Croirait-on, en

effet, que la mode a exercé jusqu'ici sa souveraineté ? Un jour mémorable de 1928, le petit bonnet de tulle vieillot, qui rappelait trop fâcheusement les jeunes filles en uniforme des repenties et qui, en tout cas, était manifestement périmé, a cédé la place au voile noir, un voile d'infirmière bordé d'un liseré blanc. Dieu me pardonne ! il m'assemblé que les robes avaient raccourci. Pourquoi les petites épouses du Seigneur seraient-elles des grand-mères mal fagotées ? L'essentiel est que les « petits corbeaux », comme les appelaient affectueusement devant moi une dominicaine, semblent bien appartenir à la même couvée.

Sur ce point, le P. Lataste était intransigeant. Il avait formellement interdit de révéler, même indirectement, aux personnes étrangères à la communauté, quelles étaient les Aspirantes et les Postulantes, autrement dit les réhabilitées et les réhabilitantes. Désigner à quelqu'un du dehors une « Enfant » sortie d'une Maison Centrale ou d'une Maison de correction serait une cause de renvoi. A l'occasion d'une cérémonie de prise d'habit qui va attirer à Béthanie des invités, il donne l'ordre de confondre la première « Enfant » avec la Postulante. « Si l'on vous demande si vous avez une réhabilitée, éludez la question ; si l'on insiste, répondez hardiment que non. » Et il demanda qu'on évite les expressions : *Nos Enfants*, ou nos *Petites Sœurs*, qui les feraient reconnaître, mais qu'on dise : *Sœurs Auxiliaires*, pour celles-ci, et *Postulantes* pour Aspirantes. « Nous pourrions dire à nos visiteurs, sœurs du Tiers-Ordre ou autres : nous avons tant d'Enfants maintenant, elles

sont très bonnes et très pieuses et vraiment ce que nous les voulions. Mais pas un mot au delà. Nous ne devons pas parler de leur passé, ni même faire connaître quelles sont nos Enfants et lesquelles ne le sont pas. On portera ses suppositions sur qui on voudra, mais nous ne dirons rien pour aider à les reconnaître, et si on nous questionne à ce sujet, nous répondrons que nous ne pouvons pas répondre, que ce serait contraire à l'esprit de l'œuvre et à nos règlements. Vous ferez bien de donner cet avis à toutes, à nos Enfants aussi bien qu'aux Religieuses. Et je me propose de le leur donner dès mon arrivée, afin qu'elles soient bien formées à cette discrétion complète quand du monde nous arrivera de Besançon, de Grenoble ou d'ailleurs. »

Entre elles, les religieuses ne feront jamais la moindre allusion à l'origine de celles qui deviendront un jour leurs sœurs. C'était encore la volonté expresse du Fondateur : « Je désire que nulle, excepté vous, écrivait-il à la Mère Henri-Dominique le 26 octobre 1866, ne sache de nos Enfants la cause ni la durée de leur détention. Il faut que le passé soit absolument enterré, mis dans la tombe, qu'il n'y soit jamais fait allusion devant qui que ce soit. »

Quelques méprises amusantes, que la Chronique n'a pas manqué de consigner, ou qu'on m'a rapportées là-bas, montrent combien le vœu du P. Lataste fut pleinement exaucé. Aux premières années de la fondation, par exemple, un Comité de dames patronesses avait été organisé pour procurer quelques ressources à la communauté naissante. On peut attendre beaucoup

de générosité de la part d'une dame patronesse, il arrive qu'on ne trouve point autant de discrétion. Celles-ci aimaient l'Œuvre de Béthanie, mais ne s'étaient pas engagées à ignorer la provenance de leurs protégées. Par manière de jeu, elles essayèrent, un jour, de deviner, mais se trompèrent pour chaque Sœur. Semblable aventure se renouvela au Musée de Besançon transformé en ambulance pendant la guerre de 1871. Les Sœurs de Béthanie allaient donner leurs soins aux soldats blessés et travaillaient avec plusieurs dames de la ville. Celles-ci voulurent également reconnaître les réhabilitées mais n'eurent pas la main plus heureuse que leurs devancières. « Ces dames ont pris Mère Marie-Cécile et Mère Magdeleine pour des réhabilitées et nos deux chères Petites Sœurs pour des Sœurs Auxiliaires. » (Les Sœurs Auxiliaires, chargées des rapports avec l'extérieur, formaient au début une catégorie spéciale. La fonction, le nom et l'habit sont demeurés; les Sœurs Auxiliaires remplissent toujours, mais temporairement, l'office des tourières. Elles appartiennent à la communauté au même titre que les autres et, réhabilitées ou non, durant l'exercice de leur charge portent la robe et le scapulaire noir avec le voile blanc des Petites Sœurs.) La plume qui relate plaisamment ces méprises ajoute : « Quelle sainte joie pour les Mères Magdeleine et Cécile de voir nos chères brebis confondues ! » Le 23 septembre 1874, quelques novices font profession. « Les étrangers qui assistent à la cérémonie demandent *en vain*, souligne la Chronique, laquelle est la réhabilitée; ils ne les distinguent plus l'une de l'autre; voilà Béthanie ! »

Les assemblages en noir et blanc, qui font d'une communauté de Béthanie le plus pittoresque défilé, suffiraient d'ailleurs à dérouter le visiteur : robe noire et voile noir; robe et scapulaire noirs et voile blanc; robe blanche, scapulaire noir et voile blanc; robe, scapulaire et voile blancs; robe, scapulaire blancs et voile noir... comment s'y reconnaître? Ayant sous les yeux, depuis des mois, la vie à Béthanie, quelqu'un demandait : « Mais enfin, quand donc en verrai-je, des Petites Sœurs? »

On raconte volontiers, à Béthanie, l'histoire de l'évêque qui avait honoré le couvent de sa visite, et qui demandait, sans penser à mal, où se trouvaient les Aspirantes. La Supérieure n'est pas prise au dépourvu : « Approchez, mes enfants » dit-elle aux Aspirantes, sachant parfaitement comment l'ordre serait exécuté. Tous les « petits corbeaux », robes, mantilles et voiles noirs, se lèvent et se présentent. — Et les postulantes? interroge Monseigneur quand, après quelques bonnes paroles, les premières eurent repris leur place. Les mêmes s'approchent de nouveau. « Où étaient-elles? Combien étaient-elles? demandait un autre prélat, après sa tournée. — Éminence, elles étaient devant vous. — Mais, elles étaient toutes pareilles! » Ces jours-là, l'œuvre du P. Lataste atteignait son but qui est de recouvrir la faute des pécheresses par la pureté des innocentes et de les confondre devant les gens du monde — ceux-ci fussent-ils revêtus de la pourpre cardinalice!

Aux réhabilitantes, qui ont voulu se faire péché pour

leurs sœurs — s'il est permis de leur appliquer la parole hardie de saint Paul — rien ne saurait être plus doux que de passer pour des réhabilitées. Les Annales de Béthanie conservent un trait de mœurs béthaniennes exquis. Le 21 novembre 1866, en la Présentation de la Sainte Vierge, avait lieu, à Frasnès-le-Château, la première cérémonie de vêture d'une postulante de Béthanie : M^{lle} Anna Boyer. On avait voulu, comme de juste, donner de l'éclat à cette fête de famille, en invitant des voisins et des amis de l'œuvre. Le P. Boulanger était le prédicateur du jour. Il avait trouvé, pour la circonstance, cet accent poignant qui avait remué des foules et dont ses anciens auditeurs parlent encore après plus d'un demi-siècle. Toute l'assistance fondait en larmes; seuls les yeux d'Anna demeuraient secs. Le soir seulement elle pleura, et comme on s'inquiétait de son chagrin : « Je crains, répondit-elle, étant ainsi connue, de n'être jamais prise pour une réhabilitée. » — Ah! écrit la Mère Henri-Dominique, heureuse d'avoir une fille qui a si bien compris, d'un seul coup, l'esprit de sa vocation, voilà les âmes généreuses qu'il nous faut, avides d'être confondues avec nos pauvres Enfants.

Or, un tel sentiment n'est pas un idéal exceptionnellement atteint par quelques âmes d'élite; on peut affirmer qu'il se retrouve en toute religieuse du P. Lataste. « Chacune, en venant à Béthanie, proclamera une autre Supérieure Générale, d'où qu'elle arrive et quelle qu'elle soit, a eu à cœur le généreux désir de passer pour une libérée de Maison Centrale. Malheur à celle qui

n'aurait pas ce désir-là ! Elle serait indigne de Béthanie... Ainsi donc nous pouvons toutes répondre à l'appel de cette catégorie-là, mais toutes également nous portons aussi la robe blanche, et au front la couronne des épouses du Christ. Toutes nous sommes à la fois Réhabilitées et Réhabilitantes... »

Anna devint la Mère Marie-Cécile, première Prieure du couvent de la Sainte-Baume, et là-bas, dans la haute vallée de Sainte Marie-Madeleine, son vœu est maintenant réalisé. Quand vous entrez dans le petit cimetière grillé de soleil et balayé par le mistral, la première croix que vous trouverez à droite marque la tombe, parfaitement confondue avec les autres, de la postulante qui pleurait le soir de sa prise d'habit parce qu'elle désespérait être jamais prise pour une réhabilitée.

Les réhabilitées ne sont pas en reste de générosité. Le sous-préfet qui, un jour, se présenta, flanqué de deux secrétaires, pour examiner les livres de compte d'un couvent de Béthanie et s'assurer, le brave cœur, que les consciences n'étaient pas violentées, en sut quelque chose. « Donc, vous recevez ici d'anciennes prisonnières, des femmes qui ont été condamnées par les Tribunaux ? » s'enquérirait-il auprès de la religieuse qui le recevait, et il y avait, dans le ton de sa voix, tout le mépris qu'un honnête homme peut nourrir à l'endroit d'une femme tombée. « Parfaitement, Monsieur, répondit la petite Sœur Alexandre, et j'en suis une. » Il paraît que les trois fonctionnaires de la République furent stupéfaits et honteux.

Le sentiment que provoquent, à Béthanie, les Aspirantes, ne sont pas, certes, ni la condescendance, ni la pitié, mais l'amour fraternel, simple et sans arrière-pensée; peut-être aussi une sorte de reconnaissance car elles sont la récompense, ces chères enfants, d'un long sacrifice. Je lis quelque part dans la Chronique : « A la bonne heure ! voici des Enfants qui nous arrivent. » Chaque fois que la réception d'une Aspirante renouvelle la cérémonie du *Miserere*, de l'évangile de la pécheresse et du Cantique de la Visitation, un écho de la joie de Béthanie retentit naïvement dans les Annales : « 23 novembre 1879. Réception d'Augustine. Nous soupirions depuis six mois après la venue du nouvel Enfant de Béthanie. »

Ne sont-elles pas l'unique raison d'être des religieuses ? Sans elles, la maison serait découronnée. C'est pourquoi les postulantes et les novices de toute la Congrégation reçoivent entièrement leur préparation à la Maison-Mère, tandis que chaque couvent forme des Aspirantes et des Petites Sœurs à la vie religieuse. Une maison de Béthanie se passe de novices et de postulantes; elle ne se passerait pas de réhabilitées. L'histoire complète d'un couvent commence vraiment avec l'évangile de Madeleine récité sur une Aspirante. « La réception de la première Enfant à Viry nous a causé une grande joie » dit la Chronique du 24 mai 1884; et celle du 20 juin 1934, au jour même de la fondation suisse, s'achève sur ce bulletin de victoire : « Tandis que notre Mère Générale bénit une dernière fois la petite communauté (installée depuis quelques heures)

on apporte le courrier, et ce courrier contient une lettre d'une Aspirante qui arrivera ce soir, à quatre heures. Deo Gratias! »

Le dernier regard le plus prolongé, le plus tendre, du P. Lataste sur son lit de mort, s'est posé sur la libérée de Cadillac, et le P. Boulanger, qui lui avait succédé dans son amour, déclarait sans ambages qu'il préférerait les Enfants aux Religieuses. Ces filles de rien, la lie du peuple, dont les forfaits ont rempli les colonnes de journaux et rassasié les honnêtes abonnés, telles et telles villes leur sont peut-être encore interdites, mais elles ont cette maison et le cœur de leurs sœurs qui est plus grand que l'univers.

Lorsqu'elles « montent » — c'est le mot qui désigne, à Béthanie, le passage des Aspirantes dans la communauté des Petites Sœurs, et des Petites Sœurs au noviciat — la joie rayonne sur tous les visages. Une Aspirante est-elle punie, à la suite d'une indiscipline, une Petite Sœur vient-elle à rétrograder, toute la maison souffre. Mais lorsqu'elle est grâciée, nul ne pourrait empêcher les remerciements d'éclater. Les sanctions elles-mêmes prouvent ainsi l'affection qui les entoure.

La main de fer dans un gant de velours, c'est la méthode de Béthanie. Les Aspirantes sont venues chercher une force pour leur faiblesse. L'austérité du refuge leur répugnerait; dans le monde, blessées comme elles sont, elles se perdraient : « J'ai besoin d'un maître, avouent-elles, de quelqu'un qui sera plus fort que mes misères. »

Cependant, elles ont un égal besoin de bonheur,

de liberté d'âme : Béthanie leur procure cette bonté forte.

L'idéal est très haut et si loin encore qu'il n'est pas permis de dissiper ses forces. Sans doute l'Aspirante n'est pas considérée comme une religieuse — c'est ainsi que son trousseau, si toutefois elle en a un, lui appartient et la suivra si elle vient à changer de maison — mais la perspective de la vie religieuse complète s'ouvre déjà devant elle et devient tout le but de ses efforts.

D'autre part, elle a besoin de goûter tout de suite la joie dont elle a été si longtemps privée. Rien, dans son entourage, ne rappellera de près ou de loin, les tristes lieux où elle a tant souffert. Systématiquement on a supprimé de Béthanie les clôtures et les grilles monacales qui évoqueraient de fâcheux souvenirs. (On connaît trop bien le monde, m'a-t-on dit, avec un sourire malicieux, pour n'être pas attiré par lui.) A l'ouvroir, les couturières ne chantent pas de cantiques, car les chants en commun risqueraient de donner au travail une vague ressemblance avec celui des refuges et des maisons de correction où l'on essaie d'occuper ainsi les imaginations volages.

Mais si la musique forcée est bannie, de beaux offices apaisent l'âme et dilatent le cœur. Ces convalescentes, qui seraient bien empêchées de distinguer entre les écoles mystiques — à leur arrivée, la plupart en sont encore aux rudiments du catéchisme! — bénéficient déjà de la spiritualité dominicaine qui est liberté, joie, épanouissement. Point de repliement sur

soi-même, d'examens de conscience prolongés, mais la docilité à la grâce, sans impatience devant ses lenteurs, sans retardements, sans détours. L'amitié de Dieu est revenue d'un seul coup avec le pardon du prêtre, mais combien de mois, d'années, lui faudra-t-il pour s'acclimater ?

Je me garderai bien, après le noir et véridique tableau de la vie des femmes en prison, d'esquisser une facile et sotte idylle de l'existenc des Réhabilitées. On m'a dit, lorsque j'essayais de surprendre le mystère de Béthanie : « Montrez combien c'est dur. Nous ne voulons pas décevoir des Postulantes ou des Aspirantes qui auraient cru ne trouver chez nous qu'un jardin parfumé ... » Quel religieux n'a souri, devant le tableau paradisiaque qu'un homme de lettres a brossé, avec enthousiasme, du monastère dont il fut l'hôte d'un jour. Le silence et les murs blancs, la psalmodie et le chant grégorien, la franche cordialité et la simplicité du cœur, l'amour du Christ si profond, l'ont saisi et pour évoquer ce nouveau monde il a choisi les couleurs les plus chaudes et les plus attrayantes. Pourtant, le vieux moine ne peut se défendre de songer : tout cela est plus vrai qu'il ne dit, mais tout autre, plus fort, à la fois plus divin et plus engagé dans la misère humaine ! Le monde ne peut supporter qu'un spectacle irréel de la vie monacale : il ne comprendrait pas que des souffrances et des luttes semblables aux siennes puissent subsister avec l'idéal qu'il s'est forgé. Qu'il conserve cette illusion ; le tableau sans ombre qu'il s'est fait est plus plat que la réalité.

Que dire de la vie religieuse à Béthanie ? Je me souviens qu'après une tempête qui avait duré toute la nuit, la mer semblait apaisée et le navire continuait de rouler follement : sous les vaguelettes inoffensives, des lames de fond le secouaient rudement. La tranquillité de surface n'empêche pas le trouble de subsister dans les profondeurs de l'âme, longtemps encore après l'accalmie. Madeleine devra travailler durement pour acquérir le parfum précieux du vase d'albâtre, et c'est alors seulement qu'elle pourra faire son geste d'amour. Ce n'est, ni l'ignorance, ni la pauvreté d'esprit — au sens de niaiserie — qui sauve, mais la vérité. Je suis certain que s'il arrivait à ce livre d'enjoliver un détail, d'adoucir quelques traits, il encourrait la réprobation générale des filles du P. Lataste.

Je dirai donc qu'après le *Magnificat* de son accueil dans la Maison de Béthanie, l'Aspirante n'a pas fini de batailler et, sans doute, plus ou moins gravement, de retomber. Comme on se tromperait si l'on imaginait que les inquiétudes ont été balayées d'un seul coup ! La faute a été pardonnée, on le croit, on le sait, on en remercie Dieu, mais de terribles conséquences lui survivent. On a fait seule le chemin du retour, d'anciens complices du mal, qu'on a peut-être entraînés, sont encore au loin, perdus de vue ; des enfants devraient vivre... Il est difficile de prier sans remords pour ceux-là, et de se réclamer, sans épouvante, dans ses prières, d'un ange qui est auprès de Dieu. Je sais une Supérieure de Béthanie qui décharge ses filles de ce devoir et ne leur laisse que la prière pour les pécheurs en général,

tandis qu'elle-même se charge de telle et telle intention particulière.

Je m'empresse d'ajouter que ce genre d'épreuve est transitoire. Une ancienne religieuse, qui a recueilli le dernier soupir d'une trentaine ou d'une cinquantaine de Petites Sœurs me disait qu'elle n'avait jamais assisté à une agonie moralement tourmentée d'une réhabilitée, ni perçu, chez aucune d'entre elles, un sentiment de terreur. Elles avaient fini par comprendre que d'autres avaient répondu à leur place et que le compte était définitivement réglé. Au contraire, par un dramatique renversement des rôles, et comme si la substitution des innocentes aux coupables devait se poursuivre jusque sur la couche funèbre, elle avait vu des réhabilitantes supporter ce dernier assaut.

Les combats les plus longs se livrent avec l'être dévié et ses instincts mal assagis. Mais la devise de Béthanie est un mot de saint Paul : *Contra spem in spem* (Rom. IV, 18.) On espère contre toute espérance. « Il y en a, me disait cette maîtresse des novices, à qui il faut faire scier du bois. » Entendez : qu'il faut laisser s'exténuer de travail manuel pour que la bête soit matée. Telle, qui est aujourd'hui un modèle de douceur et d'obéissance, provoquait à ses moments de crise des scènes pénibles deux et trois fois par jour.

Les tendances sensuelles ne sont d'ailleurs pas les plus difficiles à guérir; les habitudes du mensonge et du vol semblent plus terriblement incrustées dans le caractère. Une brave fille, assignée à une autre maison — point de vœu de stabilité à Béthanie, on serait plutôt tenté

de dire : au contraire! — emporte sur elle trois ou quatre jupons et autant de chemises. Sa Prieure m'en parle sans indignation et je devine que la scène des aveux a largement compensé le larcin. Elle me conte aussi, en souriant, l'anecdote de cette autre qui se présente à elle, le tablier rempli de reines-claude : « Je les ai cueillies, dit la pauvre enfant tout en larmes, je les ai cueillies, et je cherchais un coin où les manger. A ce moment-là j'ai pensé à la Sainte Communion. Je me suis dit : Tu préfères des prunes à Notre-Seigneur. Je suis venue... les voici... je ne sais qu'en faire. »

Le mal fut si longtemps leur but, qu'il exerce encore une sorte d'attraction magnétique, quasi incoercible. Comme poussée par une fatalité, l'Aspirante commet l'acte qu'elle déteste, et s'en vient le dire, incapable qu'elle est de supporter ce poids sur la conscience. Bienheureux échecs, occasions des plus rares sentiments de droiture et d'expiation!

Au cours de cette enquête, j'ai provoqué involontairement un bien savoureux *distinguo* : « Ces pauvres filles, demandai-je, qui se présentent munies de leur immense bonne volonté, mais aussi chargées d'habitudes déplorables, vous devez exercer sur elles une surveillance de tous les instants, et que devient alors l'absence de contrainte base de la confiance? — Certes, me fut-il répondu, nous ne les laissons pas à elles-mêmes et nous ne manquons pas, surtout au début, de dépister les feintes et de prévenir les fautes, mais *nous surveillons la mauvaise nature, nous ne surveillons pas les personnes.* »

Dédié aux protagonistes de certaines méthodes d'éducation nouvelle!

« Ne laissez jamais soupçonner à une Enfant, disait la Mère Henri-Dominique aux Maîtresses des Petites Sœurs, que vous doutez de la sincérité de sa parole; et si vous avez des preuves certaines qu'elle n'avoue pas la vérité et qu'elle trompe réellement, alors, avec tact et délicatesse, dans un entretien, à une heure où vous la sentez bien disposée, montrez-lui son défaut ou sa faute, l'amenant à les reconnaître; mais, immédiatement, éloignez son découragement en la convainquant qu'elle possède le germe de la vertu opposée qu'elle peut et qu'elle doit acquérir. Par cet encouragement, elle ne se sent point blessée, et votre confiance en ses progrès vous donne la sienne. Ne menacez jamais vos Enfants de dire leurs fautes à la Prieure. Ne jugez jamais sévèrement leur conduite, leurs manquements, si pénibles soient-ils. Quelle est celle d'entre nous qui peut n'avoir jamais à se reprocher pareille faute, pareille misère? Et si nous ne sommes pas encore tombées, pouvons-nous être sûres de l'avenir? Regardez leurs âmes comme un trésor que Dieu vous a confié; et même si quelqu'une partait, suivez-la de vos prières; répondez-lui de temps en temps si elle vous écrit, afin que vos conseils la soutiennent, la fortifient, l'aident à ne pas s'écarter des enseignements qu'elle aura reçus ici : à moins cependant que vous n'ayez la certitude qu'elle ne veut point persévérer dans le bien, car alors vos conseils tourneraient contre elle par le mauvais usage qu'elle ferait de ces grâces. »

La mansuétude de Béthanie n'est pas de la faiblesse, mais ses exigences ne sont point surhumaines. Tant mieux s'il y a des luttes : elles seront le prétexte de belles victoires. On ne vise pas à franchir d'un seul coup tous les degrés de la perfection; on n'escompte pas un retournement immédiat. Le cœur peut être chancelant, l'essentiel est qu'il soit aiguillé du bon côté. Telle était bien la pensée du P. Lataste : « Ne vous découragez pas en songeant qu'il s'est fait des fautes, même sous le toit de Béthanie. Hélas! et dans vos pensionnats, disait-il à Mère Henri-Dominique, ancienne directrice de collègue, pensez-vous qu'il n'en soit pas souvent ainsi. L'important est qu'il y ait *lutte sérieuse*. Avec cela tout ira bien. » (Lettre du 9 octobre 1866.) Et à propos d'une Aspirante qui lui donnait les pires soucis : « Répétez-lui ou expliquez-lui que ce que j'exige d'elle, pour la garder à Béthanie, c'est une lutte sérieuse et persévérante contre ses deux passions dominantes, alors même qu'elle n'en triompherait pas toujours. » (Lettre du 27 février 1867.)

Le vrai mal n'est pas de tomber, mais de rester par terre après la chute. « Notre chère Mina nous préoccupe beaucoup, écrivait Mère Henri-Dominique de la première Enfant qui ne devait d'ailleurs pas persévérer, c'est une bien étrange nature! » Les Sœurs de Béthanie s'étonneront de moins en moins de ces difficultés; un jour viendra où elles ne s'en étonneront plus du tout. La nature humaine est toujours étrange; quand il s'agit d'une femme tombée elle est plus étrange que jamais. Ces difficultés font partie des règles du grand jeu dan-

gereux. Mais celle qui d'abord s'étonnait entrevit le secret du mystère car le journal de Béthanie ajoute aussitôt : « Oh ! comme il faut prier, souffrir, à l'exemple du Maître, pour gagner les âmes et les sauver ! »

Bien entendu, les tentations de fuite sont fréquentes chez les Aspirantes. Y en a-t-il qui n'ont point dû les repousser ? La guerre est quelquefois longue et acharnée. Celle-ci, sur le point de perdre pied, au bout de cinq heures consécutives de prière se dit : « Mon Dieu, mes Sœurs qui n'ont jamais rien fait de mal et qui avaient une maison, une fortune, une famille qu'elles aimaient bien, ont tout sacrifié pour moi, et moi qui ai tant péché, j'hésite à accepter une pénitence aussi minime... » Et elle a persévéré.

Cette autre, déjà Petite Sœur, n'osait demander sa liberté, non certes que celle-ci lui eût été refusée, — on ne la dispute jamais à personne — mais elle sentait si vivement la force de la tendresse inquiète qui la retenait ! (Entrée fort jeune, à 17 ans, on la considérait comme perdue si elle venait à sortir.) Alors, elle avait inventé, de toutes pièces, une aventure abominable qu'elle vint conter à la Mère Prieure. Des maçons avaient travaillé dans le couvent... et la suite. La dose était assez massive, pensait-elle, pour motiver son renvoi définitif. Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand elle vit la bonne Prieure ouvrir les bras, l'embrasser : « Ah ! vous êtes maintenant deux fois notre enfant ! » L'autre pleura à son tour, ne put qu'avouer la supercherie... et sa volonté de poursuivre l'ascension. Ce fait divers béthanien authentique est plus fort que l'histoire célèbre

inventée par André Maurois, du prêtre catholique recevant le criminel chassé par les autres et qui lui demande, après l'aveu : « Combien de fois mon fils ? » Vous êtes deux fois notre enfant, dit la fille du P. Lataste.

Une troisième, qui avait été renvoyée, revenait en cachette pendant que la communauté était en prière à l'église, franchissait le mur du jardin afin de prier sur la tombe du P. Lataste. Il fallut bien l'accepter à nouveau ; elle devint l'une des plus saintes Petites Sœurs de Béthanie.

En principe, les portes ne s'ouvrent pas deux fois devant une Aspirante. Il faut éviter à celles qui restent la tentation de spéculer, dans un moment de dépression, sur cette trop grande facilité, mais, le cas échéant, on saura faire d'heureuses exceptions. Je me souviendrai toujours du spectacle navrant dont, par hasard, je fus le témoin dans une grande gare de l'Est. Là, le petit train de Montferrand-le-Château rejoint la ligne qui descend vers le Midi. Le rapide était annoncé. Une jeune femme portant un manteau d'hiver (on était en plein mois d'août) une écharpe nouée autour de la tête (je compris que le chapeau était démodé), en proie à une vive agitation inquiétait les voyageurs. Elle me reconnut, s'approcha et murmura : « Je crois que je fais une sottise. » Puis elle gratta, de l'ongle, une étiquette collée sur une valise délabrée : « Petite Sœur Emmanuelle. » Une grosse larme roula sur sa joue et vint se perdre dans le foulard. Les voyageurs regardaient sans bienveillance ce prêtre et cette fille qui avaient

l'air de se connaître. Le train arriva. Je ne trouvais rien à dire; elle non plus. Quand nous nous séparâmes, elle dit : « Oh! je reviendrai. » Est-elle revenue?

J'ai vu, sur le registre des Aspirantes, le même nom réapparaître. Il y a plus de joie, à Béthanie, pour une pécheresse qui revient que pour cent réhabilitées qui persévèrent. Béthanie pardonne, comme Dieu, septante fois sept fois. D'ailleurs, l'épreuve est souvent salutaire : l'égarée rentre plus humiliée, plus reconnaissante, plus ferme.

Béthanie connaît encore d'autres interruptions dans la formation de ses filles, comme peu de couvents peuvent s'en flatter. Quand la Petite Sœur X est arrivée, me contait la T. R. Mère Générale, elle portait toute sa fortune sur le dos et cette fortune était bien mince. Je n'ai pas voulu que la pauvre enfant se présentât devant la communauté en si piteux état; je l'ai conduite dans ma cellule, et là nous avons choisi une robe décente. La cérémonie d'admission chez les Aspirantes avait eu lieu; tout semblait devoir se passer normalement. Un jour, les gendarmes font leur apparition. J'ai l'habitude, ajoute la Mère Générale, de recevoir de temps en temps cette visite. Le premier moment est toujours désagréable. Ceux-là venaient chercher l'ancienne prisonnière si minablement vêtue : un contrôle avait établi qu'à la suite d'un séjour à la clinique son « temps » de détention n'avait pas été complet; elle devait achever de purger sa peine, comme ils disent. Je m'opposai à ce qu'une de nos enfants quittât la maison entre deux gendarmes et me

portai garante qu'elle les rejoindrait à la gare. La petite arrive. — « C'est bien, dit-elle simplement, je ferai honneur à Béthanie. Ma Mère voudriez-vous me bénir? » Elle s'agenouille, et puis : « Je voudrais emporter mon crucifix. » Les gendarmes auraient voulu opérer ailleurs. Une Sœur l'accompagna, sous une pluie battante, jusqu'à la gare, où la rejoignirent ses gardiens plus accoutumés de voir les menottes qu'un chapelet au poignet de leurs captives. Comme les hommes sont souvent meilleurs que les administrations, lorsque la Mère Prieure rendit visite à son enfant, au cours du mois de prison qui lui restait à faire, on permit à la détenue de reprendre son habit d'Aspirante.

D'autres gendarmes sont plus cruels que ceux-là. Aux premières pages de la chronique de Viry-Châtillon : « Le père de notre petite Marie arrive avec la police pour emmener sa fille et ses menaces terrifient la pauvre enfant... Cet homme irrité veut le gain qu'elle lui procurera. La voilà donc arrachée à nos bras, et peut-être, hélas! à ceux du Bon Dieu. Notre berceau naissant pleure déjà son premier-né. »

Il n'y a point d'autre vraie tristesse à Béthanie. Le récit des souffrances et des agonies, qui tiennent une si grande place dans l'histoire des filles du P. Lataste, est empreint de confiance et de joie, comme on le verra plus loin; l'épreuve unit la famille, et la mort elle-même la fortifie au lieu de la disloquer, mais quand on lit à propos d'une Aspirante ou d'une Petite Sœur : « Nous avons eu la douleur de perdre une telle » cela signifie que le monde l'a reprise, et la maisonnée est en deuil.

Au contraire, il n'est pas de plus belle fête que la « montée » d'une Aspirante, comme on dit à Béthanie.

« Un ou deux mois avant l'expiration de son année d'épreuve, lit-on au livre des Constitutions, si l'Aspirante demande à être admise au rang des Petites Sœurs, la Prieure lui fera subir un examen, en présence du Conseil Conventuel. » Autrement dit : les Aspirantes doivent solliciter elles-mêmes la faveur de recevoir l'Habit. — Avez-vous l'intention de vous fixer pour toujours à Béthanie ? demande la Prieure. L'Aspirante certifie que tel est son dessein. Son engagement n'est pas un vœu; pourtant sa volonté s'affirme de continuer le grand travail de réhabilitation qui s'achèvera au confluent de la vie béthanienne où se rejoignent en un seul fleuve, pour toujours, les deux courants de Béthanie.

Le Conseil du couvent, par un vote secret, se prononce. Il est favorable; la Prieure Générale donne son approbation. Après trois jours de prière et de recueillement, la robe et la mantille noires des Aspirantes font place à l'habit religieux, robe et scapulaire noirs, voile blanc : l'enfant du P. Lataste est aux couleurs dominicaines.

Le P. Lataste a cherché longuement quel devait être l'habit des Petites Sœurs et celui des Sœurs Auxiliaires. Minutieusement, il en a choisi la forme et la couleur. Ce qui, ailleurs, serait un détail secondaire prend ici une grande importance car il importe que les catégories existent sans qu'on puisse les distinguer. « Nos Enfants, étant Aspirantes, doivent, aux yeux du public, être

confondues avec nos Postulantes... Une fois Sœurs elles seront confondues avec nos Sœurs. Je voudrais que, Petites Sœurs, elles ne fussent pas reconnaissables et, pour cela, que leur habit fût (à une très petite différence connue de nous seuls) semblable à celui de nos Sœurs Auxiliaires, bien qu'ayant une autre Règle qu'elles. Cela donnera à nos Sœurs Auxiliaires une part du mérite de l'Œuvre, en les faisant servir à abriter nos Petites Sœurs des regards du public. » Leur costume devait être, exactement, celui des novices bénédictines.

Le passage des Aspirantes au degré des Petites Sœurs est une cérémonie à laquelle les plus anciennes religieuses elles-mêmes avouent ne s'être jamais habituées. N'est-ce point la première récompense de leur travail, un enrichissement de leur foyer ? La Petite Sœur qui avait peur de mourir de joie le jour de sa prise d'habit disait : « Nous qui avons tant de joie, nous ne faisons que la recevoir, quelle doit être la joie de celles qui la donnent ! » Quand elle fut terrassée par la mort, la Mère Henri-Dominique, comme suprême consolation, fit « monter » une Aspirante.

Comme il est loin, déjà, le jour où la prisonnière délivrée le matin même, arrivait toute frémissante encore et n'osait en croire son bonheur, non sans appréhender l'inconnu qui s'ouvrait devant elle ! M. le Directeur de la prison a peut-être été invité à la fête, et il n'est pas le moins ému de l'assistance. Il se souviendra, dans sa mission ingrate, qu'un trésor se cache parfois dans ces femmes flétries dont il a la garde.

Si l'Aspirante est venue pour extirper seulement,

avant la grande oblation qui n'admet que l'innocence, un péché dont l'amertume empoisonnait sa vie, elle commence à respirer : la route est libre devant elle; dans trois ans, rien ne subsistera du passé : elle sera comme les autres, aussi pure, aussi digne; pour elle aussi la couronne de roses rouges s'entremêlera de roses blanches, pénitence et pureté.

Ce qu'est l'existence des Petites Sœurs à Béthanie ? Nous en avons dit assez pour faire comprendre que leur groupe ne constitue pas une catégorie plus ou moins inférieure. Sans doute, la maison est compartimentée comme ne l'est aucun autre monastère de la chrétienté, Nous parlons de montées, d'ascensions, et le chef-d'œuvre de cette organisation suppose chez le Fondateur une connaissance consommée du péché, des âmes, et de la perfection, mais aucune classe ne se suffit à elle-même; un travail intime de collaboration s'effectue du haut en bas, et nulle n'a le droit de se considérer comme supérieure aux autres. D'où viennent, en effet, celles qui sont arrivées au stade le plus élevé ? N'ont-elles pas connu des déchéances pires que celles des derniers nés de Béthanie, qui trébuchent encore ? Quand elles auraient accédé directement à l'état religieux, à qui doivent-elles le privilège d'une enfance et d'une jeunesse préservées ? Laquelle, en fin de compte, est la plus proche du cœur de Dieu, la sainte religieuse dont les jours se succèdent dans la paix, ou la pauvre fille qui lutte encore et qui souffre avec tant de courage ? Quant aux Petites Sœurs qui sont là après une faute secrète qui ne les aurait pas empêchées d'entrer dans

une autre maison religieuse, mais qui ont voulu Béthanie tant leur besoin de pureté et de vérité était absolu, qui ne se sentirait dépassé et confondu de respect devant ces humbles âmes ?

Les Dominicaines de Béthanie ne se posent pas tant de questions; haut et bas, premier échelon et stade supérieur, ces mots n'ont plus de signification pour elles. S'il fallait représenter graphiquement les diverses périodes de la vie béthanienne, on ne devrait point imaginer des étages superposés mais plutôt des cercles concentriques, et toute l'œuvre gravite autour des Petites Sœurs. Le reste leur est ordonné; devenues religieuses elles passeront au second plan, n'existeront plus pour elles-mêmes et leur activité sera, à son tour, dévorée tout entière par les Petites Sœurs. L'amour voué aux Petites Sœurs mesure le degré de perfection des religieuses. Il faut entendre les dominicaines du P. Lataste parler des réhabilitées, pour savoir quelle place occupent ces dernières à Béthanie. Il ne s'agit point de femmes généreuses remplies d'affection pour leurs protégées; l'expression de « Petites Sœurs » n'est pas une formule, petites sœurs malades et convalescentes, à ce titre plus chéries que les autres, elles ont, si je puis dire, l'exclusivité de leur cœur.

On l'a bien vu, lors des essais de refuges qui furent tentés à Béthanie. Dès le début de la fondation, la tentation était grande de créer une annexe où seraient recueillies les filles « difficiles » ou déjà touchées par le mal. Il y avait, dans cet ordre, tellement de misère que ne pouvait soulager l'œuvre de Béthanie, restreinte,

par définition, à un petit nombre. Il est dur de renoncer à soulager certaines détresses, de refermer son cœur. Après des hésitations il fallut bien faire l'expérience.

Vers la fin de l'année 1877, une école pour « petites correctionnelles » est décidée. De temps en temps, elles apparaissent dans la Chronique de Béthanie : « 22 mai 1878, trois grandes détenues nous arrivent, conduites par deux gardiens. Impression qu'elles nous produisent. Mesures prises. — 20 juin, Fête-Dieu. Nos petites détenues marchent en tête de la procession. — 9 juillet, M^{me} Oppizy, chanoinesse, inspectrice des maisons de correction, est satisfaite de sa visite. — 13 juillet, par ordre du Ministère, nous accordons congé à nos chères petites correctionnelles. — 7 septembre. Première communion de quatre petites correctionnelles, en blanc. Le soir même, confirmation... » Et puis, le 20 octobre 1880 : « Ordre du Ministère de donner aux religieuses de Bavilliers nos chères petites correctionnelles. Il est 11 heures; elles doivent partir à 2 heures. Scène de désespoir des petites. » En 1893, 1904, 1905, il est encore question de « nos petites filles. » Enfin, elles disparurent complètement.

D'aucuns s'étonnent parfois que les religieuses de Béthanie, qui sembleraient qualifiées pour diriger des œuvres de préservation et de rééducation morale, s'en tiennent à la réhabilitation par la vie religieuse. Les mêmes confieraient sans doute volontiers des écoles de puériculture aux Carmélites et des dispensaires aux Bénédictines! Le Gouvernement s'est heureusement

chargé de faire observer les desseins providentiels : la mission de Béthanie n'est pas là.

A première vue, on avait dû espérer que la serre des « petites correctionnelles » deviendrait une pépinière de réhabilitées. De fait, en 1883, « une de nos anciennes, Antoinette, implore son admission ». Elle fut reçue à la date émouvante de la Purification. Mais qui ne voit les inconvénients d'une entreprise de ce genre dans l'ambiance de Béthanie ? « Deux gardiens... Impressions qu'elles nous produisent... Mesures prises. » Voilà des policiers qui font leur apparition, des souvenirs d'autrefois qui se réveillent; la surveillance, les portes barricadées, les tessons de bouteilles cimentés sur les murs, tout ce qu'on avait pourtant décidé d'écarter et qui rentre.

D'autre part, il faut préserver l'austérité de la vie réhabilitante. Les enfants sont toujours gentilles, reconnaissantes; comment ferait-on pour ne pas s'attacher, même à des « petites correctionnelles » qui marchent en avant de la procession de la Fête-Dieu ou que l'on prépare à la Première communion ? « Scène de désespoir des petites. » La récompense légitime d'un labeur qui n'est pas sans peine chez des religieuses enseignantes, deviendrait ici une cause de relâchement. J'ai compris également que certaines douleurs maternelles, ineffaçables, persistant longtemps après que le péché a disparu risqueraient d'être ravivées. (L'image du petit enfant de la crèche n'est pas toujours un tableau suave pour les Petites Sœurs de Béthanie.)

Par-dessus tout, rien de l'attention, du travail, de

l'amour des dominicaines du P. Lataste ne doit être dissipé, tout appartient aux Petites Sœurs. « Nos maisons et tout ce qui les compose ont été créés pour elles, non pour nous. Nous autres, nous aurions pu être religieuses ailleurs. Tout ce qui est ici leur appartient, leur était destiné; elles en avaient besoin. Nous avons été créées pour elles, nous leur devons notre vie, notre mort : notre profession les leur a livrées. »

Les religieuses ne refusent pas de rendre service aux braves gens des environs; elles feront bien volontiers quelques visites aux malades, donneront quelques leçons de catéchisme, mais à titre accessoire : leurs vraies enfants et leurs malades sont à l'intérieur de leur propre domicile.

Les Petites Sœurs sont traitées, en effet, comme des enfants et des convalescentes doublement chères. Lorsqu'il préparait le berceau de Béthanie, le P. Lataste avait demandé que les Sœurs ne fussent pas mieux traitées, mais plutôt *un peu moins bien* que les Réhabilitées afin, disait-il, et la raison qu'il invoque est admirable : « afin que celles-ci aient un acte de générosité à faire en montant les degrés de la réhabilitation. » (Lettre du 25 juin 1866.) Un peu plus tard (mars 1867) il écrira encore : « Il me semblerait beau et bien conforme à l'esprit de l'Œuvre que nos chères libérées fussent couchées comme on l'est ordinairement dans le monde, et nos Sœurs comme le sont nos détenues dans la prison. » La Petite Sœur qui monte au noviciat ne va pas à un régime plus doux, au contraire. Les Réhabilitées, écrit le P. Lataste dans la brochure : « *Quelques détails...* » ont

un lit ordinaire, les religieuses la planche avec une simple paillasse. Les Réhabilitées porteront du linge comme dans le monde, les religieuses des vêtements de laine seulement. Les Réhabilitées ne seront tenues qu'aux jeûnes d'Église, les religieuses ajouteront celui des Constitutions. Comme les Petites Sœurs des Pauvres réservent les douceurs à leurs vieillards, ainsi fait la religieuse de Béthanie pour ses Petites Sœurs. Celles-ci sont les enfants gâtées de la maison. Elles y sont si bien choyées, qu'à son entrée au noviciat plus d'une trouvera la vie austère; il lui semblera que sa Mère n'est plus là, et avec elle son indulgence ou sa tendresse inquiète.

Sans rien retirer de ce qui vient d'être dit, ajoutons que la dernière bataille est loin d'être gagnée. Les brusques retours de flamme ne sont pas réservés au quartier des Aspirantes. Au cours du Chapitre des coupes, une jeune religieuse avait fait un jour une remarque à une Petite Sœur, ancienne détenue, au caractère autrefois emporté et qui se contient maintenant à force de volonté. Bien entendu, la jeune Sœur avait oublié ce minime incident, d'ailleurs normal et qui ne prouvait que sa charité fraternelle. Mais la Réhabilitée n'avait pas oublié. Une tempête intérieure violente avait été déchaînée, qui se traduisit, à la cuisine, par une fusillade nourrie, de poireaux, carottes et pommes de terre, lorsque l'autre vint à passer. L'Office de Complies apaisa vite l'orage; on se retrouva devant l'autel, la prière fit son œuvre, et la Petite Sœur de cinquante ans ne put que se jeter aux pieds de la jeune

religieuse ». Quel malheur, ma Sœur, de vous avoir lancé les légumes!... pour la première fois que cela m'arrive... à vous... » Et parmi des sanglots : « Je ne pourrai pas communier demain. »

Chère Petite Sœur! elle montrait, par l'explosion et la candeur de son regret, de quel côté penchait son cœur; elle faisait bénir, sans doute, ces poireaux, carottes et pommes de terre qui s'étaient providentiellement trouvés là, pour dévoiler la fraîcheur de ses bons sentiments!

Un tel accès de colère serait intolérable dans une communauté quelconque. A Béthanie, les religieuses ont appris, selon le précepte du P. Boulanger, à ne s'étonner ni ne se scandaliser de rien. Et la Petite Sœur qui cite ces paroles, de les commenter naïvement : « En effet, comment s'étonner qu'une nature mauvaise produise des œuvres mauvaises? c'est le contraire qui doit étonner et ravir d'admiration. » Aussi bien, les filles du P. Lataste ne jugent point sur une défaillance.

La Mère Henri-Dominique réunit un jour les religieuses chargées des communautés de Petites Sœurs et leur donna une leçon de mansuétude béthanienne. « Regardez comme le plus grand malheur d'en perdre une seule, leur dit-elle, je veux dire de laisser franchir le seuil du couvent à ces chères enfants qui nous sont confiées, et dont nous aurons à rendre un terrible compte à Dieu. Rentrées dans le monde, elles deviennent vite la proie du démon; je n'en connais pas une qui se soit maintenue dans la bonne voie. Faites tout pour les retenir; employez douceur, conseils, bonté

maternelle, et lorsque vous aurez mis à leur disposition tous les moyens possibles, il vous restera encore une arme puissante pour les sauver, la plus forte de toutes, la puissance de la prière et des larmes. Je ne prétends pas, cependant, qu'il faille les supporter avec leurs passions et leurs défauts sans les reprendre et les corriger : cette faiblesse de la part d'une Supérieure entraînerait de graves désordres parmi les inférieures, elle serait la source de la ruine ou tout au moins de l'ébranlement d'un ouvroir. Il faut de la fermeté, mais doublée de douceur, de maternelle bonté, pour que la correction soit acceptée et produise ses fruits. »

Des chutes se produiront, autrement graves que l'épisode des légumes-projectiles, sans que le cas devienne pour autant désespéré. Au contraire! Une « heureuse faute » assouplira peut-être un caractère rebelle et orgueilleux. Telle qui veut partir a besoin d'avoir le nez par terre une fois de plus : certains brisements nécessaires ne sont pas encore faits. Après coup, l'on s'aperçoit qu'il fallait à cette âme cette épreuve, cette connaissance cuisante de son infirmité. Quand elle fut terrassée, Dieu en a fait ce qu'il a voulu. Madeleine a beaucoup péché, et c'est pourquoi elle a beaucoup aimé. De quelle hardiesse et de quelle sûreté de main ne doivent pas faire preuve les Maîtresses des Petites Sœurs qui travaillent dans cette dangereuse matière morale où le moindre faux mouvement causerait d'irréparables malheurs!

L'une d'elles me parlait avec effroi de religieuses étrangères, parfaitement ignorantes, qui faisaient leur

tour de France avant d'installer chez elles je ne sais quelle œuvre de filles-mères, incomparablement moins délicate, il va sans dire, que celle des refuges et, à plus forte raison, de Béthanie. Elles posaient des questions, frémissaient en se signant aux réponses et déclaraient qu'en leur pays de telles horreurs ne se produisaient jamais. La dominicaine de Béthanie ne leur a point exposé le traitement que j'ai bien envie d'appeler de l'homéopathie spirituelle, qu'elle se garderait de préconiser mais dont elle enregistre les bons effets lorsque Dieu — le plus audacieux des chirurgiens — se plaît à l'appliquer. En voici un exemple assez joli.

Une Petite Sœur, venue à Béthanie à la suite de désordres passionnels, était outrée quand elle constatait, chez de nouvelles compagnes, des tendances au vol. Sa conscience avait subi de rudes échecs, mais point de ce genre-là. « Jamais je n'admettrai cela », disait-elle. On ne lui demandait pas, évidemment, « d'admettre » le péché, mais seulement de ne pas envelopper dans son aversion celle qui déroba le bien d'autrui. Sa Maîtresse, qui lui avait prêché en vain l'indulgence devant cette maladie de l'âme comme devant les autres, ne put s'empêcher de songer : « Ce que je ne puis faire, tôt ou tard elle-même s'en chargera. Un jour ou l'autre, elle tombera dans cette faute insupportable, et elle comprendra peut-être, alors, que d'autres puissent souffrir différemment... » Les prévisions se réalisèrent. Il y avait, un jour de fête, un dessert de chocolat. Notre Petite Sœur que révoltait la malhonnêteté était attachée au service du réfectoire. Une tablette de

chocolat glissa dans sa poche... A peine s'était-elle reconnue qu'elle vint, en pleurs, avouer son larcin à la Supérieure : « Tant mieux, dit celle-ci, voilà qui me fait un plaisir immense. »

Je n'ai rapporté cette anecdote que pour montrer comment se poursuivait quelquefois la rééducation morale des Petites Sœurs. Mais quelle œuvre admirable s'accomplit au milieu des défaillances dont elles sont pourtant délivrées et qui ne leur appartiennent plus au moment où elles succombent ! La Petite Sœur ne peut plus se contenter d'une certaine moyenne : elle n'y persévérerait pas. Les échecs se répéteront peut-être longtemps encore, l'essentiel est que l'idéal demeure très haut dans le ciel de la sainteté.

Je m'en voudrais de passer sous silence une charmante Association qui mériterait d'être répandue dans le monde chrétien, qui a sa Présidente, sa Secrétaire et son bureau élu dans un scrutin secret, et qui fonctionne chez les Aspirantes et les Petites Sœurs de Béthanie : c'est la *Confrérie de l'Amabilité et de la Bienveillance*, placée sous le patronage de la Sainte Vierge, *Mater amabilis*.

■ Cette confrérie a été fondée, par une âme forte, Marie-Louise Teilhard de Chazelles devenue Mère Marie de Jésus, cette Maîtresse des Petites Sœurs et des novices, qui répétait volontiers : « Une preuve de perfection, c'est de ne pas s'apercevoir des imperfections des autres » et qui à sa demande, fut enterrée dans la tombe d'une Petite Sœur, le 27 décembre 1893.

Le règlement de la Confrérie engage à sourire habituellement, même quand on est seule, pour que le bon sourire de la bienveillance s'acclimate sur les lèvres, à épargner aux autres toute la peine qu'il sera possible sans nuire à son devoir, à réprimer dès qu'on s'en aperçoit tout geste d'impatience, à ne jamais commander à qui que ce soit sans ajouter un mot de politesse ou de bienveillance, à ne jamais donner un avis, faire une remarque sans se posséder complètement et sans entourer de bonnes paroles les conseils qui seraient de nature à blesser...

Le P. Lataste n'avait-il pas recommandé aux Sœurs le « salut fraternel et cordial » lorsqu'elles se rencontrent ? « Il faut, disait-il, que notre Sœur comprenne, au sourire qui accompagne ce salut, que nous sommes heureuses de la voir et de partager la même vie. » Cette égalité d'humeur, cette habituelle gaieté, n'est certes pas petite vertu. Ici, elle accuse une extraordinaire transformation d'âme. Qu'on se souvienne des détenues de Maisons Centrales : ce qu'il y a de plus triste qu'une porte de prison, c'est le visage qui est derrière. Béthanie a résolu de guérir tout l'être; pourquoi des exercices physiques, s'ils sont liés à une volonté de s'améliorer, ne contribueraient-ils pas à modifier le caractère ?

Chaque semaine, les membres de la Confrérie méditent les litanies de l'Amabilité et de la Bienveillance : L'Amabilité, c'est la charité qui se donne, l'humilité qui s'abaisse, la mortification qui se prive, la patience qui supporte, la force qui ne se lasse jamais, la douce parole qui ranime, relève, fortifie; l'amabilité

c'est l'aisance du maintien, la paix du visage, la bienveillance du regard, c'est ce qui rend prévoyante, attentive, c'est ce quelque chose de bon, de doux, de simple qui attache le cœur. Être aimable, c'est chercher à deviner les goûts, les intentions, les désirs, les répugnances de ses Sœurs, c'est posséder un attrait qui tire à soi le cœur des autres et un lien qui attache ce cœur à notre cœur, c'est éviter toute réponse piquante et toute parole qui froisse, c'est ne jamais contredire, c'est n'avoir jamais sur les lèvres le sourire de la moquerie qui voudrait faire comprendre à une de ses Sœurs qu'elle a dit une sottise ou commis une étourderie, c'est chercher à plaire par le dévouement en actions plutôt qu'en paroles, c'est réparer à l'insu de ses Sœurs leurs oublis, leurs fautes ou leurs négligences, c'est supporter ses Sœurs, surtout celles qui ont une nature difficile sans le leur laisser voir, c'est s'attacher à rendre heureuses les personnes qui nous entourent, c'est, dans l'accomplissement du devoir, ne point se dire : de quelle manière me sera-t-il le plus facile ? mais : quelle est la manière qui plaira le plus aux autres ? c'est savoir adroitement réserver pour une autre l'objet qui nous serait utile ou agréable, c'est avoir habituellement le sourire sur les lèvres, le regard doux et affable, c'est dire à propos une parole gracieuse, c'est ne faire jamais à personne aucune réponse maligne ou réplique raisonneuse. La bienveillance, c'est ce qui fait naître l'amitié fraternelle, c'est pardonner généreusement à celles qui ont pu nous faire quelque peine, c'est vouloir tout le bien possible à ses Sœurs, c'est rendre service à

tout le monde et se montrer toujours reconnaissante des moindres attentions qu'on aura eues pour nous, c'est tout souffrir des autres et ne faire souffrir personne, c'est tout ce qui nous éloigne des airs maussades ou ennuyés, c'est voir tout en bien, c'est la fleur de la bonté et le fruit de la charité, c'est ce qui nous gagne les cœurs, c'est un des premiers échelons pour arriver à la charité, c'est ce quelque chose qui remplit le cœur d'attentions délicates, de prévenances aimables, c'est ce qui porte le cœur à la joie et met dans l'esprit le calme et la paix. Être bienveillante, c'est chercher à faire plaisir aux personnes qui nous entourent, c'est faire, selon la mesure du possible, le bonheur des personnes avec lesquelles nous vivons, c'est ne jamais mal interpréter les actions ou les paroles de ses Sœurs, c'est ne jamais envier ou jalouser ses Sœurs, savoir se réjouir de leur bonheur et compatir à leurs peines, c'est ne jamais agir par caprice ou humeur, mais ménager adroitement tout ce qui a besoin d'être ménagé, c'est n'offenser personne par ses prétentions, mais au contraire être pleine de déférence pour tout le monde, c'est oublier la peine qu'on a pu recevoir de quelqu'un pour ne lui laisser voir qu'obligance et bonté, c'est tout endurer de ses Sœurs plutôt que de leur manquer en la moindre chose, c'est ne jamais parler brusquement, éviter le ton impérieux, les regards curieux, c'est être douce et polie, c'est savoir à propos dire une bonne parole à ses Sœurs pour leur faire éviter une faute, c'est ne jamais critiquer ses Sœurs, c'est ne jamais se mettre en avant, dans les récréations,

mais partout se donner généreusement à ses Sœurs...

La Confrérie de l'Amabilité et de la Bienveillance tient ses assises chaque mois. On a tiré au sort, à la séance précédente, une de ces définitions et elle a été le but des efforts de chacun. Il paraît que les personnes de la maison, étrangères à la Confrérie, devinent sans trop de peine, à l'attitude des Aspirantes et des Petites Sœurs, quelle résolution a été prise. Ensemble on fait le bilan du travail accompli. Un rapport en forme est rédigé, comme de juste, et j'ai dépouillé les archives de Mère Aimable. Je sais ainsi que le 1^{er} mai une Petite Sœur a manifesté du mécontentement au sujet du chant d'un cantique, que le 4 une Petite Sœur a laissé paraître son mécontentement par un visage triste et sombre, que le 6 une Aspirante a dit des paroles peu aimables à l'adresse de ses Sœurs (ces paroles *peu aimables* n'ont malheureusement pas été consignées) mais les 2, 3, 5 du même mois, rien à se reprocher! La Maîtresse des Petites Sœurs n'a point de meilleure récompense que de voir ses Enfants se passionner pour cette comptabilité et cette bienfaisante émulation. Quand donc la Mère Générale de Béthanie a-t-elle reçu une lettre plus émouvante que celle d'une Petite Sœur difficile, après une chaude algarade? On ne classe pas, dans les archives, est-il besoin de le dire? ce courrier pathétique; Dieu seul en conserve le secret. Une liasse de ces feuilles, dont les signatures avaient été soigneusement effacées, m'a pourtant été confiée. Oserai-je l'entr'ouvrir ici?

En voici une, par exemple, qui avait décidé de partir. Elle avait annoncé sa résolution, et maintenant elle se

ravise. Qu'est-il arrivé ? D'abord, elle s'est aperçue qu'on l'avait déchargée d'un emploi, non par méfiance, mais pour ménager sa mauvaise santé. Et puis, — et c'est ici que ce pauvre cœur inconstant se laisse attendrir : « Au moment de me rendre à l'office, je m'aperçois que je n'ai plus mon crucifix. Comment vous dire ma peine en me voyant privée de Celui sans lequel je ne suis rien ? J'avais l'horrible impression qu'Il m'abandonnait, qu'Il ne voulait plus être porté par une si ingrate et indigne créature. Avant que je l'aie librement quitté pour toujours, il s'en allait Lui-même. Alors une grande lutte a commencé. Je me suis dit : que sera-ce lorsque je n'aurai plus l'habit des Petites Sœurs ? Votre lettre est arrivée le lendemain. Mon cœur battait bien fort lorsque Mère Prieure m'appela. C'est vous-même, dit-elle, qui vous mettez à la porte. Si vous aviez seulement prié, réfléchi... Votre nature, votre caractère vous feront courir de bien grands dangers. — Moi qui sens et connais ma faiblesse, je n'ai pu que répondre : hélas ! je sais où je vais, puisqu'à Béthanie, entourée comme je le suis, j'ai déjà tant de peine à ne pas pécher. — Depuis cette conversation je pleure. Mère Prieure m'a demandé de réfléchir encore, et puis, si je veux, non pas un jour, ou huit jours, mais toute la vie, faire ici sérieusement mon devoir, elle m'a promis de me conserver, ajoutant qu'on ne demandait pas l'impossible, mais un effort de bonne volonté. Chère Mère, j'ai réfléchi, et prié ; je viens demander votre pardon et le pardon de Béthanie, une fois de plus, la dernière, car si je retombais, je n'aurais plus droit à votre miséricorde. »

Ce document vivant pris au hasard entre mille autres illustre assez bien les combats qui se livrent dans les âmes, mal apaisées encore, des Petites Sœurs. Il montre aussi quels sentiments de tendresse enfantine et d'humilité succèdent à leurs folles idées.

Une autre procède à un examen de conscience sévère et met, à s'accuser, la même ardeur qu'elle avait apportée jadis au péché. « Au Chapitre dernier, la Très Révérende Mère Prieure m'a donné comme pénitence de vous rendre compte de ma conduite qui laisse fort à désirer. Pour la seconde fois, elle a été obligée de m'enlever le Christ. (Oter, pour un certain temps, le crucifix que les Sœurs de Béthanie portent en sautoir est une punition à laquelle les Petites Sœurs sont, en effet, très sensibles.) Toutes mes fautes viennent d'un grand fond d'orgueil ; je ne cède à personne. Je voudrais cependant être un peu comme mes Sœurs, mais je me sens bien au-dessous d'elles. Je voudrais tant recevoir un jour ce second baptême de la profession religieuse qui efface tout un passé coupable, et je ne suis pas encore au premier échelon... » Elle ajoute ingénument : « Bien chère Mère, il y a tout de même quelque chose de bon en moi, c'est que je fais toujours immédiatement mes réparations et que j'aime beaucoup les chapitres bien qu'ici, pour moi, ils ressemblent un peu au Jugement dernier ; j'en suis malade deux jours à l'avance, mais je les aime parce qu'ils me guérissent et me purifient. »

Nous avons assisté à un examen de conscience de Petite Sœur, non pas fictif ou reconstitué approximativement, mais réel, et le ton dit assez s'il est sincère.

— Quel bonheur et quelle récompense, me suis-je écrié, pour une Supérieure de recevoir quelquefois de telles lettres! — « Quelquefois » ? me fut-il répondu vivement, mais il nous en arrive presque chaque jour.

Comment pourraient-elles être jugées sur le passé, si douloureux qu'il ait été, ces âmes humblement repenties ? « Dieu ne nous demande pas ce que nous avons été, il n'est touché que de ce que nous sommes. » Cette mémorable parole aux détenues de Cadillac, le P. Lataste l'a répétée dans sa dernière retraite aux Petites Sœurs de Béthanie. Il ne s'agit plus du passé, qui est laid, mais du présent, qui est beau. Le présent lui-même peut être sillonné d'orages; je suis, dites-vous, une pauvre femme qui veut le bien qu'elle ne fait pas, qui fait le mal qu'elle ne veut pas, mais Dieu ne s'arrête même pas à vos péchés actuels. La pensée intégrale du P. Lataste a été exprimée par un vieux mystique anglais : *Ce n'est pas ce que tu es ni ce que tu as été que Dieu voit de son œil de miséricorde, mais ce que tu voudrais être* (1).

Ce qu'elles ont été ? Qui le sait encore, et qu'importe un vieux dossier dans les cartons d'un greffe de tribunal ! Une Petite Sœur, à qui un indiscret demandait si le passé ne la tourmentait point, répondit candidement : « Oh ! Monsieur, je ne me souviens du passé que pour remercier le Bon Dieu. » Une anecdote, qui est une

(1) *For not what thou art, nor what thou hast been, beholdeth God with his merciful eye, but what thou wouldst be.*

Cette pensée se trouve à la dernière page du « *Cloud of Unknowing* », exquis petit traité de mystique attribué à l'école de Walter Hilton, vers 1380.

véritable parabole en action, illustre trop bien cette vérité pour que je ne la cite pas. Au cours d'une visite à l'ouvroir des Petites Sœurs où l'on est accueilli par cette inscription évangélique : « Entre dans la joie du Seigneur », je frôlai une porte fraîchement peinte. Les Petites Sœurs s'empressent, la benzine dissout la peinture à tel point que l'endroit de la tache est plus blanc que le reste de l'habit : « Si c'était comme ça dans le péché » fait une Petite Sœur en riant. — « Mais, c'est tout à fait comme ça » riposte gravement une autre.

Ce qu'elles sont ? des âmes bien faibles encore, hésitantes, abattues au premier souffle, mais si sincères, si reconnaissantes de ce qu'elles ont reçu ! La moindre attention les remplit de gratitude. Oh ! l'émotion de la Petite Sœur qui vient de recevoir une robe neuve. Quoi ? on a pensé à elle, on a voulu lui donner cette chose admirable à laquelle jamais elle n'aurait osé prétendre. Son cœur se gonfle : quelle bonté, n'est-ce pas ? On pense plus à elle qu'elle même n'y songe. C'est presque trop. Et quand la Mère Générale viendra elle lui demandera : « Est-ce qu'il faut vraiment la conserver pour moi, cette robe neuve ? » Bonne petite Sœur, vous êtes le trésor de Béthanie et, neuve ou rapiécée du haut en bas, la livrée dominicaine qu'on vous avait jadis contestée n'a jamais été mieux portée que par vous. Vous disiez encore : « Il s'agit de réfléchir sérieusement lorsqu'on est revêtu d'un habit que les Saints ont porté; nous devons nous rendre moins indignes de le porter à notre tour. »

Dominicaines, vous l'êtes encore par votre besoin

de ne pas conserver pour vous la grâce de Béthanie et, après avoir été sauvées, de sauver à votre tour, en devenant réhabilitantes pour vos jeunes Sœurs. De fait, elles ont conscience de leur responsabilité auprès des Aspirantes. Elles savent, elles se souviennent. Elles savent dans quel état elles sont arrivées, et comme elles étaient chancelantes. Elles se souviennent de la présence d'une Petite Sœur semblable à elles, plus bas peut-être il y a quelque temps, qui vit maintenant l'idéal de Béthanie et bientôt sera confondue dans le blanc troupeau du noviciat.

Une année dans la section des Aspirantes, trois ans dans celle des Petites Sœurs, est-ce assez pour retrouver l'état d'âme convenable avant de se préparer au noviciat ? La question posée en termes aussi généraux est insoluble. Béthanie a encore ceci de commun avec le monde angélique que le temps n'y compte plus !

J'ai dit que les filles du P. Lataste étaient en état de réhabilitation dès leur entrée à Béthanie. Toutefois, il arrive pour un certain nombre que la maturation nécessaire avant d'affronter la vie religieuse proprement dite n'ait pas eu le temps de s'accomplir. Celle-là deviendront Petites Sœurs Tertiaires, c'est-à-dire qu'elles entreront dans le Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique et rempliront les obligations de cette Confrérie.

Je dois à la vérité de noter que depuis peu d'années seulement la Communauté des Petites Sœurs Tertiaires donne sur le noviciat. Autrefois, après une nouvelle année de préparation, elles accédaient au rang des

Postulantes ou restaient définitivement tertiaires. Mais un Chapitre a décidé de ne plus retirer la perspective de la vie religieuse, même après cinq ans d'essai (une année Aspirante, Petite Sœur durant trois ans, un an chez les Petites Sœurs tertiaires) et, séance tenante, un groupe de vieilles Petites Sœurs fut autorisé à « monter ».

C'est ainsi que le 17 août 1929, quatre réhabilitées de soixante à soixante-dix ans reçurent la robe blanche et le scapulaire noir des Sœurs Converses dominicaines. Le chant de la cérémonie de vêtiture prit ce jour-là un caractère plus émouvant que jamais : « Réjouissons-nous, tressaillons de bonheur, car voici l'heure des noces de l'Agneau et son épouse est parée. » Vieilles petites novices, les plus jeunes de cœur, les plus enfantines, les plus heureuses, elles firent leur profession religieuse, et l'on chanta à nouveau pour elles : « Venez, épouses du Christ, recevoir la couronne que le Roi vous a préparée, car voilà qu'il s'est épris de votre beauté. » D'autres continuent de les suivre.

Il avait fallu cette connaissance consommée, que seule pouvait donner l'expérience, pour s'en tenir à cette disposition simple et sage. Elle permet de mieux suivre le travail de la grâce, qui opère parfois des transformations subites, mais dont la lenteur, plus souvent, nous exaspère.

« Je crois que peu de Réhabilitées pourront arriver à la pleine vie religieuse, écrivait le fondateur de Béthanie, il suffit qu'elles puissent y arriver, que cette perspective leur soit ouverte... » (Lettre du 29 juin 1866.)

En fait, un bon nombre arrive au but. Le résultat dépend souvent des premiers pas : si l'Aspirante saisit vite l'esprit de l'Œuvre, il y a bon espoir de la compter un jour parmi les religieuses. En tout cas, cet espoir donne une qualité nouvelle aux humbles occupations, un soutien aux passages difficiles. On ne pousse personne à la vie religieuse, on ne laisse personne à mi-chemin. Jamais on ne dira : « Halte-là ! C'est assez . » Il n'est pas dit que toutes les Petites Sœurs franchiront la distance qui les sépare encore de la vie religieuse, mais elles savent que le pont-levis du château spirituel est baissé et qu'elles peuvent avancer sur cette voie autant qu'elles voudront. L'attente, dût-elle se prolonger jusqu'à la mort, reste toujours un cheminement vers la vie religieuse intégrale. L'œuvre du P. Lataste est complète. « Et je crois, avait-il ajouté, que Dieu nous enverra dans le nombre des âmes exceptionnelles... »

Je ne saurais mieux achever de montrer à quel point les prévisions du fondateur de Béthanie furent réalisées et dépassées, qu'en reproduisant ici quelques témoignages déjà recueillis ailleurs et qui sont, au reste, à l'origine de ce livre. Il s'agissait de présenter la Maison de Béthanie aux auditeurs d'un poste de T. S. F.. Je passai la récréation au milieu des Petites Sœurs et leur demandai quels messages elles avaient à me confier pour ce monde qui leur avait fait tant de mal. Il était difficile de s'expliquer en commun et l'on décida de déposer dans une boîte des billets anonymes. En voici plusieurs échantillons.

« ...Dieu m'a poursuivie de sa Miséricorde jusque

sur les planches de Rio de Janeiro et dans les music-halls de Paris où je chantais et me livrais à mille excen- tricités. Oui, j'ai cherché le bonheur au milieu de tout ça. Insensée que j'étais, est-ce que la soif d'infini s'éteint dans ces griseries ? Alors, le Bon Dieu a frappé de grands coups : séparations, deuil, maladie, l'hôpital. J'ai compris. J'ai compris que tout est néant, illusion. Et je me demandais où est le sens de la vie. A quoi bon vivre ? Pour qui ? Une religieuse que je rencontrai me fit entrer dans un refuge où je ne restai pas. Je devins infirmière dans les ambulances de Paris, mais le désir de la vie religieuse me travaillait sans cesse. Une de mes malades m'a donné l'adresse de Béthanie. J'y suis entrée. Le diable était jaloux. Au bout de six mois, j'abandonnais le cher habit des Petites Sœurs. Mais Béthanie, qui ramasse toutes les misères et les trans- forme, m'a de nouveau accueillie. Maintenant, je comprends que la Miséricorde du Bon Dieu est inlas- sable et je voudrais que l'Univers entier sache que toute âme de bonne volonté, qui cherche la vérité, ne sera pas repoussée de ce nid chaud où l'on ne trouve que des cœurs remplis de charité. Les pires défauts, colère, esprit d'indépendance, vanité — inconstance même — Béthanie guérit tout cela, je le sais... »

Et ce cri jaillit du cœur :

« Il y a un bonheur qui règne dans cette maison que je ne peux pas définir, car je ne suis qu'une pauvre qui ne peut rien dire ni faire de tout cela mais qui vous dit seulement que Béthanie est une maison de bonheur car Jésus y règne... »

« Il y avait trente et un ans que je cherchais le bonheur, dit cette autre. Lorsque je suis arrivée ici il me restait six francs. On m'a donné l'habit, et l'on me traite depuis comme les plus riches. Mon bonheur à Béthanie c'est de ne pouvoir aimer le Bon Dieu de tout mon cœur; ma peine c'est de voir que Béthanie n'est pas assez connue. »

Une troisième : « Je m'adresse aux pauvres cœurs meurtris, blessés, malades, aux âmes qui souffrent et sentent peser sur elles la honte ou le déshonneur d'une vie coupable, à celles qui se sentent seules, repoussées du monde, et que le découragement et le désespoir accablent, et je leur dis : mes Sœurs tout n'est pas perdu, une maison vous est ouverte où vous trouverez d'autant plus de tendresse que vos blessures sont profondes. Je n'invente rien. J'ai quarante-neuf ans, je suis depuis deux ans à Béthanie. A l'âge de cinq ans, et même avant, je connaissais le mal — on ne sait pas assez à quels dangers sont exposés les jeunes enfants. A dix-huit ans je vivais dans une maison dont je n'ose plus dire le nom. Deux ans plus tard je m'engageai comme actrice dans un théâtre forain, allant de pays en pays dans une roulotte. C'était une vie dégradante de débauche et de scandale. Mon gagne-pain était le vice... Lorsque je tombai malade, une religieuse me proposa de refaire ici ma santé ébranlée. J'hésitais beaucoup, car il me fallait quitter celui qui me fournissait l'argent... Et maintenant, malgré les luttes terribles, du début surtout, je ne puis plus partir. J'ai supplié les Sœurs de me retenir si jamais je voulais le faire : car ce n'est

pas le cœur qui parlerait, c'est la passion. Oh ! si je le pouvais, je baiserais la trace de leurs pas, elles qui sans dégoût n'ont pas eu honte de s'abaisser jusqu'à moi. Moi, impure et pécheresse, avec la grande miséricorde de Dieu et la bonté de Béthanie, j'aspire à devenir religieuse dominicaine. »

« Oui, dit celle-ci qui a échappé aux *rets de l'oiseleur*, selon son expression, il faut proclamer jusqu'aux extrémités de la terre la paix, la joie d'une âme qui, après beaucoup de fautes et de faiblesses, a retrouvé son Dieu, ou mieux qui, sans l'avoir voulu, sans l'avoir cherché, n'a pu se dérober à la grâce... Heureuse impuissance ! Pour ma part, bien souvent, lorsque ma nature crie et regimbe je suis soulevée, malgré moi, par l'exemple des Sœurs qui pratiquent l'abnégation, le don d'elles-mêmes, dans le silence et la joie... Il me reste à vivre ma nouvelle vie religieuse. Je l'espère de la grâce même de Dieu, *en raison de ma faiblesse*. Je sais que je ne puis rien, mais Notre-Seigneur m'appelle à Lui. Cette assurance s'accroît d'autant plus que ma nature se récrie... »

Voici le cas de la vocation perdue, puis retrouvée : « Je n'ai pas su entendre le premier appel de Notre-Seigneur et me suis laissée séduire par le monde. Lorsque je me rendis compte que la vie la plus haute, la plus belle, était la vie religieuse, je ne pouvais plus être admise parmi les vierges sages. A Béthanie, l'espérance très douce m'est donnée d'être bientôt confondue avec les filles de Saint-Dominique. *O mon Dieu ! il n'y a pour moi de justice que dans votre miséricorde infinie.* »

« Mon bonheur à Béthanie, déclare cette dernière, c'est impossible à dire; j'y ai trouvé des Sœurs aimées qui ont pris ma boue, ma turpitude et mes souillures, ont expié pour moi, m'ont purifiée. Elles ont pris pour elles l'expiation et ne m'ont laissé que la douceur et l'amour reconnaissant et comblé. Mon bonheur à Béthanie, mais il est grand comme Dieu lui-même. Le respect le plus touchant m'enveloppe, moi que la lie du peuple n'aurait plus approchée... »

Ces Petites Sœurs, dont beaucoup sont à peu près illettrées, trouvent ainsi, par inadvertance, des paroles héroïques ou infiniment délicates. Mais les mots ne seraient rien s'ils ne nous découvraient un coin de ce monde intérieur unique où elles sont installées. Et puis, il se passe habituellement à Béthanie des choses plus merveilleuses qu'on ne peut dire ni écrire, mais celles-là, Dieu seul les connaît, Dieu et ceux qui tiennent sa place.



CHAPITRE VI

Celles qui rachètent

Au confluent de l'innocence conservée et de l'innocence recouvrée. — L'appel de Béthanie. — Un idéal exigeant. — L'immolation totale. — Quand la vertu rayonne. — Rançon du péché. — Les novices du P. Lataste. — Éducation béthanienne. — Des rires et des jeux sur la voie d'enfance. — « Moi, X... je fais profession. » — Le grand travail commence. — Le chantier de Béthanie. — L'œuvre difficile et dangereuse. — Un labeur absorbant. — Reconnaissance aux Petites Sœurs.

Vient-elle d'une prison de femmes, ou bien s'est-elle arrachée à la douceur d'un foyer où il fait si bon vivre, où tout est uni, cordial, ouvert, généreux, et que sa présence réjouissait? A-t-elle fait la dure expérience du mal et traîné cette longue amertume, ce dégoût de soi-même après le désenchantement, lorsqu'elle s'est retrouvée sur la terre, parmi sa misère, comme si, avec la pureté, ce qu'il y a de ciel dans un cœur de jeune fille avait chaviré; ou bien apporte-t-elle sa fraîcheur d'enfant et le désir naïf de la partager avec les victimes du mal qu'elle ignore? Qui le sait? Innocence gardée par la grâce de Dieu, innocence recouvrée par le miracle de Béthanie, les deux sont équivalentes.

La Petite Sœur a été jugée prête à gravir un nouveau degré : elle quitte l'habit noir et blanc pour reprendre le costume noir du début, mais quel changement s'est opéré en elle ! Rien ne subsiste du passé, sinon un sentiment d'action de grâces d'autant plus vif que la faute avait été grave. Une transfiguration physique s'est opérée sur le visage lui-même. Les missionnaires ont souvent observé, chez leurs baptisés récemment arrivés du paganisme, le phénomène de cette heureuse détente, comme si la physionomie reflétait le renouvellement de l'âme. Le nouveau baptême de la réhabilitation a pacifié les corps en même temps que les âmes. La maison est en liesse. Celles qui sont encore en route disent : « Petite Sœur Une Telle a été *donnée* au noviciat. La belle promesse qu'on nous a faite est donc sérieuse, pour nous aussi elle se réalisera un jour. » Les autres ressentent la joie d'un enfant à qui l'on annonce une nouvelle petite Sœur.

La communauté est rassemblée; la postulante est conduite processionnellement à l'oratoire du noviciat; on lui rend son nom de baptême qui ne désigne plus maintenant que ce qu'elle fut avant le péché. A la prise d'habit, six mois plus tard, le nom que portait l'ancienne Petite Sœur lui sera volontiers redonné comme une faveur. En tout cas, elle ne sera soumise à aucun régime spécial, rien ne la distinguera plus des postulantes qui n'ont pas eu besoin de la réhabilitation. L'amour pénitent, consécutif au péché, a donné les premières à Béthanie; l'amour qui se donne et qui sauve attirera les autres.

Autant il est parfois difficile de discerner les signes de vocation chez les candidates à la réhabilitation, en qui les ténèbres et la lumière luttent encore, autant le cas des réhabilitantes s'éclaire promptement. L'œuvre de Béthanie est si particulière, les qualités qu'elle exige si tranchées, qu'on ne saurait hésiter longtemps.

Après avoir entendu l'appel et résolu de se consacrer au service de Dieu, on peut balancer un moment entre l'oblation des contemplatives et le dévouement au prochain des Sœurs actives; on peut surtout rester perplexe devant telle ou telle modalité des deux grandes formes de vie religieuse : l'*opus Dei* des filles de Saint Benoît ou l'immolation des filles de Sainte Thérèse ? L'éducation des enfants ou le service des pauvres et des malades ? Il semble qu'à Béthanie le choix est d'autant plus simple que la vocation est caractérisée. Ainsi s'explique et se justifie la réflexion, au premier abord étonnante, de cette religieuse : « Quand une jeune fille hésite entre Béthanie et une autre Congrégation, nul doute possible, elle n'est pas faite pour nous. »

Beaucoup ont ignoré longtemps l'existence des « Réhabilitées » du P. Lataste et n'avaient jamais eu l'idée de se donner à une œuvre de secours moral (elles ignoraient totalement ce monde ou leur connaissance était théorique et décolorée) et pourtant quelques mots sur Béthanie ont produit dans leur âme l'effet d'une révélation. Leur vague générosité, leur amour inemployé, ont été subitement cristallisés, toutes leurs forces disponibles mobilisées à l'instant. L'absolu de cette œuvre est bien propre à mettre en branle des âmes avides du don

plénier d'elles-mêmes. L'oblation religieuse leur semblait incluse dans leur perspective; à tort ou à raison, elles ne voyaient pas ce que les vœux de religion ajouteraient à une vie déjà détachée, soumise et pure. L'apostolat qu'elles exerçaient ne leur semblait pas d'autre essence que celui des religieuses. Béthanie offrait une rupture, une montée. Le travail de réhabilitation, exercice suprême de la charité, est inaccessible partout ailleurs. Publiez quelques pages, même médiocres mais suffisantes pour donner une lointaine idée de la vie des Dominicaines du P. Lataste, et vous saurez — à vrai dire, vous ne saurez pas! — combien d'âmes vous avez troublées en faisant miroiter cet idéal. S'il y a réellement prédestination et si le courage ne manque pas, la vocation une fois déclenchée c'est tout de suite la haute mer de la vie religieuse.

On ne voit pas, en effet, ce qu'une jeune fille pourrait offrir de plus précieux que ce qui est requis à l'entrée de Béthanie. La postulante n'a pas seulement immolé par avance ses biens, sa liberté et son cœur, elle a également donné ce qui, après l'oblation religieuse commune, demeure et se trouve fortifié, ce dont nul n'aurait songé à dépouiller les enfants qui s'agenouillent en voile de mariée, dans les noces mystiques des églises conventuelles : leur honneur. Êtes-vous de taille à passer pour une ex-détenue ou une repentie? C'est à ce prix qu'une âme innocente peut devenir fille du P. Lataste.

A ce niveau, après un tel sacrifice, il n'est plus question, bien entendu, d'admettre telles et telles

attaches, insignifiantes en elles-mêmes, légitimes dans le monde, peut-être tolérables en certains monastères, mais qui seraient ici déplacées et funestes.

Un exemple pris sur le vif dira le caractère de ce détachement. On ne trouverait point dans le livre des Règles ou des Coutumes de Béthanie une prescription interdisant aux Sœurs de conserver la photographie des membres de leurs familles. Une Maîtresse des novices ou une Prieure ne diront pas qu'il est préférable de n'en point garder; pourtant, cet avis ne tarde pas à prévaloir. Avant de crier à l'exagération, qu'on veuille bien se souvenir du premier principe des réhabilitantes : ce que nous ne permettons pas aux Petites Sœurs, nous ne nous l'accorderons pas à nous-mêmes. Or, il est urgent de soustraire aux réhabilitées tout souvenir du passé. La conclusion pratique s'impose pour les autres. Cette postulante, tourmentée par la nostalgie du pays, obtient l'autorisation de reprendre des photographies reléguées dans ses bagages au grenier. Mais les chères images ne sont pas sitôt sous ses regards qu'une gêne l'envahit et elle les rapporte : ce qu'elle a fait n'est plus dans la logique de sa vie actuelle; un idéal impérieux la réclame, le reste est futilité.

Il s'agit de ne rien distraire de l'Œuvre des forces de son esprit et de son cœur. Ce qui est personnel ne les intéresse plus. Il faut que le spectacle de leur oubli de soi oblige les réhabilitées à se dire : « Les Sœurs expient pour moi qui ai tant de peine à me détacher. Elles qui étaient comblées ne tiennent plus à rien, à rien qu'à Dieu et à moi à cause de Dieu. » Une novice dispersant,

avant la retraite de profession, les ultimes vestiges du « monde » qui l'avaient suivie dans son dernier voyage, détruit les photos de parents auxquels elle demeure, on peut le croire, attachée par toutes les fibres de son être. « Je veux les revoir ailleurs. » Ce détail, que j'ai retenu parce qu'il choquera ceux qui n'ont pas compris le vrai travail de Béthanie, est significatif.

Comme on se tromperait si l'on imaginait que nos religieuses préconisent je ne sais quelle inhumaine méthode de renoncements abolissant la sensibilité dans l'affection filiale ! L'une des premières novices à qui la séparation avait sans doute coûté beaucoup, lorsque la plaie fut cicatrisée crut réjouir la Mère Supérieure en annonçant que sa famille n'avait maintenant plus de place dans ses préoccupations. Le P. Lataste la fait rappeler à l'ordre : « Je n'approuve nullement que Sœur Céline devienne indifférente aux siens. Les quitter pour Dieu c'est parfait, mais il faut les quitter en continuant à les aimer, mieux encore qu'autrefois, et en priant pour eux. Il faudra qu'elle leur écrive de temps en temps. »

Au contraire, je ne sais pas de couvents plus accueillants, où l'on entoure de plus de prévenances et de délicatesse les familles des religieuses. Rappelons que les grilles, terreur des parents — qui ne les comprendrait ? — n'existent pas ici. Il m'est arrivé de voir, à l'heure du midi, une robe blanche dans une salle à manger de l'hôtellerie, et je pourrais citer maints autres signes qui manifestent une bienveillance sans pareille, d'ailleurs traditionnelle à Béthanie.

Juste compensation d'un sacrifice en un sens plus grand ici que dans un autre Ordre. La réhabilitation, comme la faute d'un enfant, rejaillit en effet, sur les parents, premiers bienfaiteurs et donateurs les plus insignes de l'Œuvre. Cette nuance dans la gratitude n'échappe pas aux Petites Sœurs; elles savent de qui les réhabilitantes tiennent la surabondance d'honneur, de pureté, de toutes les vertus nécessaires à l'héroïque transfusion du sang. Comment dire l'émotion qui étreignit les Petites Sœurs le jour où une postulante vint, entourée de ses deux fils, recevoir la couronne de novice ? Elles évaluaient, une fois de plus, le prix de leur rachat.

Sans doute, les Constitutions ont fixé à trente-cinq ans la limite d'âge, mais la Prieure Générale et son Conseil usant de leur droit de lever cet empêchement, la condition nécessaire est que la postulante avec les aptitudes requises ait un sacrifice à offrir : « Notre Père, note la Fondatrice, m'écrit de ne pas accepter M^{lle} J***, parce que, dit-il, on doit avoir quelque chose à sacrifier à Nos Enfants en entrant à Béthanie : ou la jeunesse, ou des talents, ou la fortune... et M^{lle} J*** n'a rien de tout cela. »

Le P. Lataste se souvenait-il qu'après l'examen précédant sa propre entrée dans l'Ordre de Saint-Dominique il écrivait à son frère : « Que je suis heureux d'avoir eu une position, une place à quitter pour l'amour de mon Dieu ! Pendant mon examen, j'avais le Christ en face et je lui disais : Ceci est votre affaire. Croyez-vous donc que je ne vous aime pas ? S'il en était ainsi

aurais-je quitté une place où j'étais bien vu, où je pouvais même faire quelque bien, où je pouvais me procurer quelque agrément ? Pourquoi ai-je tout quitté, dites-moi, si ce n'est pour vous, par amour pour vous seul, ô mon Jésus ? A votre tour de faire quelque chose pour moi... »

Seigneur, dit la fille du P. Lataste, me voici devant une œuvre qui me dépasse de toute manière, et je ne sais plus comment m'y prendre pour redonner à ces pauvres enfants le trésor gaspillé. Je n'ai plus rien, je vous ai tout remis, c'est à votre tour d'agir.

Un mot qui vient d'être cité demande une explication. Toutes conditions remplies par ailleurs, la dot est-elle requise pour l'admission à Béthanie ? Si pauvre et si laborieuse que soit une Congrégation comme celle-ci, il est trop clair que des revenus lui sont indispensables pour assurer sa subsistance. « La prudence *humaine* (souligné), écrivait le fondateur, nous conseilleraient de ne plus recevoir personne sans dot pendant quelque temps (bien entendu, il n'est pas question ici des réhabilitées) mais... » *Mais*, la famille de cette jeune fille est protestante; *mais*, elle a si bonne volonté; *mais*, elle a tant souffert... Le P. Lataste n'ignorait pas ce que requerrait la prudence *humaine*, mais en définitive il jugeait selon une autre prudence, non humaine. Voilà pourquoi les censeurs compétents lui accordaient de l'élan mais peu d'esprit d'organisation.

A la Mère Henri-Dominique il écrivait encore : « Ne pas regarder à la dot pour les vocations qui semblent sûres; ne pas se laisser influencer par la dot pour

celles qui nous semblent douteuses, et quelque argent que l'on ait, refuser, si le reste n'est pas bien. » La véritable dot des postulantes est d'autre nature.

Nous avons déjà laissé entendre, à propos des Aspirantes à la réhabilitation n'ayant point subi de peine infamante, que l'autre courant de Béthanie ne pouvait prendre sa source que dans un monde absolument pur. Nous devons quelques éclaircissements à ce sujet.

Il arrive qu'un directeur spirituel ait à rassurer la conscience d'une jeune fille qui étudie sa vocation : le passé est enseveli; votre vie religieuse achèvera de réparer la faiblesse ancienne. L'enquête préalable à l'entrée au couvent ne porte que sur le for externe et point sur la vie intime secrète.

On incline volontiers, à Béthanie, vers un certain scepticisme sur ces vocations. (Il est entendu que la faute en question est un péché caractérisé et pas seulement un flirt.) Cette méfiance est compréhensible : les Supérieures n'ont pas eu sous les yeux un exemple de belle vie religieuse sans une réparation des accrocs, mais elles ont reçu bien souvent des Aspirantes qui, sur un conseil autorisé, avaient fait ailleurs une tentative de noviciat. Malgré les affirmations et les garanties du confesseur, à mesure qu'elles approchaient de la profession le trouble augmentait dans leurs âmes. Spontanément, ou après avoir demandé un signe — ainsi, la conjonction d'événements qui leur firent interrompre leur noviciat — elles se sont dégagées et se sont présentées à Béthanie.

Qu'on explique ce besoin de réhabilitation comme on voudra, nous pouvons garantir la parfaite santé spirituelle de ces jeunes filles. Sans le moindre symptôme de scrupule, elles éprouvent l'insupportable impression de n'être pas à leur place. Ce phénomène, que nous n'expliquerons jamais à ceux qui sont fermés à ces choses, est au moins à l'honneur de la jeunesse qui peuple les monastères. Qu'il y ait un monde où l'air soit irrespirable à celle dont l'âme fut un jour ternie, quel hommage à cette fleur de notre civilisation : la Vierge chrétienne ! On ne sait ce qu'il faut davantage admirer : le respect de la pureté ou le goût de la franchise, chez celles qui n'estiment point payer trop cher par quatre années d'attente l'honneur d'appartenir un jour à l'Ordre de la Vérité.

Hâtons-nous de l'ajouter : nous nous gardons bien de poser en règle générale absolue les remarques précédentes, qui se réfèrent à un certain nombre de vocations béthaniques. Il n'y a pas, en soi, d'empêchements à ce qu'une jeune fille tombée se sanctifie dans une des formes de vie religieuse ordinaires. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle y sera privée de ce que Béthanie lui aurait offert : une occasion de monter prise dans le péché lui-même. Toutefois, quel que soit le degré de perfection auquel puisse arriver, dans la vie religieuse, une âme repentie — les classifications n'ont pas de sens dans l'individuel qui est ici doublement mystérieux : la vie contemplative est supérieure à la vie active; une vraie Carmélite est-elle plus haut en sainteté qu'une excellente Sœur de Charité ? — il est clair que

l'état religieux d'une telle réhabilitée est supérieur à tout autre.

Sauf exception, pratiquement, la situation de la pécheresse repentie et pardonnée depuis de longues années serait intenable au noviciat de Béthanie si l'œuvre de purification des Petites Sœurs n'avait d'abord été accomplie. Personne ne l'interrogerait sur un passé qui n'appartient qu'à elle, mais d'elle-même elle demanderait à rétrograder. Toute question de sacrilège et de qualification morale mise à part, sa situation serait aussi psychologiquement contre nature que celle d'un prêtre continuant de célébrer la Messe après avoir perdu la foi.

Cette vérité d'expérience donne à réfléchir sur l'importance de la pureté — qui est bien autre chose qu'un état physiologique ! — dans l'âme féminine. Le fondateur de Béthanie n'a pas hésité un instant sur ce point : « J'ai vu Madame H***. Je la crois apte à faire une religieuse. Si vous étiez simplement Dominicaines cloîtrées, vous pourriez, je crois, l'accepter. Mais l'œuvre que Dieu nous a confiée demande plus de précaution. Il s'agit de réhabiliter des âmes tombées et il ne faut, à aucun prix, qu'on puisse trouver dans notre noyau, des taches, des antécédents reprochables... Impossible de la recevoir comme postulante religieuse. Elle peut y arriver, mais par la porte de nos réhabilités, en passant successivement par les degrés d'Aspirante, de Petite Sœur, puis de Postulante. » (Lettre du 6 octobre 1866.) Quelques mois plus tard, le P. Lataste refusera une Postulante dont la réputation laisse à

désirer : « Il nous faut, dira-t-il, ou tout un ou tout autre : des réhabilités passant par les épreuves déterminées, ou des âmes religieuses vraiment pures et irréprochables .»

Est-il nécessaire d'insister sur la légitimité de ces exigences ? Béthanie prétend transformer en religieuses d'anciennes criminelles, des filles tarées, gravement coupables. N'obtiendrait-on pas le résultat contraire si le personnel réhabilitant n'était pas absolument intègre ? Et si l'on admettait des concessions, où serait la ligne de démarcation ? La composition d'une maison de Béthanie est savamment dosée : les réhabilitées ne doivent pas dépasser la proportion d'un tiers chez les Sœurs de chœur et de la moitié moins une chez les Converses, encore faut-il que le reste soit composé d'éléments sains. La pureté ne guérit qu'à la condition d'être elle-même à l'état pur.

Les Sœurs doivent avoir à l'excès la netteté de l'âme, la droiture d'intention, la pureté du cœur, pour que leur vertu rayonne sur les Petites Sœurs. La religieuse à qui sa fonction permet de lire dans les âmes des Aspirantes et des Novices, me confie qu'elle découvre une merveilleuse corrélation entre les unes et les autres. A la plus grande perversion correspond une plus grande pureté. Elle-même charge la jeune novice que le mal n'a jamais effleurée de prier pour celle qui sort à peine de la gueule du loup. « Nous remettons, m'a-t-elle dit, ce qu'il y a de plus infect à ce qu'il y a de plus pur », et elle m'avoue qu'elle ne sait plus de quel côté se tiennent les plus grandes merveilles.

Le récit des exploits de Béthanie serait, en effet, le plus pathétique des livres de guerre; la Chronique, d'ailleurs, prend souvent des accents de victoire. Les luttes des Aspirantes et des Petites Sœurs, auxquelles nous avons fait allusion, devraient être maintenant décrites du point de vue des novices et des religieuses qui soutiennent l'assaut, et l'on comprendrait quelle œuvre redoutable leur est dévolue.

Je ne travaille pas dans le péché, disait Péguy, il n'y a pas un seul péché dans mon œuvre. Voilà des jeunes filles qui, par définition, n'ont aucune expérience du mal, et qui travaillent toute leur vie dans le péché ! D'un seul coup, elles ont résolu pratiquement le difficile dilemme, redouté des éducateurs, de l'innocence et de l'ignorance. Comme si la pureté était réservée aux imbéciles ! Comme si la Vierge Immaculée ne connaissait point le mal ! Le Christ ne connaît pas le péché pour l'avoir commis mais pour l'avoir porté — « c'est lui qui a porté en son corps nos péchés sur le bois, afin qu'étant morts au péché nous vivions à la justice » (1^{re} Épître de Saint Pierre, II, 24.)

Toutes proportions gardées, on pourrait se souvenir de cette parole du P. Lataste aux détenues de Cadillac et dire que les novices et les Sœurs ont une connaissance expérimentale du péché non pour s'en être rendues coupables, mais pour l'avoir porté.

Il est assez émouvant de retrouver dans la Chronique de la Maison-Mère un écho des souffrances de la Fondatrice qui semblent coïncider avec la venue des

réhabilitées. Lorsque l'Aspirante est arrivée, tout s'apaise.

Le 1^{er} mai 1867, une libérée de la prison d'Auberive est annoncée : « Décidément, écrit Mère Henri-Dominique, je dois payer mon tribut chaque fois que nous recevons une de Nos Enfants : j'ai eu, cette fois, une douleur névralgique qui a duré douze heures. Nos Sœurs prétendent que le démon veut se venger sur moi de ce que l'Œuvre de Béthanie lui arrache des âmes. » A Béthanie, le démon n'est pas une abstraction, mais un personnage terriblement actif contre qui il faudra lutter durement pour lui reprendre sa proie.

« 17 février 1883. Encore une Enfant : Félicité. L'immense consolation que nous éprouvons est payée bien cher par notre Vénérée Mère qui semble ne pouvoir racheter ces chères âmes que par de grandes souffrances physiques. » Empti enim estis pretio magno. (I Cor. 6.)

Les Aspirantes qui descendent du chemin de fer vicinal de Montferrand-le-Château, les yeux un peu rougis et le cœur oppressé, car elles viennent — après quels biais inouïs ! — se faire prendre au piège, ne sont déjà plus des étrangères. Si l'on savait ce que ce voyage a coûté, on se mettrait à genoux sur leur passage.

Un étrange marché se conclut entre la Supérieure et les Novices : si, pour telle date, vous obtenez tant d'Enfants, je ferai monter une réhabilitée. De la Chronique du noviciat, 9 novembre 1893 : « Notre Mère conduit elle-même au noviciat Petite Sœur Julienne. Quelle joie pour nos âmes ! Notre Mère veut que par la

fidélité et la prière, nous obtenions avant Noël trois bonnes Enfants; elle nous promet en retour pour la même époque, si nous sommes exaucées, encore une Petite Sœur. Il y a de quoi nous encourager, nous stimuler. »

Les petites filles de la Mère Henri-Dominique continuent de pratiquer cette méthode de recrutement, souverainement efficace, car ce contrat engage Dieu lui-même, fidèle à ses promesses. Pour les fêtes du centenaire de la naissance du P. Lataste, le 5 septembre 1932, il avait été convenu que chaque maison de Béthanie obtiendrait ainsi son « rosaire d'Aspirantes », c'est-à-dire quinze réceptions dans l'année. Alors, on redoubla de ferveur pour des Aspirantes en vue, non encore libérées ou retenues par des empêchements de famille. Une liste de noms fut affichée à l'oratoire du noviciat; on fit assaut de prières et de sacrifices, afin d'attirer des vocations inconnues, et puisqu'il s'agissait d'un « rosaire d'Aspirantes », on compta les victoires d'après le nom et l'ordre des mystères. Aux septième et huitième arrivées, la novice qui tient le journal en vient à écrire : « Nous avons reçu Marie-Yvonne, qui est notre *Flagellation*, et Lucie notre cher *Couronnement d'épines*. »

Exquises petites novices blanches, qui parliez avec une enfantine gaieté, comme d'un bon tour que vous étiez en train de jouer à Dieu, du « Recouvrement de l'Enfant », de votre « Portement de la Croix » ou de votre « Ascension », vous aviez raison de compter par mystères, car il y avait de la joie, du sacrifice et de la victoire dans cette gageure ! Celle-ci fut d'ailleurs

largement tenue puisque du 10 mars au 5 septembre le « rosaire » fut complet. Jusqu'au 10 mars de l'année suivante, on eut encore le temps de faire une brochette de quinze Aspirantes.

Ce noviciat, parce qu'il est juché à l'étage supérieur de la maison, peut-être encore pour d'autres raisons, est familièrement appelé : le colombier. On se tromperait si le mot suggérait une image de piété un peu fade et douceâtre. L'éducation religieuse des apprenties-réhabilitantes est au contraire à base de force et de virilité.

Je ne dirai pas les titres des ouvrages qui composent la bibliothèque de la Maîtresse du noviciat — pas un seul titre de ces livres qui, hélas! ne sont pas franchement mauvais : littérature pieuse et écœurante malgré laquelle de bonnes âmes se sanctifient mais non sans dommage — je rapporterai seulement quelques propos recueillis là-bas.

Il fut un temps, me dit-on, où l'on évitait soigneusement de faire aux novices et aux religieuses la moindre allusion à ce pourquoi elles étaient à Béthanie, comme si la zone du péché commençait déjà avec sa connaissance. Cette excessive discrétion, cette réserve déplacée tenaient pour une bonne part à l'éducation que recevaient les jeunes filles dans le milieu où les religieuses se recrutaient d'ordinaire en ce temps-là. L'éducation d'aujourd'hui est plus humaine et les postulantes que nous recevons plus naturellement ouvertes, plus compréhensives. En voilà qui ne geignent ni ne s'effarouchent! Or, par profession nous ne devons

nous scandaliser de rien. Le vrai chrétien ne sait-il pas que l'homme est capable de tout, et Dieu aussi! car si bas que tombe une âme il est toujours assez puissant et assez bon pour la sauver. Quel temps et quel travail pour mettre au point sur ce chapitre une jeune fille élevée à l'ancienne mode! Celle d'aujourd'hui a les défauts de ses qualités, mais après tout il est plus facile de l'empêcher de croiser les jambes ou d'extirper de son vocabulaire quelques mots d'argot que de la débarrasser des préjugés bourgeois et de l'hypocrisie des bien-pensants.

Je ne m'attendais pas à entendre au couvent l'éloge de la jeune fille moderne! De fait, les religieuses de Béthanie sont affranchies des attitudes penchées, des paroles doucereuses, de la mièvrerie si agaçante qu'on trouve parfois dans les couvents de femmes. Des « bonnes Sœurs » — avec la nuance péjorative attachée à l'expression — il ne nous en faut pas! m'a-t-on dit sans ambages. C'est ainsi qu'elles ne signeront point de ces lettres bénisseuses et oléagineuses si vaines. Tout oblige à être fort, authentique. Des petits moyens par lesquels d'autres peuvent se sanctifier deviendront vite intolérables pour beaucoup de Petites Sœurs qui, certes, ont reçu une éducation déformée mais point celle-là.

Les vertus capitales, sur lesquelles on insiste dans la formation des novices, sont celles de force et de magnanimité, qui correspondent à la faiblesse et aux petitesse des âmes à secourir. Être assez forte pour reconnaître en soi le germe de tous les vices à guérir,

avoir assez de confiance en Dieu pour compter sur ses miracles dans cette œuvre humainement impossible, voilà le commencement de la sagesse béthanienne.

J'ai encore entendu exhorter les novices à aimer ce qui est spontané, frais, sans prétention comme sans recherche. Devenue religieuse, la novice approchera les Petites-Sœurs et celles-ci devront trouver en elle une sœur compatissante à leur misère.

Comme nous sommes loin de cette sympathie toute superficielle dont nous nous payons volontiers le luxe parce que nous aimons nous donner la comédie de la bonté ! il s'agit ici d'amour profond, autrement dit du don de soi.

Plus encore : la bonté de Béthanie ne procède pas seulement du cœur, mais aussi de l'intelligence, et une telle bonté ne s'improvise ou ne se forme pas d'elle-même. Toutes les religieuses sont bonnes de la bonté du cœur, — comment s'y prendraient-elles pour faire autrement ? Il faudrait ne les avoir jamais vues à l'œuvre — et dans certaines œuvres particulièrement difficiles — pour n'avoir point, quelquefois, souffert de déficiences qui ne sont pas, au moins directement, un manque de charité, mais plutôt une lacune de l'intelligence.

La sublimité de l'œuvre de Béthanie appelle une formation d'esprit d'autant plus solide. L'instruction, l'initiation progressive, toute personnelle, commence au noviciat. Sans révélation trop brusque, la novice reçoit ainsi l'enseignement dont elle est susceptible. La postulante qui s'imaginait connaître « la vie » s'aperçoit bientôt qu'il lui reste encore beaucoup à apprendre.

Chacune prend conscience peu à peu de son rôle et de sa vocation, à mesure que les difficultés surgissent. De l'aveu même des Sœurs les plus expérimentées, toute jeune religieuse à Béthanie passe par des épreuves diverses venant de l'Œuvre elle-même : ce sont les étonnements de l'innocence, les déceptions inévitables, les efforts laborieux, héroïques parfois, et semblant stériles ; ce sont les écueils rencontrés au moment où l'on ne cherchait qu'à bien faire, les tentations provoquées, les craintes du péril ; c'est l'apparente inutilité de sa vie et de son action, l'impression que son propre sacrifice est méconnu...

Les novices doivent se rendre compte que si leur part est la meilleure, il leur faut renoncer tout de suite à quelque récompense terrestre. Pour celles qui ne seraient pas installées d'emblée dans l'ordre surnaturel, le régime de vie à Béthanie serait l'existence la plus lourde et la plus étouffante.

Moyennant ces conditions, je suppose que le climat du noviciat est supportable puisque son ambiance est si bienfaisante sur la communauté. La preuve m'en fut donnée par une très vieille religieuse, aujourd'hui disparue, que je trouvai à l'infirmerie, en extase devant une statuette de la Vierge posée en face d'elle, sur une chaise. Elle voulu bien se prêter à l'interview : « Je suis, dit-elle, d'un petit village dont on dit beaucoup de mal, mais je sais, moi, qu'on y trouve aussi beaucoup de bien puisqu'un grand nombre de nos Petites Sœurs en viennent. (On a deviné qu'il s'agit de Paris.) Les plus belles années de ma vie furent celles où j'ai été

maîtresse des Petites Sœurs. Et maintenant, voyez, je ne suis plus bonne à rien, rien qu'à parler avec Notre-Dame. Je ne vais même plus à l'office. » Une larme roula sur la pauvre joue fanée. La Mère Prieure gronda doucement : « Est-ce que les Sœurs ne prient pas à votre place ? Vous êtes dans le plus grand couvent de Béthanie. » — C'est vrai, fit la Sœur octogénaire, et, après un silence : « Et puis, n'est-ce pas, ici, au moins *on a le noviciat*. » Un sourire malicieux éclaira ses yeux — des yeux de grand-mère restés extraordinairement jeunes, des yeux d'enfants comme on n'en rencontre que dans les monastères — elle songea à toute cette jeunesse qui descend si vite et si joyeusement les escaliers : « les novices... les novices... ce sont des vole-au-vent. »

Les Petites Sœurs et les Aspirantes éprouvent de leur côté ce bienfaisant et délicieux rayonnement. Le fait suivant est vieux de trente ans, mais Béthanie est si bien demeurée identique à elle-même à travers son histoire que nous le citerons comme l'expression de la vérité actuelle.

Le 1^{er} janvier 1904, huit religieuses et Petites Sœurs de Montferrand partaient fonder la maison de Périnaldo, en Lombardie. « Êtes-vous contente, Petite Sœur Marthe, d'aller en Italie ? — Oh !... oui. » Comme le *oui* est un peu douteux, on insiste : « Vous avez de la peine. Est-ce de quitter votre Mère ? — Notre Mère, oui, et puis aussi les novices. Voyez-vous, elles me faisaient du bien. Quelquefois on est mal disposée, eh bien ! je regardais les novices si ferventes, cela me remettait. »

La Chronique du noviciat ajoute : « Notre Maîtresse nous a dit : Petite Sœur Marthe a voulu plaisanter. C'est possible, mais nous allons tâcher d'être vraiment telles que nos Petites Sœurs nous imaginent, pour leur faire du bien et les porter à Dieu. »

Nous ne quitterons pas le monde des petites blanches (la nursery de Béthanie !) sans les surprendre dans leurs récréations ou leurs réjouissances, — et Dieu sait si elles sont nombreuses ! Alors, les rires fusent, clairs, contagieux ; ah ! la bonne gaieté, qui nous dévoile des trésors d'innocence, de fraîcheur, de simplicité. Bien, entendu, le détail de ces divertissements n'est pas réglementé, mais on peut compter sur la tendresse ingénieuse de la Maîtresse des novices pour en renouveler les plaisirs.

Le 6 décembre, par exemple, chaque novice recevra un saint Nicolas et les trois petits enfants en pain d'épice ; et voilà des explosions de joie. Ou bien, en rentrant de la Messe de minuit on trouvera un sucre d'orge, un énorme bâton « papilloté », et je pense qu'en cette nuit-là les Anges gardiens ont souri des rêves enfantins de leurs novices.

M. l'Aumônier m'avait dit des Aspirantes : quand elles commencent à s'intéresser à des riens, à des brimborions, à des images, c'est bon signe. Nous aurions tort de hausser les épaules car ces puérilités se rencontrent, je crois, sur la voie d'enfance spirituelle. N'oublions pas que ces naïfs sentiments, sur lesquels une jeune fille de dix-huit ans ne peut plus guère

compter, sont la magnifique récompense de grands sacrifices et d'austères vertus.

Quelques Petites Sœurs, admises par faveur, un soir de fin de décembre, à une de ces réjouissances de Noël au noviciat en furent éblouies. J'ai retrouvé leur récit, car elles tiennent également leurs archives : « Puis les lumières furent éteintes, sauf la lueur d'une veilleuse. Alors les novices chantèrent une berceuse à l'Enfant-Dieu et le silence profond enveloppa la Maison. On se serait cru transporté chez les Anges... »

Celle qui écrit ces choses n'est-elle pas une ancienne détenue de prison de femmes ? Comment ne serait-elle pas saisie, après l'enfer du bagne, de se retrouver tout à coup au royaume de l'innocence ?

Comme de juste, la plus jeune du noviciat doit manger une bouillie à la fête des Saints Innocents. Elle est nantié, ce jour-là, d'une autorité et de pouvoirs éphémères dont elle s'empresse d'user et d'abuser pour obtenir la levée de pénitences et d'autres faveurs du même genre. « Sœur Germaine a pris le Rosaire ce soir. (*Prendre le Rosaire*, désigne la cérémonie d'admission au postulat.) A midi, elle a été Prieure puisqu'elle était la cadette. Notre bonne Mère ayant dit : j'accorde tout, les Sœurs novices se sont empressées de lui faire des billets... » *Si vous ne redevenez petits enfants...*

Le P. Lataste doit bénir ses petites filles, lui qui regrettait au nouvel an 1867, parmi les graves difficultés dans lesquelles se débattait la communauté naissante, de n'avoir pas d'étrennes à leur offrir, « pas même de bonbons ». La vie des Saints est émaillée de ces minces

anecdotes qui devraient nous faire comprendre à quel point ils avaient aussi de la tendresse humaine. Saint Dominique cheminant à travers les Pyrénées porte dans son bissac des cuillères de cyprès, souvenir d'Espagne, qu'il destine à chacune de ses filles de Prouille. Sœur Cécile a eu bien raison de nous rapporter le trait. Chez les enfants du P. Lataste on se fait des cadeaux et de fraternelles surprises d'une maison à l'autre. Chronique du noviciat du 2 avril 1904 : « Pâques. Dans la salade, ce soir, chacune de nous a trouvé un magnifique œuf rouge préparé par Sœur Saint-Justin, de Viry. » Mais lorsque, à la fête suivante des Saints Pierre et Paul, patrons du couvent de la maison Mère, le boulanger de Montferrand n'offre pas de brioches, comme le voulait la tradition, la même plume écrit : « Deviendrait-il anarchiste, lui aussi ? »

J'ai peur, m'a dit cette jeune fille, que l'idée de Béthanie avait troublée, que cette vie sédentaire, enfermée, me fasse perdre la santé et l'équilibre de l'âme. Le spectacle des novices, à l'heure du délassement, calmerait ses appréhensions.

On récite en commun, à haute voix, un *Ave Maria* et quelques invocations, on se lance de joyeux « bonjour ! » — car le silence a régné durant toute la matinée — et les langues se délient.

Le noviciat est devenu une cour de récréation de petites filles, bruyante et animée. Les novices de 1935 ne connaissent plus, sans doute, la ronde que leurs devancières de 1894 chantaient « pour se réchauffer », un jour glacial de novembre : « Les boucles de ma

chevelure », ni l'air d'une autre ronde de 1904, sous la terreur combiste, où il était question d'un certain Rampolo, marchand de coco. (Si le monde nous voyait il serait jaloux, ne peut s'empêcher d'écrire la novice.) Mais je me souviens, un soir d'été, au bout de la prairie que le Doubs borde de sa frange brillante, d'avoir entendu des rires exhubérants qui partaient, à deux cents mètres, d'un cercle de robes blanches. Une novice avait versifié quelques couplets de revue; je ne saisisais pas les paroles, mais l'air faisait assez fureur, en ce temps-là, pour ne m'être pas inconnu. Au dernier vers de chaque couplet, un rire général, heureux, radieux, éclatait et descendait en cascade jusqu'à la rivière où des pêcheurs attardés ne comprenaient rien, sans doute, à cette hilarité dans un jardin de monastère.

Une fête réunira peut-être toutes les communautés pour une joyeuse « fusion », c'est le terme employé. Au jour de la fête de Sainte-Marie Madeleine les novices « vont aux légumes et à la vaisselle » à la place des Petites Sœurs, le vin blanc arrose agréablement les *frivolités traditionnelles* (sic) et pour la Saint-Dominique, fête des Sœurs, les Petites Sœurs remplissent les emplois réservés d'ordinaire aux autres, comme le service de la table.

Je ne divulguerai point la charmante mise en scène d'un certain 17 juillet, anniversaire de la naissance de Mère Henri-Dominique, où l'on entendit la vieille voix cassée d'une Sœur Converse incarnant « notre Vénérée Mère » revenue ici-bas pour parler fort

spirituellement à ses filles de la vie béthanienne d'autrefois, les bénir, et distribuer des croquettes de chocolat dans un plat à musique. Mais je ne tiendrai pas secret que trois ou quatre hôtes privilégiés, parents ou amis de religieuses, qui assistèrent à distance à cette distraction plaisante et pieuse, étaient fort émus par tant de grâce, de légèreté, de bonheur simple. Pouvaient-ils soupçonner par quel miracle tant de larmes et de sang étaient devenus cette pure allégresse ?

On parle beaucoup, aujourd'hui, de « Petite Histoire ». Il est, en effet, d'infimes détails, des anecdotes, qui donnent des événements considérables une compréhension que ne procurerait pas l'étude des documents officiels, des chartes et des traités. La petite histoire de Béthanie nous fait entrer dans la vie familiale des Sœurs et nous prépare à comprendre l'acte capital de leur donation.

L'année de noviciat s'achève par des vœux de trois ans ou, le cas échéant, d'un temps plus long afin que l'âge de vingt et un ans soit atteint. A l'expiration des vœux temporaires la religieuse redevient libre de retourner dans le monde, et la Prieure Générale, sur vote consultatif du Conseil, a la faculté de ne pas l'admettre. Les motifs d'un tel refus ne sauraient être que d'ordre moral : une infirmité contractée depuis l'entrée en religion n'est jamais une cause de renvoi. Les essais préliminaires réduisent d'ailleurs à l'extrême les défections, et les vœux achèvent de sceller l'union des religieuses.

Moins que jamais il est question de distinguer les sources de la vocation : toutes sont pures ou purifiées. Au lendemain de sa profession religieuse, le Frère Marie-Joseph Lataste citait le cas d'un de ses amis déclarant avoir perdu complètement le souvenir des fautes de sa vie passée, le jour même qu'il prononça ses vœux. Ainsi à Béthanie : le Christ, dont les professes porteront jusqu'au delà de la mort, l'image en métal bronzé sur une croix de chêne, a fait son œuvre de réparation et de sanctification.

Dans les archives de Béthanie, j'ai découvert — avec quelle émotion! — un petit carré de papier couvert d'une écriture serrée, une écriture rousse, exsangue, passée, j'allais dire : trépassée; oui, c'était comme une écriture défunte, où j'ai reconnu tout de suite la formule de profession religieuse en usage dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Elle était datée du berceau de l'Œuvre, 18 avril 1869, et signée de l'une des cinq qui firent profession immédiatement après la mort du P. Lataste : la propre sœur du P. Roland, qui avait accueilli le groupe des fondatrices à Frasnès et devint plus tard Prieure du couvent de Viry :

Moi, Sœur Marie-Dominique, fais profession et promets obéissance à Dieu, à la Bienheureuse Vierge Marie, à notre Bienheureux Père Dominique et à vous, ma Très Révérée Mère, Sœur Henri-Dominique, Prieure de notre monastère de Béthanie établi à Frasnès-le-Château, à la place de son Éminence le Révérendissime Cardinal Mathieu, Archevêque de Besançon, et de ses successeurs.

Je promets de vivre selon la règle de Saint-Augustin, les Constitutions du Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint Dominique, les coutumes particulières de l'Œuvre de Béthanie et de vous être obéissante à vous et à toutes celles qui vous succéderont, jusqu'à la mort.

La même écriture décolorée continuait : « Jour de ma profession, je demande à notre vénéré Père d'accepter cette promesse et d'obtenir pour moi la persévérance, promesse faite avec bonheur et reconnaissance, écrite de mon sang comme preuve de mon amour. »

Je compris, alors, d'où venait la pâleur de cette écriture exsangue. Au verso de ce papier, je lus, de la même petite écriture, mais à l'encre cette fois : « Promesse à Marie. » Cette promesse, c'était ce que nous appelons : le vœu héroïque, c'est-à-dire l'abandon, au profit des âmes du purgatoire, du fruit de toutes les bonnes œuvres, prières, pénitences, suffrages, dans la vie et après la mort. Cette oblation remontait au mois de mai 1868. Le P. Lataste avait fait un séjour à Frasnès et avait parlé de ce vœu, sans dire, évidemment, qu'il l'avait émis pour son compte depuis longtemps. Le billet, qui fait allusion à un certain serment prononcé au jour de la première communion, à la protection de la Vierge, « même pendant mes jours d'égarement » s'achève sur ces lignes pathétiques : « Et maintenant que je me suis mise, par amour pour vous, dans l'impuissance d'être directement utile à ceux que j'aime, veuillez acquitter envers eux mes dettes de justice, de reconnaissance, d'affection, de charité. Je vous recommande en particulier mon père, ma mère, mes frères, une âme..., la

communauté qui m'a reçue, mes supérieures, nos enfants qui sont encore dans les prisons... »

Après la profession de Sœur Marie-Dominique et de ses quatre compagnes, cinq couronnes furent déposées sur la tombe fermée trente-sept jours plus tôt. Il arrivera que ce geste sera renouvelé et qu'un jour de cérémonie de profession religieuse des couronnes de roses des professes reposeront sur la tombe du P. Lataste.

Le cours élémentaire de l'éducation religieuse s'achève au noviciat; la véritable formation commence et n'aura pas de fin. Mission presque sacerdotale, disait hardiment le P. Lataste. Une fois qu'on a saisi cela, m'a confié l'une de ses filles, on ne peut plus s'attacher à autre chose, c'est une passion qui vous tient pour le reste de la vie. Il faut croire, en effet, que rien n'est plus passionnant que de se colleter ainsi avec le mal. Mission *presque sacerdotale*... Du moins, on admettra sans peine que des religieuses ne peuvent être mêlées plus directement et plus intimement au travail intérieur des âmes.

Il faudrait s'entendre, et je tiens à prévenir mes lectrices que Béthanie tenterait : elles seraient fort déçues si elles escomptaient l'intérêt d'un ministère de rééducation comme elles en pourraient trouver dans les maisons de relèvement moral. Toutes les Sœurs collaborent à l'œuvre de réhabilitation, dans la mesure, justement, où elles accomplissent leur travail de sanctification personnelle, et peu importe l'emploi auquel

elles sont assignées. « Devenez une sainte, écrivait le P. Lataste, et vous ferez des saintes. » Celle qui écoule sa vie dans des besognes apparemment infimes de cuisine ou de lingerie n'est pas moins réhabilitante qu'une prieure ou une maîtresse des novices. La Sœur peu douée, sans talents extérieurs humains, rachètera aussi bien qu'une autre, par sa vie d'abnégation et d'humilité. Il ne tient qu'à la malade immobilisée à l'infirmierie, comme à celle qui sera tentée sans relâche et cheminera dans les ténèbres, sans consolations, à longueur d'années, de réaliser pleinement l'idéal béthanien d'immolation. En réalité, ce n'est pas une religieuse isolée, mais Béthanie entière qui peut assumer la formidable tâche de purification et de rédemption. A moins d'être aveuglée, une réhabilitante ne saurait prétendre à quoi que ce soit par elle-même. Il lui est seulement demandé de donner toutes ses forces, de la manière qui lui est proposée, pour que l'Œuvre se fasse.

Nous disons, après le fondateur lui-même : l'Œuvre de Béthanie, mais qu'on y prenne garde, cette œuvre est beaucoup plus apparentée à celle d'une moniale contemplative qu'à l'action d'une Sœur de Congrégation apostolique, celle-ci travaillerait-elle sur une matière identique. Si paradoxal qu'il semble au premier abord, s'il fallait classer les filles du P. Lataste dans une famille religieuse, nous les assimilerions sans hésiter aux Dominicaines du Grand Ordre plutôt qu'à tel ou tel Institut spécialisé dans l'assistance aux filles déchues : il s'agit, en effet, moins d'une action exercée sur

le prochain que d'une vie d'union à Dieu qui déborde au profit des autres. La formule *Contemplari et contemplata aliis tradere*, contempler et donner aux autres le fruit de sa contemplation, est ici réalisée avec plénitude. Si l'on tient à conserver le mot d'œuvre, il importe de le dépouiller de tout ce qui impliquerait industrie humaine; les moyens les plus ingénieux seraient radicalement inopérants pour l'obtenir, seule une action elle-même surnaturelle sera efficace. Or, cette action ne peut atteindre le prochain que par ricochet. Le prédicateur qui convertit n'a pas réellement modifié l'âme, c'est Dieu qui, à l'occasion de cette parole, a infusé la foi. Semblablement, la religieuse ne réhabilite que par son union à Dieu. L'objet qu'elle transforme est en zone interdite et inaccessible. Les Sœurs de Béthanie n'espèrent rien des conseils, des méthodes, — qu'elles sont loin de dédaigner, on peut le croire! Ou plutôt, elles ambitionnent mieux que les plus appréciables de ces résultats. Il ne s'agit pas d'un service rendu au prochain. Je trouve cette pensée essentielle exprimée humoristiquement par une ancienne Maîtresse des Novices, qu'il faut comprendre sous peine de se faire une idée fausse du travail de Béthanie : « Si vous vous efforcez uniquement de vous dévouer pour les Petites Sœurs, disait-elle, vous êtes comme Cadet (l'homme à tout faire que la maison emploie souvent.) Lui aussi travaille pour les Petites Sœurs, il fauche, il travaille au petit jour, il est actif... Il faut dépouiller le vieux Cadet, pour revêtir l'homme nouveau : Sainte Marie-Madeleine »,

ajoutait la Maîtresse au milieu des rires de ses novices.

Les jeunes filles qui sacrifient leur vie à Béthanie n'espèrent pas seulement retenir dans la vertu d'autres jeunes filles chancelantes et déjà tombées. Certaines aspirantes, pécheresses occasionnelles, victimes d'un moment de faiblesse, arrivent parfois aussi fermement établies dans le bien que les meilleures postulantes. Il ne s'agit pas de recouvrir le péché, la honte, par la pureté et l'innocence, mais de changer les cœurs, de les purifier intérieurement, de les fondre avec d'autres cœurs purs, telle est l'œuvre des réhabilitantes. Elles visent la purification foncière de leurs sœurs en s'unissant à Dieu. La surabondance de grâce, qui est un état d'amitié et que procure la vie religieuse, provoque ce miracle. La mission de Béthanie consiste, si j'ose dire, à forcer Dieu, qui aime ces âmes consacrées à son service, à les prendre avec toutes leurs dépendances. Le but premier est Dieu, le reste vient par surcroît, comme conséquence.

Le P. Lataste a, sur ce point, une page très forte que beaucoup d'hommes d'œuvre feraient bien de méditer. « Je vous avoue, écrivait-il à la Mère Henri-Dominique, que je n'aime pas vous entendre dire que vous voulez devenir une sainte *pour que Dieu bénisse l'Œuvre*, et l'affermisse, et qu'il nous soit donné de sauver ainsi beaucoup d'âmes et d'en faire des saintes aussi. Tout cela est excellent si ce n'est que l'expression incomplète de votre pensée, mais si vous dites là, vraiment, ce que vous pensez, j'en ai de la peine. C'est excellent,

mais je voudrais mieux encore. Au lieu de travailler pour l'Œuvre et pour les âmes, et par elles pour Dieu, pour Notre-Seigneur, j'aimerais mieux (parce que ce serait plus parfait et plus rationnel) vous voir travailler à votre sanctification, *directement pour plaire à Notre-Seigneur*, et pour entrer avec Lui en union plus actuelle, plus étroite, plus intime. Tel doit être notre unique but. Le reste, le bien de l'Œuvre et des âmes, en sont un écoulement nécessaire : impossible d'aimer Notre-Seigneur sans chercher par tous les moyens à le faire aimer et à lui plaire; or, il nous l'a fait comprendre assez nettement, ce qu'il veut de nous et ce pour-quoi nous lui serons le plus agréable et le ferons mieux aimer c'est en nous dévouant corps et âme, à la vie, à la mort, à cette Œuvre bien-aimée que Lui-même a inspirée, que Lui-même a créée, que Lui-même dirige et soutient. Mais, du moins, c'est Lui que nous voulons directement, et l'Œuvre et les âmes *à cause de Lui...* »

Le style de cette épître est peut-être médiocre mais la doctrine en est sûre!

Nous ajouterions volontiers que le propre de la contemplation à Béthanie est de porter ses fruits sur place. Après leur valeur d'adoration, où vont les prières qui s'élèvent nuit et jour des Carmels, des Chartreuses et des Trappes? Qui profite des sacrifices et des renoncements de ceux qui s'imposent les pénitences pour ceux qui n'en font point? Dieu le sait. Certes, on prie pour tous les pécheurs chez les filles du P. Lataste, mais il est évident que les premiers bénéficiaires sont

les âmes blessées que Dieu a attirées dans la maison familiale.

Autant dire qu'une telle vie spirituelle implique une référence au péché. Le péché, la tentation, le pardon, l'expiation, l'intercession, sont autant de réalités qui ne sauraient demeurer abstraites pour une réhabilitante. Ces religieuses en arrivent à ne plus concevoir qu'on puisse réaliser l'union au Christ Rédempteur, venu pour effacer les péchés du monde, en ignorant le mal ou en s'en tenant à une connaissance si vague, si décolorée, qu'elle est inconsistante. Certes, la naïveté plus ou moins niaise que le monde suppose toujours quelque peu aux âmes consacrées à Dieu n'est pas leur fait. Pour elles, la sainte ignorance du péché n'est pas une perfection. Elles ont raison : la Vierge Marie, la plus pure des femmes, savait ce qu'était le péché, elle n'aurait rien compris à la mission de son Fils s'il en avait été autrement. Plus la connaissance du mal est ainsi approfondie dans une âme, plus celle-ci est sollicitée vers une vie haute et pure d'union avec Dieu.

Reconnaissons, au passage, que la théologie de saint Thomas d'Aquin, qui met l'accent sur la toute puissance de la grâce, selon laquelle notre péché a attiré l'Incarnation, répond merveilleusement aux conditions de l'œuvre béthanienne. L'équilibre, le théocentrisme, la tendance à s'intéresser davantage aux prérogatives divines qu'à nos misères, un optimisme foncier sont d'autres caractères de la position thomiste et représentent des traits essentiels de l'esprit béthanien. Bref, la

réussite de Béthanie nous apparaît comme l'une des plus concluantes illustrations de la spiritualité dominicaine.

Il importait de définir cette œuvre — qui n'en est pas une — pour définir en quoi consiste essentiellement la charge d'une religieuse de Béthanie.

Tel est le lot commun. Un petit nombre seulement devra, par obéissance, assumer des fonctions précises auprès des réhabilités. Le P. Lataste a pris soin de délimiter le rôle de chacune. « Je suis heureux, écrit-il, de voir Sœur Anna prendre un goût si prononcé à l'Œuvre, et si remplie de zèle pour le salut des âmes que Dieu nous envoie, mais qu'elle modère cet empressement à leur être *directement* (souligné) utile. » (De la prison d'Auberive, 11 octobre 1866.)

Celles qui portent la responsabilité de la conduite des Petites Sœurs ont premièrement à prendre conscience des difficultés de l'entreprise et du réel et grave danger que ne manqueraient pas de courir, à la moindre imprudence, les âmes à elles confiées. Nous ne pensons point que les détracteurs de la première heure — évêques et religieux — aient été animés de sentiments de jalousie : ils avaient seulement si bien mesuré les obstacles et le péril que l'aventure leur semblait trop hasardeuse. Leurs craintes, qui ont d'ailleurs obligé le fondateur à redoubler de précautions, n'étaient pas sans fondement. Les pires ennemis des communautés religieuses, en effet, ne sont pas les persécuteurs du dehors : ceux-là ne peuvent que cimenter l'union. Si la famille, un instant désorganisée, ne se reforme pas, c'est

qu'elle était malade avant d'être touchée : le ver rongeur était au dedans. Que les Ordres résistent aux puissances d'anarchie que chaque individu porte en soi et que la profession religieuse n'abolit point, le phénomène est déjà remarquable. A plus forte raison, les conditions dans lesquelles se recrute la Congrégation de Sainte Marie-Madeleine sont-elles un défi aux lois normales des sociétés humaines.

D'autre part, lorsqu'une déviation survient dans le développement d'un Ordre religieux, il reste généralement assez de santé chez les meilleurs éléments du groupe pour espérer un rétablissement. Ici, plus d'un tiers des membres sont, par définition, malades ou convalescents; si les autres ne réagissent pas correctement, l'endosmose spirituelle ne s'effectuera point de bas en haut, mais au contraire l'élément sain sera absorbé. En tout cas, le niveau religieux baisserait fatalement à la moindre maladresse, à la première distraction.

Les traitements anodins, les recettes générales en usage dans les Instituts ordinaires seraient nettement insuffisants : Béthanie exige des connaissances pratiques raffinées de pathologie spirituelle. C'est-à-dire que les religieuses chargées des Aspirantes et des Petites Sœurs doivent être avant tout des réalistes. Avoir le courage d'appeler les choses par leur nom, ne craindre aucune révélation, sympathiser et autant que possible comprendre si bien que le mal est devancé, voilà un art qui n'est pas le fait du premier venu. « Le mal, le péché, je ne l'ai connu que dans la vie religieuse » m'avouait

une Supérieure. Une longue habitude est nécessaire pour acquérir le sens de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire, chaque cas est si particulier ! Il importe de le saisir dans son individualité, d'en suivre le développement, de ne pas hâter prématurément son évolution, d'être à l'affût des symptômes de guérison, de trouver le remède à des crises d'âmes soudaines, imprévues, un remède qu'on n'aura sans doute plus jamais l'occasion d'employer. « Pour faire un bon chrétien, dit Péguy, il faut que la charrue ait travaillé vingt ans. Pour défaire un chrétien, il faut que le sabre travaille une minute. » Pour défaire une âme il ne faut pas longtemps, mais lorsqu'il s'agit de réparer, de recréer, Dieu ! quelle patience et quelles souffrances sont requises !

Ces religieuses ont l'impression d'aller de découverte en découverte ; après une expérience prolongée, il leur semble encore qu'elles ne sont pas au point et que leur apprentissage sera toujours à recommencer.

Cependant, l'exactitude de l'information et la sûreté du jugement doivent aller de pair avec une égale discrétion. La connaissance du passé leur est nécessaire afin de suivre de près l'ascension ; toutefois, elles ne sauraient admettre de confidences inutiles. D'ailleurs, elles ont vite fait de déceler le sentiment qui provoque ces ouvertures : la souffrance et le besoin réel d'un soulagement, ou seulement le plaisir morbide de remuer des souvenirs troubles. Cette période est, bien entendu, transitoire : vous parlez du passé, donc il n'a pas cessé de vous intéresser et vous y tenez encore !

Autre écueil des liens intimes créés nécessairement par les aveux des fautes et de leurs conséquences permanentes : une dangereuse familiarité.

Les religieuses sont formées de bonne heure à une réserve austère dont elles ne se départissent jamais, pas plus entre elles que dans leurs rapports avec les Réhabilitées. Point de manières efféminées, de cajoleries, de gestes de tendresse et autres enfantillages, de « ma Mère chérie » dans les lettres. « Dieu donne Dieu, disent-elles, l'humain donne l'humain. » Tout doit être fort ; il y a mieux à faire pour aider une Aspirante en proie à une crise de découragement et de tentation que de lui prendre les mains et de l'embrasser. La Mère Henri-Dominique insistait beaucoup sur la recommandation du P. Lataste contre les familiarités avec les Réhabilitées. « Ce serait leur nuire, affirmait-elle, leur faire plus de mal que de bien. »

Cette dignité n'est en aucune manière de l'éloignement, cette distance est le contraire de la froideur. Les Réhabilitantes ne sont pas les supérieures des Réhabilitées, mais leurs sœurs, mieux encore leurs mères vigilantes. Leur mansuétude sans frontière, leur bonté dont j'ai dit qu'elle était à base de force, d'intelligence, d'oubli de soi, les enveloppe d'une chaude et reconfortante atmosphère familiale.

Si la religieuse qui vient de souligner l'austérité de l'affection à Béthanie se met à parler de ses Petites Sœurs, ses souvenirs deviennent tout à coup un hymne de joie. Il y a des âmes, dit-elle, auprès desquelles Dieu ne m'a employée que pour leur être bonne : j'eus

à adoucir leurs maux. D'autres ont accepté que je leur montre le bon chemin — ce bon chemin qu'on apprend aux enfants du catéchisme — par la pratique de la vie chrétienne et, plus tard, des vertus religieuses. Plusieurs ont bien vu que j'étais moi-même loin d'être parfaite et que je voulais seulement le devenir. Je n'ai pas essayé de les détromper, car je sentais si bien que par là elles n'avaient pas peur de rester à Béthanie, de persévérer malgré leurs insuffisances, leurs impuissances, sans autre appui que dans le Seigneur. Avec les Petites Sœurs, de longues années, je lui ai chanté que nous l'aimions; oui, nous avons chanté notre amour, ensemble, aux jours de soleil et aux jours de pluie... Et nous restions petites, comme les oiseaux, heureux quand le Bon Dieu leur donne des graines, et qui, lorsqu'il n'en jette pas, libres et légers chantent encore...

Ces terribles Petites Sœurs se chargent d'ailleurs, par leurs exigences, de tenir en haleine les religieuses de Béthanie : leur présence, leurs besoins, réveillent les Réhabilitantes qui seraient tentées de s'assoupir. La vie religieuse à Béthanie n'est pas seulement une affaire à traiter entre Dieu et soi-même, ou avec un prochain éloigné. Quelle nouvelle ardeur retrouverait la moniale qui prie et se sacrifie pour les pécheurs, si elle avait ses mécréants en chair et en os sous les yeux ! Il arriverait peut-être que ces derniers se dresseraient devant elles comme un reproche vivant.

A Béthanie, ce tiers saura revendiquer ses « droits ». Qu'une Prieure surchargée d'occupations ne s'avise pas d'user d'une dispense, une Petite Sœur lui glissera

finement et cruellement : « J'ai beaucoup de confiance en notre Mère Unetelle, mais j'en aurais encore plus si elle faisait son heure d'adoration sans jamais la manquer. » Je tiens ce trait de la victime elle-même. Étonnée de ce que la Supérieure reçoive avec émoi une grave nouvelle : « Je croyais, dit la Petite Sœur, qu'elle pouvait tout entendre sans être troublée. »

Comme elles ont une idée très haute de leurs bienfaitrices, celles-ci les décevraient au premier fléchissement. On n'a pas répété en vain aux novices qu'elles agiraient avant tout par l'exemple; l'effet des exhortations et des promesses serait anéanti par une défaillance. La Supérieure vient de reprendre une Sœur. Celle-ci, selon la règle dominicaine, a fait la grande prostration. Lorsqu'elle se relèvera les Petites Sœurs sauront bien observer si l'humiliation a été acceptée avec le sourire, c'est-à-dire si la grâce a triomphé. Quelle plus puissante sauvegarde ! quel meilleur entraînement pour des âmes qui sont résolues de tendre au plus parfait !

Une novice agréable, dévouée, bien stylée, abandonne brusquement le couvent. A l'annonce de ce départ imprévu, les Petites Sœurs ne manifestent aucun signe d'étonnement, ni même, chose étrange, de regret. « Cette nouvelle ne semble pas vous toucher » dit la Mère Maîtresse à l'une d'elles.

— Oh ! répond l'autre, j'ai toujours pensé qu'elle nous quitterait : elle était trop bien « guimpée », cela sentait la mondaine (sic).

On dirait qu'elles sont pourvues d'antennes; les

postulantes sont classées, dès le premier jour : « Celle-ci est bethanienne, celle-là ne l'est pas » et elles se trompent rarement. Si la Petite Sœur de la basse-cour dit, d'un air entendu, en désignant une nouvelle arrivée : « une bonne, une très bonne Sœur », il est probable que la vocation aboutira.

Cette divination tient sans doute, pour une part, à l'expérience de l'humanité qui leur fait saisir promptement le germe mauvais; elle vient surtout de leur faim à rassasier : elles pressentent si l'on est venu pour elles, uniquement pour elles. Parmi les filles du P. Lataste, qui serait mieux placé que les Madeleines pour avoir le sens de Béthanie? Ces Petites Sœurs obligent les religieuses à se pénétrer de l'esprit de réhabilitation.

Elles leur procurent enfin une connaissance de soi, qui est le commencement de la Sagesse. Que sait d'elle-même l'âme qui, par le spectacle de lamentables déchéances, n'a pas pris conscience de ce dont elle serait capable personnellement? Le contact douloureux avec des femmes pétries de la même argile et tombées, remet la religieuse de Béthanie dans la vérité; témoin de leurs luttes, de leurs dépressions, elle retrouve, agrandies, réalisées, les conséquences des mauvais instincts dont chacun peut relever les traces dans son être. Et voilà de quoi les affranchir de l'orgueil pharisaïque et de la morgue des soi-disant parvenus; de quoi leur faire comprendre saint Augustin, (s'il est quelqu'un qui ne se laisse jamais aller à aucun excès, à aucune faiblesse en ceci ou en cela, tant mieux pour lui, mais moi je ne suis pas cet homme) et saint Paul : « Que

celui qui se croit debout prenne garde de tomber. »

Une telle connaissance de sa misère réelle et de sa misère éventuelle — qui est bien réelle aussi, à sa manière, car il suffirait d'un rien pour la faire passer à l'acte — connaissance sentie et aimée, entraîne une autre science plus haute, celle de la grâce divine. Une religieuse de Béthanie ne saurait perdre conscience des bienfaits qu'elle a gratuitement reçus. Combien de ces pauvres enfants n'ont jamais eu l'idée de ce qu'est une vraie famille! La religieuse, qui refait pour ces déshérités une famille avec ce qu'elle a de meilleur, apprend à apprécier le bonheur de son enfance chrétienne. D'autre part, la tâche impossible à remplir l'oblige à ne compter que sur le surnaturel. Parmi les documents vivants que j'ai pu saisir, je détacherai pour leur accent de sincérité, ces lignes d'une Maîtresse de Petites Sœurs.

« Tous les jours, et plusieurs fois le jour, je continue de confier les Petites Sœurs à la Sainte Vierge. Elles sont cause que ma tête et mon pauvre cœur sont toujours tournés vers le ciel pour implorer, et le ciel répond souvent. Personne ne s'en doute, et la petite prière que personne n'entend a une réponse. Je suis une pauvre enfant, dont toute la richesse, mais si grande! est d'appartenir au Bon Dieu. Je lui dis : je ne suis rien, vous êtes tout; je ne sais rien, vous savez tout; je ne puis rien, vous pouvez tout; je n'ai rien, tout est à vous; je ne suis que misère, vous êtes toute richesse; je ne suis que faiblesse, vous êtes toute force; je ne suis que laideur, vous êtes toute beauté; et cette litanie,

si bonne parce qu'elle est vraie, se prolonge indéfiniment, car on trouve toujours de nouveaux extrêmes... »

A Béthanie, les bienfaitrices ne sont pas toujours dans les rangs des Réhabilitantes. « Il faut que je fasse attention, a dit naïvement une novice, pour ne pas me laisser dépasser. » Leur Maîtresse m'avait confié, à propos de leur humilité : « Je baiserais la trace de leurs pas; ces chères petites, elles nous dépassent. » Et leur vieil aumônier, mieux placé que quiconque pour témoigner : « Je reçois ici plus que je donne. J'essaie bien de leur prêcher, mais que puis-je *contre elles*? »

Béthanie a fait son œuvre.



CHAPITRE VII

La ruche

Comment fonctionne l'autorité. — Complexité et Unité de Béthanie. — Visite d'une maison. — Indiscrétions sur le chapitre des coupes. — Les pénitences à Béthanie. — Quand on ouvre les livres de compte. — La pauvreté, rouage de la vie béthanienne. — Le détachement des choses. — Au travail manuel. — Les Sœurs Converses dans la Communauté. — Une pratique de dévotion béthanienne : la Bénédiction de l'heure. — L'Adoration du Saint-Sacrement et l'Office. — Béthanie essaime.

Nulle famille religieuse n'est, sans doute, aussi compartimentée que la Congrégation de Sainte-Marie-Madeleine, et cependant où trouverait-on plus d'harmonie et d'unité profonde? La première impression du visiteur est celle d'un profane devant un mécanisme compliqué dont le secret lui échappe, et dont il constate seulement que les rouages fonctionnent merveilleusement de concert. Je préfère l'image de la ruche au travail, avec ses rayons, ses alvéoles, l'affairement d'un peuple d'ouvrières vers des besognes précises et diverses. Une abeille n'a jamais fait un gramme de miel, mais une colonie produit d'énormes et succulents gâteaux.

L'œuvre de purification et de transformation qui s'accomplit à Béthanie suppose une série d'emplois où chacun tient exactement sa place. C'est le sort de tout Ordre monastique — le nom lui-même implique une classification! — mais le travail des Réhabilitantes, par la nature et la multiplicité de ses éléments, son caractère délicat, sa gradation, exige une distribution particulièrement minutieuse des rôles. Autant dire que nulle part ailleurs l'autorité n'a autant d'importance qu'à Béthanie.

Les règles du gouvernement de l'Institution, fixées dans les Constitutions qui furent approuvées définitivement par le Saint-Siège le 17 juin 1931, sont une adaptation du régime de l'Ordre des Frères Prêcheurs auquel la Congrégation de Sainte Marie-Madeleine est affiliée.

L'autorité suprême s'exerce, à l'intérieur de la Congrégation, d'une façon ordinaire par la Supérieure Générale assistée de son Conseil. Celui-ci est composé de quatre religieuses élues par le Chapitre dont font également partie les Prieures conventuelles, les Maîtresses de novices, une Sœur élue par chaque couvent. La voix active et passive aux élections est réservée aux Sœurs de chœur professes ayant émis leurs vœux perpétuels. Une Économe Générale est, en outre, chargée de l'administration des biens temporels.

A la Mère Générale incombe le soin de veiller à l'application des règles constitutionnelles, de réprimer les abus et de promouvoir l'Œuvre. Elle a le pouvoir d'admettre ou de refuser les postulantes, de prolonger

l'épreuve des novices dans les limites du temps prescrit, d'accorder certaines dispenses légitimes, d'assigner les religieuses d'une maison dans une autre, d'admettre les Réhabilitées. Elle doit procéder à la visite régulière du Noviciat chaque année, de tous les couvents au moins tous les trois ans. Lors de cette inspection, chaque membre de la communauté, dans un entretien privé, est tenu en conscience de faire connaître tout ce qui lui paraît être préjudiciable à elle-même, au Couvent, à la Congrégation.

Le Chapitre Général se réunit tous les six ans pour l'élection de la Prieure Générale, des Conseillères et de l'Économe. Dans chaque couvent, la Prieure est nommée pour trois ans par la Prieure Générale avec le consentement de son Conseil. Elle est assistée d'une Sous-Prieure et d'un Conseil composé d'au moins deux membres nommés par la Prieure Générale et son Conseil. A l'expiration de leurs pouvoirs, les Prieures, générales ou locales, auront à rendre compte de leur gestion au Chapitre.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail, qui serait fastidieux, de chacune de ces attributions. On peut croire que rien n'est laissé à l'imprévu ou au caprice. Ces divers points de droit sont le résultat d'une longue sagesse. Le gouvernail de Béthanie a été heureusement tenu, pendant toute la première période, par la main d'une maîtresse femme, qui a su maintenir en équilibre l'œuvre aventureuse lancée en trois ans par le P. Lataste. Il suffisait de codifier cette expérience pour fixer le droit actuel et définitif.

A l'origine, une grave objection avait été soulevée à propos de la participation des Réhabilitées au gouvernement. Est-il admissible qu'une ex-détenue puisse devenir la Supérieure de Béthanie? Le P. Lataste répondait en citant des convertis qui furent des chefs religieux : saint Paul et saint Augustin. Il invoquait l'exemple de la courtisane phénicienne, ramenée à Dieu par le moine Germain et qui, admise au monastère, en fut l'abbesse au bout de treize mois. Or, l'expérience n'a pas mal tournée puisque l'ancienne pécheresse est devenue sainte Eudoxie... Encore une fois, on pouvait riposter qu'il était à tout le moins hasardeux d'appuyer une règle générale sur quelques cas isolés. Le P. Lataste songea un moment à donner aux Réhabilitées la voix active mais non passive (Lettre du 17 janvier 1867.) Une troisième solution devait prévaloir : les Réhabilitées peuvent élire après dix-huit ans de profession et être élues après vingt-cinq ans. Ainsi, le suffrage est vraiment universel!

Qu'on appelle cette forme dominicaine du pouvoir religieux : monarchie constitutionnelle ou démocratie tempérée, peu importe. Au reste, ces expressions, chargées les unes autant que les autres d'un passé fâcheux, disent mal le genre d'autorité en vigueur. « Quelle est la Mère que l'on va nous donner à aimer ? » ai-je lu dans une chronique de couvent. Étranges élections où les élues n'ont pas posé leur candidature et dont les électrices qui ne leur ont pas donné leur bulletin de vote sont assurées de recevoir autant de justice et d'affection que les autres.

Chaque maison de Béthanie n'est qu'une cellule de la grande famille : le mouvement et les échanges sont fréquents. Peu de religieuses finissent leur carrière sans avoir connu à peu près toutes les maisons. On ne sait, me disait en riant une religieuse, où l'on passera la nuit suivante. Aussi, les usages de Montferrand, la Maison-Mère, la Rome de Béthanie, le foyer de la Congrégation, le berceau de toutes les novices et le tombeau des fondatrices et de tant d'autres, font loi partout jusque dans les moindres détails. Après avoir été Aspirante à Linth-Anvers, une Petite Sœur peut retrouver vingt-quatre heures plus tard, à la Sainte-Baume de Provence, la même vie, calquée jusqu'aux plus petits gestes.

La Prieure Générale assure cette cohésion et ce courant à travers la famille entière. Elle-même doit se tenir constamment tout près des Petites Sœurs. Les Prieures conventuelles, de leur côté, font circuler la sève dans toute la ramure. Selon l'expressive comparaison de l'une d'elles, plus les branches seront verdoyantes, plus les chers oiseaux blessés viendront s'y reposer.

Je ne crois pas possible de trouver une nuance particulière ici ou là : c'est toujours le même bonheur de se donner sans retour, la certitude ineffable que des êtres seraient prêts à tout sacrifier pour vous, un respect mutuel infini, une largeur d'esprit vaste comme la charité, un lien puissant et doux, quelque chose qui n'a pas cours sur terre et dont mon lecteur commence peut-être de soupçonner le prix.

Traversons rapidement l'une de ces ruches; nous les aurons toutes visitées.

Le P. Lataste avait souhaité que la demeure de ses filles eût un caractère d'intimité. Il songeait aux sans-familles qu'on y recevrait, à celles dont le mal a été de n'avoir pas connu la douceur d'un foyer. Celui qui avait banni résolument de sa fondation tout souvenir qui rappellerait la prison allait jusqu'à écrire : « Peut-être que pour l'Œuvre il vaut mieux que cela ne ressemble pas trop à un couvent. » (Lettre du 12 juillet 1866.)

En réalité, les Maisons de Béthanie sont aussi avenantes que leurs modestes ressources le leur ont permis, mais toutes sont remarquables de simplicité; la Maison-Mère est installée dans une pauvreté parfaite qui semble bien définitive et qui lui donne un inoubliable cachet patriarcal. « Enfin, s'écrie la Mère Henri-Dominique plus de sept ans après la naissance de Béthanie, nous avons pris possession de nos dix premières cellules. Que ce sera bon d'avoir cette étroite demeure, mais où l'on sera seule avec le Bon Dieu! Elles sont disposées dans la galerie où était la chapelle provisoire. Cette première destination va nous les rendre encore plus chères. Elles sont bien petites, elles n'ont que juste la place d'une chaise, d'une table, et du lit avec sa planche... »

Rien n'a changé depuis la fondation. Les cellules sont toujours aussi étroites; une table légère de bois blanc, une chaise, une cruche de terre cuite dans un bassin, une paille sur une planche. Par les vasistas, la lampe du corridor suffit à éclairer toutes les cham-

brettes. Avec le crucifix et une image de la Vierge et de saint Dominique, un seul ornement, mais il est trop saisissant pour en supporter d'autres : la couronne d'épines, en acacia de Judée, reçue au jour de la profession et qui profile ses longues pointes sur le mur blanc. Ce mobilier rudimentaire explique la rapidité des déménagements. Les Sœurs sont étonnées, parfois, de la surprise de certaines visiteuses. Comment pourrait-il en être autrement, et quel usage pourraient-elles faire, Grand Dieu! des bibelots soi-disant indispensables?

D'ailleurs, la cellule n'est pas un cabinet de travail. On y passe la nuit, qui commence à 9 heures 30 et s'achève à 5 heures du matin par le : *Benedicamus Domino!* lancé joyeusement à chaque porte. *Deo Gratias!* répond l'occupante. C'est le réveil des religieuses de chœur.

Les autres se lèvent au signal de *Vive Jésus!* et répondent : *A jamais dans mon cœur!* Ces dernières ont de petits lits de fer à sommier, séparés par des rideaux blancs. Une statue de la Vierge règne dans ce dortoir paisible et net, qui a un air vieillot de pensionnat pauvre.

L'infirmerie est dans une salle attenante. On sait qu'il est doux d'être malade dans un couvent de religieuses. Alors, on n'épargne rien. Au moment le plus critique, lorsque la Mère Henri-Dominique se demandait comment elle nourrirait ses enfants le lendemain, le P. Lataste lui recommandait de ne pas ménager ses soins pour les Sœurs fatiguées : « Notre-

Seigneur nous doit le nécessaire, et il nous le donnera, croyez-le bien. Ne regardez donc jamais à la dépense pour cela... »

Un petit réduit : c'est la lingerie de cent personnes ! Dans plusieurs casiers, quelques tabliers à fleurs, derniers vestiges du monde, qu'une Aspirante achèvera d'user. Les Sœurs ne raccommoient pas leur linge personnel : elles se réservent le plaisir raffiné de ne travailler que pour les autres.

A chaque groupe est affecté une salle commune où l'on se retrouve en dehors des offices.

A l'arrière-cuisine, une vieille Sœur converse épluche des pommes de terre. Elle a passé un demi-siècle à Béthanie; elle a fait la cuisine pendant quarante-sept ans. « Oui, et maintenant, dit la bonne vieille Sœur, voyez, je ne suis plus bonne à rien... » Elle détourne la tête et pleure.

Je demande si ces grosses tables de bois vermoulu et ces pauvres ustensiles de fer-blanc datent de la fondation. Sur une porte, la Sœur cuisinière a épinglé l'avis suivant : « Celle qui oublie de fermer ce placard dira une dizaine de son rosaire pour celle qui le fermera après elle. » J'en ai déjà gagné pas mal, me fait une Converse, d'un air entendu. Et, comme je découvre ces mots, calligraphiés sur le guichet : « Vite! Jésus t'appelle », une Aspirante m'explique : « C'est pour qu'on ne s'impatiente pas. »

Le réfectoire est préparé : une assiette, un verre, une fourchette glissée dans le rond de serviette. Comme une Sœur de Béthanie a toujours en poche un solide

couteau, le couvert est complet. Sous la forme d'un amusant petit morceau de fromage, le dessert a pris les devants. Les religieuses professes, les novices et les Petites Sœurs tertiaires sont dans la même salle; les Aspirantes et les Petites Sœurs simples sont à part, car certaines pénitences de chapitre se font au réfectoire.

Lorsque la communauté arrive, les écuelles de soupe sont déjà remplies. Après la lecture de quelques versets de l'Évangile, deux Sœurs, porteuses d'une corbeille de pain, font le tour des tables, en commençant par les plus jeunes, en mémoire des Anges dont Sœur Cécile a relaté l'apparition et qui servirent ainsi le pain à saint Dominique et aux premiers frères du couvent de Saint-Sixte. Les Anges de Béthanie passent très vite. Une Sœur fait, à haute voix, *recto tono*, la lecture d'un passage des Constitutions, et puis on entend la suite de la vie des Saints, de l'Année liturgique, d'une étude de spiritualité, qui sera la pieuse réfection de l'âme. La fourchette et le couteau, plongés dans l'eau chaude, sont déjà prêts pour le repas suivant. Comme la vie est simple! De quoi est composée la physionomie de chaque journée, sinon de ces minces détails prosaïques?

Mercredi, Vendredi et Samedi sont jours d'abstinence. Aux jeûnes de l'Église s'ajoute celui du Vendredi.

Des dispenses sont prévues et accordées; pour une raison de santé ou d'âge trop avancé... ou trop tendre, l'heure du lever et du coucher sera différée; des emplois que les Sœurs assurent à tour de rôle, comme la lessive, le balayage, le réveil de la communauté, seront sup-

primés; des adoucissements, tel qu'un goûter à quatre heures, seront apportés.

Empressons-nous d'ajouter qu'on se tromperait si l'on imaginait que ce régime, assurément austère, est lourd à supporter. Il le serait dans le monde, mais les conditions de la vie religieuse sont autres, et quand on est dans le cadre, dans le mouvement, surtout quand on est dans sa vocation, ces observances deviennent bientôt légères. Les religieuses riraient bien si l'on venait à les plaindre. « C'est dur, n'est-ce pas ? » disait avec compassion un visiteur, à propos des pénitences monastiques. Et la Sœur, une grosse fille de la campagne, rose et robuste : « Oh ! oui, Monsieur, voyez plutôt ma tête. »

Le vrai sacrifice n'est point dans ce qui fait peur au monde, il est dans la vocation même, dans la pratique incessante du renoncement, dans la vie commune, plus crucifiante ici que partout ailleurs, dans l'exercice des humbles grandes vertus : patience inlassable, prudence constante, surveillance et possession de soi-même sans relâche. S'humilier pour qui ne s'humilie pas, réparer pour qui a tout dévasté, se sacrifier dans la mesure où il faut ménager les autres, voilà les pénitences de Béthanie.

« Mon Dieu, si vous voulez que je souffre, envoyez-moi les souffrances, avec votre grâce je les accepterai joyeusement, mais ne comptez pas sur moi pour me faire souffrir » avait dit le jeune novice dominicain qui devait être le fondateur de Béthanie. Prière plus dangereuse qu'un engagement personnel car on connaît

le tarif qu'on se fixe à soi-même mais si on provoque Dieu et s'il se met de la partie, qui sait où il s'arrêtera ?

Nous comprenons que cette singulière déclaration signifie la volonté de se sanctifier à l'intérieur du devoir d'état. A Béthanie, la vie religieuse est exceptionnellement fertile en renoncements : à mesure que l'âme entre dans sa vocation, l'esprit de pénitence monte en elle; la Réhabilitante doit arriver à ne plus user de ses sens que pour l'accomplissement de son devoir : toute la fécondité de l'œuvre tient à cette grave consigne : « Adieu, mes enfants, mes chères enfants, écrivait le P. Lataste. Aimez bien le Bon Dieu et ne craignez pas de vous dépenser pour Lui; autrement je vous renie pour mes filles. »

L'article premier des Constitutions résume la mission confiée par le Fondateur : attirer les âmes à l'exemple de sainte Marie-Madeleine dans les voies de l'*amour pénitent*.

L'expression est remarquable : la notion de pénitence vient en second lieu et affecte, comme une modalité, le premier sentiment qui est celui de l'amour. On mesurerait la portée de cette nuance si l'on pouvait comparer le climat spirituel de certains milieux de repenties avec celui de Béthanie. Là il semble qu'on expie tout d'abord et que la réparation tienne le premier plan du culte. Cet état d'âme se traduit par je ne sais quoi de tendu et de triste.

Béthanie, œuvre d'expiation et de pardon, n'est pas moins gaie, moins ouverte, moins épanouie qu'une autre communauté de Dominicaines, ce qui n'est pas

peu dire. La cause de cet état d'âme tient à une conception de la spiritualité et, pour tout dire, à une doctrine théologique qui ne met pas l'accent sur la souffrance, la purification, l'expiation, en un mot sur le côté humain de la religion. Ceci n'est, si l'on veut, qu'une question de perspective, mais elle est importante. Tout ce qui précède montre d'ailleurs que l'aspect secondaire du problème est loin d'être négligé.

L'un des plus puissants moyens de rectification morale est sans conteste le chapitre des coupes. Des Congrégations modernes l'ont supprimé. Nous concédons que pour être efficace il doit être manié intelligemment et sérieusement. Il offre, du moins, cet appréciable avantage qu'une religieuse a le droit de s'entendre reprocher ouvertement ses torts, c'est-à-dire que la délation serait sans excuse.

La correction fraternelle du chapitre suppose nécessairement qu'une grande charité règne dans la maison; elle est un signe de confiance et une marque d'estime. Comment une Sœur oserait-elle signaler publiquement le défaut d'une compagne si elle n'était mue par un généreux sentiment et prête, elle-même, à s'entendre dire ses propres défauts? Les accusations de ces manquements sont d'ailleurs généralement plus tortes et plus humiliantes que les proclamations, c'est-à-dire les accusations faites par les autres. On en arrive à ne plus savoir garder une faute secrète, et il serait extraordinaire que le compte ne soit pas réglé avant le couvre-feu.

Chacun des groupes a son chapitre hebdomadaire; une réunion générale rassemble également, pour le

même exercice toutes les religieuses d'une maison.

Le chapitre des religieuses de Béthanie est le seul exercice de communauté dont il me serait difficile — et pour cause! — de rendre directement témoignage. Pourtant, au cours de cette enquête, j'eus la bonne fortune de trouver, dans une boîte à couture d'un ouvrier, une liste d'accusations toute préparée et dont je me suis permis de prendre immédiatement copie. Voici donc, pris au hasard et sans y changer un mot, un échantillon de ce redoutable exercice.

« *Préparation du chapitre.* Silence d'action : silence profond, dortoir. Paroles; allées et venues, emplois, conversations particulières. — Fautes de psalmodie. — Mouvements au Chœur. — Modestie des regards, à la chapelle, au réfectoire. — Avoir omis de suivre les prières des offices dans les livres : messes, évangiles. — Après une remarque n'avoir pas fait la vénia. — S'être mal acquittée du service de table. — Ne pas m'être levée au : « Vive Jésus! » Ne pas m'être couchée au signal du couvre-feu sans aucune nécessité. — Au réfectoire n'avoir pas pris de tous les plats. — N'avoir pas laissé mon ouvrage au premier coup de cloche. — M'être laissée aller aux larmes une fois. — Avoir répondu avec vivacité. — En récréation avoir parlé trop fort, en même temps que mes Sœurs. — Etre restée assise alors que la Maîtresse m'interrogeait. — Maussade pendant une récréation; tenue à l'écart. — Avoir cassé des objets. — Ne pas m'être mise assez vite au travail. — S'être excusée en recevant une remarque. — *Ma Mère je vous demande pardon de la peine que*

je vous ai faite par tous ces manquements et je demande pardon à nos Sœurs de la malédification que je leur ai donnée. »

Les Constitutions de Béthanie interdisant, en dehors de cet exercice, toute allusion aux faits du chapitre, il était difficile de contrevenir plus gravement à la Règle ! Je ne puis pas offrir, malheureusement, la contre-partie des « proclamations » : celles-ci, on le devine, ne sont pas consignées par écrit, mais je sais que les Supérieures frappent fortement. Elles disent à leurs filles : « Le péché est en vous, ce n'est pas vous qu'on attaque, c'est lui », et les bonnes enfants se prêtent à la correction; mieux encore : elles vont au-devant et la provoquent.

Après une faute grave, on ira jusqu'à enlever à une Petite Sœur son habit religieux, mais si elle accepte d'être, à l'ouvrage, la dernière des Aspirantes plutôt que de renoncer à Béthanie, la juste pénitence aura porté ses fruits.

Cela se fait avec douceur, et la peine que la coupable constate chez celles qui sont obligées de sévir la touche davantage encore que sa propre humiliation. La miséricorde transparait au moment où le visage devient menaçant et l'on sait que la main qui frappe est prête à soulager et à bénir. « Nous ne laissons jamais une âme dans le découragement, m'a dit une religieuse, nous tâchons de faire comprendre que nous remplissons à contre-cœur notre ingrate mission, pour le bien. Nous nous interdisons toujours de sévir dans un moment d'humeur. » Et, après un silence, elle ajouta

encore ces mots où se révèle tout le cœur de Béthanie : « A vrai dire, nous devons plutôt surveiller la tendance à une trop grande douceur. La fréquentation des sacrements nous empêcherait de nous laisser aller à l'animosité, tandis que de l'autre côté, rien ne nous retient et il faut avouer que la pente est glissante ! »

Ce qui pourrait abuser le visiteur sur le rôle de la pénitence extérieure à Béthanie, c'est la pauvreté qui confine trop souvent à l'indigence. Nous avons donné, précédemment, quelques indications sur la détresse émouvante de l'Œuvre, lorsque la Supérieure, aux abois, écrivait : « Nous sommes à bout : plus de légumes secs; les verts sont en retard et fort chers... Nous vivons de soupe, de pain, un seul mets cuit, quelques fruits, presque pas de vin... » (29 juin 1867.) Et, trois jours plus tard, après que la grêle eut fait ses ravages dans le potager, seule ressource de la maison : « Nous sommes réduits au strict nécessaire, au *tout juste*, et ce *tout juste* oppresse mon cœur. J'aimerais donner davantage à nos Sœurs et surtout à nos chères Enfants. » Le 11 mai 1871, le Cardinal Mathieu, qui arrive à l'improviste, comme il faisait souvent, est tout ému du spectacle de dénuement qui s'offre à lui. A cet égard — et à bien d'autres — Béthanie en est encore au temps primitif; le coffre-fort à trois clefs qui fut offert aux Sœurs lors de leur installation à Frasnès-le-Château — ô ironie ! — est toujours vide.

Les Supérieures conviennent cependant que le nécessaire n'a jamais manqué. Ce « nécessaire » a des

frontières certainement plus étroites que ce que nous entendons généralement par ce mot; mais enfin le budget finit toujours par s'équilibrer. Une Sœur qui est chargée de le vérifier me dit naïvement son admiration : « Je ne comprends pas, mais à la fin de l'année tout s'arrange, le miracle se fait. »

Cette bizarre comptabilité, qui est dans la tradition la plus authentique de Béthanie, n'est, somme toute, que l'application du conseil évangélique pris au sérieux. On m'a dit là-bas : Dieu donne toujours raison à la Supérieure qui fait passer au second plan les préoccupations d'ordre naturel; au dernier moment, lorsque la situation est humainement désespérée, toujours il envoie le secours nécessaire. Nous touchons la Providence qui conduit si manifestement nos affaires. Demain, Celui qui nous a donné en modèle l'insouciance des petits oiseaux nous donnera la becquée. Comment pourrions-nous l'appeler *Notre Père* s'il nous laissait périr?

C'est la foi, la confiance en Dieu telle que Jésus l'a enseignée, avec la récompense qu'il a promise. Il faut avoir entendu ce langage chrétien, dans une maison remplie d'une famille nombreuse, où tout le monde vit de la divine imprévoyance, pour comprendre le réalisme du précepte évangélique non interprété.

Pour couronner notre stupéfaction, celle qui vient de parler ainsi ajoute l'instant d'après, sur le ton le plus naturel du monde : « Plusieurs projets de fondations nouvelles sont actuellement à l'étude, elles aboutiront

si Dieu le veut. » Comment Dieu ne l'aurait-il pas voulu, puisqu'on était parti du zéro!

Après avoir reçu ces admirables déclarations, il ne nous est pas défendu de réfléchir sur l'héroïque pauvreté de Béthanie.

Il était évidemment indispensable que l'Œuvre fût créée de rien. Il n'y a point deux manières de lancer une famille religieuse : l'une selon les antiques méthodes et l'autre, plus scientifique, en les mettant sur le pied des entreprises modernes. Lorsque la Mère Henri-Dominique écrira joyeusement au P. Lataste qu'il y a du pain d'avance pour un mois entier, le Père la reprendra sévèrement, comme si c'était prévoir et thésauriser, c'est-à-dire offenser la Providence et compromettre l'œuvre gravement, que d'assurer du pain pour un mois : « Pensez-vous, répondit ce jour-là le P. Lataste, que les Apôtres avaient du pain assuré pour trois ou quatre mois. » Ce n'était point là que des mots. Un dernier trait donnera la mesure de son désintéressement : il alla jusqu'à détourner vers une autre œuvre la générosité d'une personne qui mettait dix mille francs à sa disposition. Folie des grands Fondateurs d'Ordres : Saint Dominique et tous les patriarches des familles religieuses n'ont pas agi autrement.

Toutefois, est-il aussi normal, est-il souhaitable que cette pauvreté radicale, indispensable à la base des Instituts religieux, au XIII^e comme au XX^e siècle, continue de persister? Accuser les Congrégations qui ont un mois de pain assuré d'avance — et qui ont

même un compte en banque! — d'avoir dévié de leur idéal, serait accuser l'Église d'autoriser le relâchement, Elle surveille de près la gestion financière des couvents. Et lorsque surviennent des abus, si la justice immanente n'a pas fait son œuvre par un krach salutaire ou une expropriation providentielle, elle-même se chargera de ramener une fortune intolérable à des limites décentes en envoyant ses visiteurs apostoliques disperser de trop grandes propriétés en Amérique du Sud. Mais elle permet l'usage et l'administration de biens à ceux et à celles dont elle a reçu le vœu de pauvreté.

Cette conduite n'a rien de contradictoire : un Ordre peut gérer une fortune et ses membres vivre dans une réelle pauvreté. A l'inverse, il n'est pas chimérique de concevoir une Congrégation sans revenus, dont les membres auraient perdu l'esprit de pauvreté. Or, la distinction entre l'usage et la propriété n'est pas, on peut le croire, une question de mots. La vertu de pauvreté est moins qualifiée par l'objet extérieur que par le détachement de cet objet. Tout serait à refaire si la religieuse, ayant renoncé au confort, s'attachait maintenant à des riens. Par contre, si elle use de biens mis à sa disposition sans y tenir, elle restera dans la pauvreté dont elle a fait profession.

Certaines mesures préservent, à Béthanie, l'esprit de pauvreté contre l'instinct de propriété, le plus tenace de tous. Par exemple, à la fin de chaque mois, les religieuses soumettent la liste des objets qui sont à leur usage. Un spécimen de cet inventaire donnera un aperçu

de ce qu'une religieuse — elle-même Prieure conventuelle — peut avoir à déclarer :

1) Un missel dominicain. 2) Un bréviaire. 3) Un « Manuel du chrétien ». 4) Une Bible. 5) « Commentaire des Psaumes et Cantiques » par le R. P. Huguency. 6) Quelques images. 7) Quelques lettres. 8) 2 carnets. 9) Un stylo. 10) Un couteau de poche. 11) Une pochette de travail avec dé et ciseaux.

Il y a aussi une robe et quelques vêtements marqués à son chiffre, mais, aucun de ces menus objets n'appartient à celle qui en dispose. Selon la volonté du Fondateur qui, sans doute, estimait ce langage un tantinet puéril, on ne dit pas à Béthanie, comme dans certains monastères : « notre verre » et « nos souliers »; pourtant, *la* montre donnée par ma famille et qui avait été laissée à *mon* usage durant quelques semaines passera tout naturellement à une autre dont les Supérieures auront jugé qu'elle en avait besoin. Le cas échéant, l'autorité saura corriger vigoureusement un attachement immodéré... aux biens de ce monde.

J'ai trouvé, dans la chronique du noviciat, une page édifiante sur l'une de ces interventions. Ce petit drame intime fera sourire — les novices ont les réactions charmantes et vives des enfants — il dira pourtant comment le grand acte héroïque d'abandon se traduit par mille petits déchirements douloureux.

« Le chapitre n'a pas trop effrayé les Postulantes qui semblent pleines de bonne volonté. Durant la séance, une Novice qui tenait trop à ses affaires a dû se dépouiller de sa ceinture pour l'échanger contre celle de la

Mère-Pro-Maîtresse. Avant midi ses livres, son couteau, etc..., tout y passera. Cela a semblé lui coûter; son visage était rouge comme les petites pommes qu'on nous sert au déjeuner. Peut-être quelque autre a-t-elle frissonné, en pensant que pareille chose pouvait lui arriver, mais je crois que malgré le silence les cœurs battaient bien fort du désir de se dépouiller, de n'avoir plus rien que Jésus, afin de réaliser le souhait de notre Père : ô mon Dieu, videz-moi de tout moi-même, et remplissez-moi jusqu'au bord de vous seul. »

La pauvreté individuelle d'une religieuse n'est jamais trop grande, celle de la Congrégation peut être quelquefois excessive. L'indigence de Béthanie, si elle avait été systématiquement maintenue à ce degré, serait un défi à la Providence. Elle est, en réalité, une conséquence fatale du recrutement. En leur recommandant de ne repousser aucune vocation pour une question de dot, le Fondateur mettait ses filles dans un état héroïque. Les autres Congrégations qui subsistent sans capitaux sont adonnées à des œuvres qui assureront normalement le pain de chaque jour. La Congrégation de Sainte Marie-Madeleine se trouve dans la situation économique d'un monastère de religieuses contemplatives à peu près dépourvu de ressources. Ce que peuvent apporter avec elles les Postulantes, ne saurait, en aucune façon, suffire à l'entretien d'une communauté où la plupart, on le conçoit, n'ont rien à donner.

La solution à cet état de fait était le travail manuel.

Le P. Lataste en a fait l'une des principales observances de la Règle béthanienne.

Et comme si leurs mains étaient de blancheur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc
Elles brodent du linge et font de la dentelle.

Le premier motif du travail des mains à Béthanie est, comme on le voit, moins poétique que ne le dit Rodenbach : c'est le gagne-pain.

Un écho de la lutte pour la vie nous arrive de temps à autre dans ce long journal de Béthanie; bien souvent le spectre du chômage est évoqué. Ou bien, comme le Mercredi 10 octobre 1866, apparaît — déjà! — le mot de surmenage. Mardi, 26 mars 1867 : « Nous sommes surchargées de travail... nous avons gagné 62 francs en 12 jours. » 5 mai 1904 : « Malgré la grande assiduité au travail, on ne peut arriver ce mois-ci. Il ne reste rien pour payer les contributions. »

« Elles brodent du linge et font de la dentelle. » Elles font aussi les foins. Ces blouses en toile de Vichy, grises, noires ou bleues, disséminées dans le jardin, sont des Sœurs au travail. Plus loin, dans la prairie, l'une fauche à grands coups; d'autres aident un pauvre cheval qui n'en peut plus.

Une petite ferme est annexée à la maison, et grâce à la Chronique je pourrais consacrer un chapitre à la généalogie des bêtes à cornes de Montferrand. Je sais, par exemple, que Fifie, la quatrième vache après Bienvenue, Blanchette et Merveille, née le 3 octobre 1882, a donné son premier veau le 30 août 1885. A la mule

Ruth a succédé Noémie. J'ai lu aussi qu'un jour de Noël, Turc, le chien de Viry-Châtillon a croqué une vingtaine de poules, canards et dindons; toute la basse-cour a été anéantie par ses soins. Petite Sœur Françoise était désespérée, mais la Mère Prieure s'est contentée de dire en souriant : « Tout cela est bien moins triste qu'un péché véniel .»

Moyen de subsistance, le travail est considéré en même temps comme un grand moyen de sanctification; d'une part, exercice de pénitence, de l'autre dérivatif de l'imagination. « Il nous arrive une grande quantité de travail, dit un jour la Chronique. Quel bonheur! le travail, à Béthanie, c'est le repos des âmes. » C'est, enfin, un entraînement qu'on donne aux Réhabilitées dont le premier mal a été pour beaucoup l'oisiveté et la paresse. On ne leur redonnera le goût du travail qu'en leur montrant l'exemple. Là aussi, pour arriver aux âmes, comme disait le P. Pernet, fondateur des Petites Sœurs de l'Assomption, il faut passer par le balai.

Béthanie est une ruche où chaque travailleuse s'affaire à une besogne précise. Chaque semaine, le Samedi, les Sœurs responsables d'un service doivent soumettre à la Mère Prieure les prévisions pour les journées suivantes. La jardinière dresse la liste des légumes qu'elle pourra fournir et des travaux opportuns. La sacristine demande des aides en vue d'une fête à préparer. La Maîtresse de l'ouvroir annonce une livraison urgente et n'oublie pas de solliciter quelque soulagement pour les Sœurs qui supporteront le surcroît de travail. La lingère prévoit qu'elle devra tailler dans une pièce d'étoffe

neuve. La buandière avertit que le savon accordé d'ordinaire ne suffira pas...

Quand on a parlé des sentiments héroïques et des sublimes vertus, il faut descendre vers ces humbles choses — si pareilles à ce dont est tissée la vie du monde, et pourtant si différentes — pour dire l'existence quotidienne à Béthanie. Le travail est toujours le service du Maître, l'œuvre de rachat que l'on poursuit de toute la force de son amour.

On remarquera que nous avons, à dessein, évité de présenter les Sœurs Converses à propos de l'observance du travail. C'est qu'il ne leur est pas exclusivement réservé.

La Congrégation de Sainte-Marie-Madeleine comporte, en effet, une catégorie de religieuses qui se distinguent des Sœurs de Chœur en ce qu'elles portent un scapulaire noir sur leur robe blanche et qu'elles ne participent pas au gouvernement de l'Ordre.

La sélection se fait pour ainsi dire d'elle-même, pendant le temps du postulat. Il ne s'agit pas — on peut le croire! — de rétablir les classes et les castes dont on s'est à jamais délivrée en abandonnant le monde. Béthanie est justement fondée sur le mépris de ces séparations : les enfants des familles les plus honorables fusionnent avec les filles de rien, l'éducation la plus raffinée y rencontre l'absence totale et irrémédiable de culture. Plus d'une novice doit songer quelquefois, avec ce frémissement d'aise qu'on éprouve lorsqu'on a échappé à une contrainte sociale : « Si maman savait à qui je dis : ma Sœur! »

Mais l'affection fraternelle égale pour toutes, une volonté pareille de s'oublier dans le même sacrifice, ne donneront jamais les qualités nécessaires à l'exercice d'une responsabilité comme celle qui incombe aux Supérieures de Béthanie. Telle est la seule considération qui préside au partage. Alors, il n'est plus question de Réhabilitantes et de Réhabilitées : une ancienne Petite Sœur sera jugée apte à devenir religieuse de Chœur, une Postulante d'excellente famille sera converse. A cet égard, aucune garantie n'est donnée au moment de l'admission, et l'on n'imagine pas quelqu'un posant ses conditions.

Un prêtre se plaignait de ce que sa protégée n'eût point reçu le scapulaire blanc : « Elle a pourtant, disait-il, une spiritualité de religieuse de Chœur. » Cette expression n'a pas de sens à Béthanie; les converses ne sont pas des religieuses de seconde zone. S'il y en a, parmi elles, qui eussent fait d'excellentes Sœurs de Chœur, les autres Converses en profiteront.

D'ailleurs, les difficultés ne peuvent surgir qu'au dehors; l'intéressée n'attachera jamais d'importance à de tels scrupules. Elle remplira sa mission humblement, c'est-à-dire : grandement. Elle est assurée de tenir des rôles subalternes jusqu'à la fin de ses jours — peut-être sera-t-elle une des Sous-Maîtresses qu'on appelle « Bons Anges » — tant mieux. En tout cas, si elle est affectée aux travaux manuels ce n'est pas afin de permettre aux autres de prier plus longuement. Je ne sais s'il existe des Congrégations où les Sœurs converses soient aussi mêlées à la vie et à la prière des autres.

En est-il, par exemple, où elles récitent en entier, aux jours de fête, le grand Office canonial comme à Béthanie ?

Du matin jusqu'au soir la ruche est bruisante d'un bourdonnement de prières. Une Heure du grand Office, psalmodiée selon le rit dominicain, allègre et simple, n'est pas sitôt achevée que les Sœurs Converses et les Petites Sœurs Tertiaires commencent une partie de l'Office de la Sainte Vierge. Ensuite, Petites Sœurs Simples et Aspirantes psalmodient l'Office de saint Dominique.

Bien entendu, le Rosaire n'est pas oublié chez les Dominicaines de Béthanie et chaque soir un chapelet est récité en commun. A la bonne saison, la communauté au grand complet défile processionnellement dans le parc en égrenant les cinq dizaines des mystères. Ceux qui ont vu, dans un doux crépuscule d'été se dérouler la longue guirlande priante noire et blanche n'oublieront jamais cette harmonieuse et reposante vision. Il y aurait là de quoi jeter en extase un artiste. Nous qui savons, nous bénirons Dieu pour tant de paix.

Je veux parler encore d'une pratique inventée par le P. Lataste à l'intention des Petites Sœurs Simples et Aspirantes, et qu'on appelle à Béthanie : *la Bénédiction de l'heure*. A chaque heure du jour, dans les ouvriers, au jardin, à la salle commune, un épisode de la Passion du Christ est annoncé à haute voix et suivi d'une prière. Toute la journée est enserrée de la sorte dans une méditation des dernières heures de Jésus.

Le dimanche est consacré à la vie ressuscitée de Notre-Seigneur.

En semaine

- 5 h. — Jésus est arrêté.
- 6 h. — Jésus est conduit chez Hérode qui le traite comme un fou.
- 7 h. — Jésus est conduit chez Pilate. On lui préfère Barabbas.
- 8 h. — Jésus est flagellé.
- 9 h. — Jésus est couronné d'épines.
- 10 h. — Jésus est présenté au peuple. *Ecce Homo.*
- 11 h. — Jésus est chargé de sa Croix.
- 12 h. — Jésus est cloué à la Croix.
- 1 h. — Jésus prie pour ses bourreaux, promet le ciel au Bon Larron et recommande sa Mère à Saint Jean.
- 2 h. — Jésus s'écrie : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez vous abandonné. J'ai soif. Père, je remets mon âme entre vos mains. Il entre en agonie.
- 3 h. — Jésus dit : Tout est consommé et il expire. Le voile du Temple se déchire, la terre tremble, les rochers se fendent, les morts ressuscitent.

Le Dimanche

- L'âme de Jésus descend aux limbes.
- Jésus ressuscite.
- Madeleine et les Saintes Femmes vont avec des aromates pour embaumer Jésus.
- Jésus apparaît à Madeleine.
- Jésus apparaît aux Saintes Femmes et leur permet de lui baiser les pieds.
- Madeleine annonce à Pierre et aux Apôtres la Résurrection de Jésus.
- Jésus apparaît à Simon-Pierre.
- Jésus apparaît aux disciples d'Emmaüs.
- Jésus apparaît aux Onze et à Thomas.
- Il lui fait toucher ses plaies et lui reproche son incrédulité.
- Jésus apparaît à Pierre et à Jean sur les bords du lac du Tibériade et avec eux, aux cinq autres disciples.
- Jésus dîne avec les Apôtres. Il dit trois fois : Simon-Pierre, m'aimes-tu ?

- 4 h. — Jésus est percé d'une lance. Il est descendu de la Croix et remis aux mains de Marie et Madeleine.
- 5 h. — Jésus est embaumé et enseveli. Marie et Madeleine pleurent auprès du Sépulcre.
- 6 h. — Jésus lave les pieds des Apôtres.
- 7 h. — Jésus institue le Sacrement de l'Eucharistie.
- 8 h. — Jésus, la face contre terre, entre en agonie.
- Jésus apparaît en Galilée à plus de cinq cents disciples à la fois.
- Jésus apparaît à Saint Jean.
- Jésus apparaît aux Apôtres réunis. Il leur donne l'ordre d'aller prêcher par toute la terre.
- Jésus bénit ses Apôtres et, le regard tourné vers Béthanie, il s'élève au ciel et disparaît.

Des prières communes réunissent Réhabilitantes et Réhabilitées à la chapelle : l'oraison du matin, l'Heure de tierce, la Messe, Sexte, une partie du Rosaire, comme il a été dit précédemment. Selon la volonté du Fondateur, le Dimanche un seul Office est célébré dans le couvent.

Réhabilitantes et Réhabilitées se rejoignent encore pour l'adoration du Saint-Sacrement : après la Messe jusqu'à la Bénédiction du soir, deux par deux, une Sœur et une Petite Sœur, elles se relaient d'heure en heure devant l'ostensoir. Une fois par mois, et chaque année en union avec Montmartre, l'Hostie reste exposée pour l'adoration nocturne. L'adoration eucharistique reçoit tout naturellement à Béthanie un caractère particulier. Il est si facile de s'entretenir avec le Christ ! La novice ou la religieuse professe n'ont pas à chercher des sujets et des « points de méditation » dans les livres.

Comment sa prière languirait-elle auprès de la petite Aspirante dont elle devine les luttes, et comment, pour celle-ci, les mots d'expiation et de réparation resteraient-ils vides ? « Ah ! soupirait cette Petite Sœur, si c'était celui-là qui avait été mon premier amour. »

Enfin, chaque soir, Complies sont chantées en commun et suivies de la procession au chant du *Salve Regina*. Cette antienne à la Vierge, qui fait une si grande impression sur les hôtes des couvents dominicains, est ici plus émouvante que partout ailleurs. La belle prière du *Salve Regina* semble avoir jailli du cœur de saint Bernard pour les filles de Béthanie. *Salut, Reine miséricordieuse*. Nous savons, nous autres, ce qu'est cette miséricorde : nous en sommes les témoins, les miracles vivants. *Notre vie, notre douceur, notre espérance, salut*. Nous étions mortes, il n'y avait plus, pour nous, que la dure justice humaine qui nous avait jetées dans le désespoir, mais vous êtes apparue. *Vers vous nous crions, malheureuses enfants d'Ève*. Le poids de l'ancien péché nous accablait, vous seule pouviez nous en délivrer. *Vers vous nous soupirons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes*. Dieu sait quelles tristesses nous avons endurées, nous qu'on appelait, par une horrible dérision, des filles de joie ! *O notre avocate, tournez vers nous vos yeux compatissants !* Nous avons eu des avocats et nous voulons chasser le souvenir de ces séances affreuses, mais le vrai procès est là-haut, et c'est vous que nous chargeons de notre défense. *Puissiez-vous, après cet exil, nous montrer Jésus, le fruit de votre sein !* Oui, que votre maternité innocente

rachète nos maternités coupables. *O clément, ô miséricordieuse, ô douce Vierge Marie*.

* * *

La ruche de Béthanie essaime.

A quelle fondation nouvelle assisterons-nous ? Depuis le premier exode de huit religieuses et onze Petites Sœurs à Thorigny, le 11 novembre 1879, ou bien depuis ce jour du 29 septembre 1884 où trois compartiments du P. L. M. emportaient vers le désert de Sainte Marie-Madeleine vingt-cinq Sœurs et Petites Sœurs, les départs doivent se ressembler par le pittoresque et joyeux branle-bas, par la confiance qui déborde des cœurs.

Les préparatifs sont commencés depuis longtemps. Chaque groupement a prélevé dans ses biens des offrandes aux fondatrices. Les Sœurs désignées pour le nouveau couvent sont arrivées à la Maison-Mère. Des paquets attendent dans le cloître, et les novices cherchent toujours ce qu'elles pourraient encore donner. L'une décide de faire le sacrifice de ses sabots, d'autres abandonnent leur chapeau de paille. Un étui à lunettes misérable, qui allait partir, est échangé contre un étui neuf. Le nouveau nid sera mieux garni que la première maison de Frasnès !

La Mère Générale dit, en quelques paroles maternelles, ses espoirs et donne ses conseils. On récite la prière du P. Lataste, on invoque les Saints protecteurs

de l'Ordre et de Béthanie et la colonie s'embarque. L'essaim est parti.

Là-bas, des amis attendent. L'œuvre des Réhabilitées a toujours ému les cœurs généreux.

Si nous sommes à Châbles, le 20 juin 1934, toute la paroisse est rassemblée depuis longtemps et acclame ses nouvelles Sœurs. Les écoliers et écolières chantent de ces beaux chœurs suisses remplis de montagnes, de glaciers et de neige. Monsieur l'Instituteur bat la mesure. Deux mignonnes Fribourgeoises, en costume du pays : coiffe de soie noire à dentelles et fichu brodé, offrent une grosse gerbe de fleurs. Il y a des compliments, des poésies. Sainte Thérèse de Lisieux et sainte Jeanne d'Arc apparaissent, et les fillettes leur demandent ce qu'elles viennent faire dans leur beau pays. Elles viennent leur donner des Sœurs de Béthanie. Quand Monsieur le Curé souhaite la bienvenue et présente Monsieur le Syndic et Monsieur le Président du Conseil de Fabrique, ces braves gens ont les yeux remplis de larmes, et tout cela finit par une distribution de bonbons et de médailles.

Si nous sommes en Flandre deux ans plus tôt, le même accueil chaleureux est réservé aux Sœurs : des bienfaiteurs qui ne sont pas riches et dont l'aumône correspond à une privation ont apporté leur obole, des ouvriers ont travaillé gratuitement dans la maison, de pauvres religieuses, comme les Carmélites de Gand et d'Anvers, ont voulu partager avec les Sœurs Dominicaines... On connaît le cœur de la Belgique chrétienne.

La nouvelle maison est pavoisée. Pour recevoir les dix-huit religieuses de Béthanie, une procession en fanfare s'organise. Des voix d'hommes chantent la *Lauda Sion*. Celles des jeunes filles s'élèvent : *Regina sine labe originali concepta... Veni sponsa Christi, accipe coronam*. Un défilé de statues s'ébranle : le Sacré-Cœur, la Sainte Vierge, saint Joseph qui est si vénéré à Béthanie depuis le P. Lataste, Saint Dominique que portent quatre jeunes religieux qui lui ressemblent comme des frères. Le bourgmestre, en écharpe tricolore, noire, jaune, rouge, souhaite la bienvenue. Il n'est pas nécessaire de faire traduire son discours pour comprendre qu'il parle avec tout son cœur. Oui, il a raison, c'est l'entrée de Jésus à Jérusalem, le jour des Rameaux. M. le Curé remercie les Sœurs qui vont prier et faire pénitence pour ses paroissiens. L'église est illuminée. L'autel blanc et or disparaît sous les palmiers et les fleurs comme pour un grand mariage — n'est-ce pas aujourd'hui les noces mystiques du Christ et de la nouvelle Béthanie? — et la T. R. Mère Générale, qui ferme le cortège, doit se sentir un peu la mère attendrie de la jeune épousée.

O mijn Jezus dat ik U minne!
Geef U aan mij, en geef mij aan U!

.....
O Jezus, zielen... nog zielen!

La prière du P. Lataste sera maintenant redite en flamand (1).

(1) « O mon Jésus je vous aime! Donnez-vous à moi et donnez-moi à Vous! Identifiez-moi à Vous : que ma volonté

Une Aspirante est reçue. Le prêtre récite pour la première fois l'Évangile de Sainte Marie-Madeleine. Le petite veilleuse du Saint-Sacrement est allumée. Il y a, dans le monde, un tabernacle de plus, un nouveau foyer à Béthanie.

Combien d'essaims nouveaux partiront-ils encore de la ruche-mère? Béthanie commence à peine de vivre; il n'existe pas d'œuvres similaires : toute la terre lui appartient. La croix de sapin fleurie d'églantines qui marque la tombe du P. Lataste n'a pas fini d'allonger son ombre.

soit la vôtre! Incorporez-moi à Vous : que je ne vive qu'en Vous et pour Vous! Que je dépense pour Vous tout ce que j'ai reçu de Vous, sans en rien garder pour moi-même! Que je meure à tout pour Vous! Que je vous gagne des âmes! des âmes, ô mon Jésus, des âmes! »



EPILOGUE

De la mort et de la joie

— Mais enfin, qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans cette maison de Béthanie dont vous avez toutes le nom à la bouche?

Le docteur aimablement bourru avait assez de religieuses dans sa clientèle pour ne pas ignorer ce que représente, chez les bonnes Sœurs, la famille que nous appelons du nom assez terne de Congrégation, mais jamais il n'en avait entendu parler avec cette tendresse et sur ce ton mystérieux.

Ce qu'est Béthanie, personne ne l'exprimera; les filles du P. Lataste elles-mêmes avouent qu'elles le découvrent chaque jour. Fraternel, aimant, zélé, simple, discret, chaud, joyeux, fort, ouvert, intime, il faudrait fondre ces mots, et d'autres encore, pour dire ce qu'est leur foyer. Elles ont forgé un qualificatif irremplaçable, dont je crois maintenant saisir un peu la portée, lorsqu'elles parlent d'une âme ou d'une visite « béthanienne », d'une lettre « si béthanienne », d'un sermon « parfaitement béthanien », d'une journée « très béthanienne » d'un bonheur « tout béthanien ». Il me semble

pourtant n'avoir jamais mieux éprouvé le charme de Béthanie qu'au petit cimetière de Montferrand-le-Château.

Le P. Lataste avait réglé d'avance le détail de sa sépulture, et s'il a voulu mettre de la douceur et de la gaieté jusqu'à la dernière demeure de ses enfants, il faut reconnaître qu'il a réussi : rien n'est plus apaisant que le petit cimetière heureux de Montferrand.

Selon la volonté du Fondateur, sa tombe est marquée d'une simple croix : deux troncs de sapin avec leur écorce, taillés en biseau. Toutes pareilles, mais un peu plus petites, une centaine d'autres se pressent autour d'elle.

Plusieurs fois par an le cimetière de Béthanie renouvelle sa parure. A la Toussaint, une grosse touffe d'asters parsème chaque tombe d'une pluie d'étoiles blanches; le cimetière n'est plus alors qu'un pou-droisement de neige.

Au début d'une matinée d'été, j'ai vu s'y dérouler une guirlande noire et blanche qui finit par l'envelopper complètement; c'était la procession hebdomadaire du *Libera*. Les voiles sombres et les robes claires évoluaient harmonieusement derrière un rideau de rosiers en fleurs, une musique d'abeilles emplissait l'enclos; le chant funèbre n'était lui-même que suavité. Je croyais assister à une ronde d'élus au paradis de Fra Angelico.

Il est rare de ne point trouver, au cimetière de Béthanie, une religieuse qui vient égrener une dizaine de chapelet entre les croix de bois, pour demander sans doute aux Sœurs aînées de l'aider dans sa lutte.

Ou bien, c'est une Petite Sœur, qui revient du pré, un râteau sur l'épaule, et qui se recueille là un instant avant de reprendre son travail ou sa prière.

L'enclos parfumé est-il si joyeux parce que deux fois par jour, à la belle saison, il est mêlé aux fraternelles réunions des vivantes ? A quelques pas de l'entrée, une quinzaine de Sœurs, assises en cercle, les pieds sur des tabourets, devisent gravement tandis que les aiguilles courent dans le tricot ou la broderie. Ce sont « les Mères ». Plusieurs sont très vieilles. A laquelle est réservée la première place dans le jardin aux asters et aux roses ? Dernièrement, l'une d'elles allait y rejoindre sa propre sœur selon la chair qui l'y avait précédée depuis 1896.

Du bosquet voisin arrivent les éclats d'une conversation animée : les Petites Sœurs se reposent à l'ombre.

Sous un tilleul en bordure de l'allée, le cercle des novices est le plus babillard. Oh ! comme il s'amuse le groupe espiègle des petites novices blanches tacheté de rectangles noirs : le scapulaire des converses.

La récréation du soir les retrouvera autour des croix de sapin fleuries. Quelques faneuses en blouse bleue sont encore éparées dans la prairie. Au creux de ce vallon de verdure franc-comtois, on a l'impression d'être en sûreté, à l'abri du monde. On n'entend que le roulement lointain d'un chemin de fer qui gronde en traversant le Doubs. Une cloche se met à sonner, une bonne grosse voix de cloche, la moins impérieuse que j'aie entendue, car elle est sûre d'être obéie. Les langues et les aiguilles des Anciennes se sont arrêtées brus-

quement et il ne reste plus que le cercle des tabourets et des chaises. Le bosquet bavard s'est apaisé comme par enchantement; le groupe noir et blanc du tilleul s'est disloqué et les blouses bleues s'acheminent vers le couvent. Un tintement, par coups longuement espacés, succède à la sonnerie : toute la famille de Béthanie, rassemblée sous le cloître, récite le *De Profundis*.

Un silence religieux pénètre le petit cimetière et soudain — car cela fait tellement bien partie du paysage que nous ne l'avions pas remarqué — nous découvrons que les grillons n'ont pas cessé leur petite musique indéfiniment multipliée.

La grotte de Sainte-Madeleine où j'ai redit ce matin les paroles de Jésus sur la dernière Madeleine pardonnée se remplit d'ombre. Là-haut, autour du chevet de l'église, la psalmodie de Matines et de Laudes fait une rumeur de ruche. Ici l'on n'entend que le cliquetis persistant des cigales et, de temps en temps, le bruit humide d'un saut de carpe dans la rivière.

Combien de fois suis-je allé retrouver le cher petit enclos de Béthanie ? Pendant tout le temps que Béthanie vivait sous mes yeux, grâce au journal de la Chronique, son histoire se déroulait, jalonnée de croix. Je le voyais se garnir peu à peu, le cimetière de Montferrand, et chaque fois qu'une tombe se creusait, la main fraternelle transcrivait les sentiments qui étreignaient les cœurs. Récits monotones et toujours poignants : les adieux, l'agonie, les dernières paroles, le *Salve Regina*, cette ultime berceuse qui clôture la prière du soir domi-

nicaine, à Complies, et qui est aussi la prière du soir de la vie. Et puis, c'est la veillée funèbre où les rosaires et les psaumes alternent, le voile qu'on ramène sur le visage; le pauvre cercueil s'en va rejoindre sa place. Mais quelle variété dans ces mêmes fins ! Et comme les âmes d'ici se montrent magnifiquement avant de disparaître en beauté ! Les croix de sapin bien pareilles n'étaient plus anonymes, une à une elles me parlaient de Béthanie, et par elles Béthanie se confondait avec le ciel.

D'abord, la grande croix où il faut toujours revenir pour aller aux autres et devant laquelle un banc de pierre invite à s'agenouiller. Pour intercéder en faveur du défunt ou déjà pour le prier ? Pas une fille du P. Lataste n'achève sa journée sans offrir un sacrifice afin d'obtenir la glorification du Vénéré Père. Quatre miracles sont exigés pour la canonisation des Saints, mais l'Église dispense d'un les fondateurs d'Ordre. La Congrégation de Sainte-Marie-Madeleine n'est-elle point d'ailleurs un miracle permanent ?

Celle-ci est la Petite Sœur Imelda. Elle n'avait connu le P. Lataste qu'à la prison d'Auberive et Béthanie l'avait recueillie comme une épave. Elle eut le temps de devenir Petite Sœur; trois mois après, le 13 avril 1872, elle était assez belle pour partir. Elle avait vingt-trois ans. « Petite Sœur Imelda est retournée à Dieu ce matin, à 7 heures. La douleur de la perdre est bien tempérée par la joie surnaturelle que m'ont donné ses admirables dispositions (c'est la Mère Henri-Dominique qui parle.) Puisse-nous toutes

jouir, à la dernière heure, de la paix, de la confiance, avec laquelle notre pieuse Enfant s'est endormie... — 14 avril. Aujourd'hui, à 10 heures, a eu lieu la cérémonie d'inhumation. Quatre Mères du Conseil et deux Petites Sœurs ont porté au cimetière cette chère dépouille. Voilà donc la couronne d'Enfants commencée autour de notre Vénéré Père. Béthanie est commencée au ciel. »

La croix de sapin porte deux noms : Petite Sœur Imelda, Mère Marie de Jésus, décédée au jour même des noces d'or de la Mère Fondatrice, le 27 décembre 1893.

De temps en temps, des tombes de Petites Sœurs et de religieuses sont ainsi accouplées. Sur la même on lit :

SŒUR MARIE ANTONIN

† 12 mai 1879

PETITE SŒUR MARGUERITE

† 8 novembre 1906

MARIE-ALICE VISSIERE

Tertiaire de Saint-Dominique

† 15 décembre 1918

R. I. P.

Et il faut bien que Dieu prenne la grappe entière! Confondues dans la vie, elles le sont aussi dans la mort : les Petites Sœurs sont enterrées revêtues de la robe blanche.

Petite Sœur Noëlle † 9 juillet 1872. Celle-ci nous émeut parce qu'elle fut de la première retraite à la Maison Centrale de Cadillac, en 1864, et surtout parce que le dernier regard du P. Lataste s'est reposé sur

elle. De son lit de mort, il se souvenait de la prisonnière qu'il avait trouvée autrefois. Il avait assisté à la transformation de cette pauvre âme. Trois ans plus tard, à sa libération, elle tenait sa résolution de retraite. Le Père, déjà terrassé par le mal, lui avait donné l'habit de Petite Sœur et l'avait appelée Noëlle. On avait remarqué son dernier regard de moribond sur Petite Sœur Noëlle. Il savait quel trésor possédait Béthanie. Quand son tour viendra, elle dira qu'elle espère en son intercession, puisqu'il a reçu sa confession générale. Disgraciée, peu avenante, elle était demeurée inaperçue, et quand au moment de mourir elle s'est mise à parler de Jésus-Christ, ce fut une révélation. « Voyez, disait-elle, comme je suis heureuse. Lui était sur du bois, et moi dans un lit. Lui était seul et moi je suis entourée par mes Sœurs... »

Pendant l'inhumation de Petite Sœur Noëlle, la Mère Henri-Dominique recevait le dernier soupir de Petite Sœur Louise-Bertrand. Au même moment on donnait le premier coup de pioche pour les fondations de la chapelle, comme si l'agrandissement de Béthanie devait se faire sur des tombeaux.

Celle-ci, Mère Marie-Hyacinthe, morte à trente-deux ans le 12 octobre 1875, préféra suffoquer plutôt que de dormir, car « le sommeil, disait-elle, m'empêche de penser à Notre-Seigneur. » Au lever du jour, la garde-malade la prévient doucement : « Mère Hyacinthe, vous avez fait un grand chemin depuis hier matin. — Vous croyez ? ah ! quel bonheur ! » Et elle s'en va dans la journée. Lorsqu'elle fut parée de la couronne

d'épines fleurie de roses blanches, elle ressemblait à une sainte Catherine de Sienne.

Où est-elle, cette terrible Petite Sœur Saint-Michel que l'Archange eut tant de peine à terrasser ? A plusieurs reprises, le Conseil du couvent avait décidé son renvoi, mais à chaque fois elle montrait tant de vrai repentir et faisait de si belles promesses que la Mère Prieure la graciait « pour la dernière fois ». Devenue une petite vieille Sœur toute cassée, très douce, très serviable, elle faisait avec une terreur comique : « Oh ! que j'étais mauvaise ! » Vers la fin de sa vie, comme on lui disait : « Vous allez voir notre Vénérée Mère au paradis », elle répondit avec humour : « Oui, elle poussera du coude notre Vénéré Père en disant : la voilà tout de même ! »

Les premières filles du P. Lataste partent ainsi fonder l'autre Béthanie. Le 2 septembre 1876, c'est le tour de Sœur Madeleine de Jésus, emportée par la fièvre typhoïde. Elle avait reçu l'habit le 16 février 1868. Elle eut peur de la mort mais, pressant contre son cœur sa croix de profession, elle murmurait : « C'est à moi, cela ! » et son âme fut pacifiée. L'agonie fut longue. Les prières des agonisants étaient achevées, le *Salve Regina* était chanté, et elle luttait encore : « Chantez donc, suppliait la mourante, chantez cet air... Commencez... » Quel air voulait-elle entendre ? Une Sœur entonne à mi-voix. « L'extase de sainte Madeleine », composée par le P. Lataste. Le visage de la mourante s'éclaire, c'est cela qu'elle voulait : « Il est l'heure, hâtez-vous, j'attends et le jour fuit... » Une

Sœur converse disait : « Si le monde voyait cela, il dirait que c'est le Paradis. »

Le 3 avril 1877, Mère Marie-Augustin réclame le *Salve Regina*. « Nous l'avons déjà chanté, dit la Mère Prieure. — Je ne l'ai pas entendu, répond l'agonisante, chantez, le *Salve*. » Elle aussi achète durement la paix du cimetière et le repos des Petites Sœurs. Après une nuit de lutte : « Oh ! c'est trop fort. Non ! Non ! » Mais aussitôt : « Ah ! qu'il fait bon mourir à Béthanie. »

Comme il était arrivé pour la restauration de l'Ordre dominicain en France par le P. Lacordaire, la fondation de Béthanie est payée par la jeunesse.

Petite Sœur Imelda, partie le 1^{er} août 1878, a vingt-cinq ans. Elle ne voulait point qu'on la pleurât, pour ne pas gâter son bonheur. Elle demanda le *Salve*, après quoi il fallut bien chanter le *Libera*. Dieu ! qu'elle était jolie sur sa planche, dans la blancheur de sa robe, couronnée de roses.

Quand elle vit la mort s'approcher, Petite Sœur Dalmace fut effrayée : « Mourir si jeune, murmurait-elle, oh ! que c'est dur... » Des tentations de désespoir la secouaient. Elle frissonnait. Les yeux fixés sur on ne sait quoi d'invisible pour l'entourage, on l'entendait dire : « Non, ce n'est pas vrai. C'est moi qui ai commis cette faute, à tel endroit, mais je l'ai avouée... » Et puis, elle retrouva la paix.

Morts violentes et douces, comme celle de Sœur Marie-Augustin : « Je ne croyais pas, faisait-elle, qu'on eût la vie si dure. » La veille elle avait soumis ce cas de conscience : « Puis-je demander à mourir le

jour de Notre-Dame de la Merci? ou est-ce préférable et plus parfait que je m'abandonne à la volonté de Dieu? — Abandonnez-vous. — Eh bien! oui, mon Dieu, quand vous voudrez. » Mais ceci, ajoute la Chronique, « avec un accent de foi et de piété qui m'a fait du bien. » Mère Marie des Anges écrit : « Elle est délicieuse dans son agonie, toute paisible et suave, en union avec Notre-Seigneur. »

Délicieuse aussi la jeune Sœur Marie Jean-Joseph, partie le 10 mai 1878, à l'âge de vingt-cinq ans. Elle était la nièce du P. Lataste. Six ans plus tard, une autre de ses jeunes sœurs, qui était venue la rejoindre, prit place à côté d'elle, et l'on fut bien ému à Béthanie quand on vit les rameaux de lierre grimant aux deux croix se rejoindre et s'enlacer.

Je cherche en vain, dans le cimetière, la Petite Sœur dont la chute avait été si tragique qu'on ne peut même pas y faire allusion. Avant d'être fermé, son cercueil fut rempli de violettes.

J'ai refait le pèlerinage à la croix qui veille auprès de celle du Fondateur, après avoir assisté, heure par heure, à la fin de Mère Henri-Dominique : « Minuit, minuit vingt-cinq, 2 heures, 3 heures moins dix, 3 heures dix environ. Dieu est venu. Notre Père est venu la chercher et nous sommes encore là. Là pour souffrir et continuer son œuvre. » (27 février 1907.)

Sœur Angèle de la Croix, décédée le 28 mars 1923. « Sœur Angèle de la Croix, dit la chronique, a passé une mauvaise nuit. Hier soir, après Matines, elle souffrait beaucoup. C'est pour le Bon Dieu, disait-

elle. Une Sœur lui demandait si elle souffrait. — Oh! oui, alors. Et, comme nous la plaignions elle s'est reprise et, avec son humble douceur : Je suis si sensible! Je suis douillette, c'est pour ça! » A 11 heures, toute la communauté est rassemblée autour d'elle, car la novice va prononcer ses vœux avant de partir. Ses compagnes ne peuvent entrer dans la cellule trop petite, mais, du couloir, elles entendent la voix, si faible et entrecoupée de silences poignants : « *Moi, Sœur Angèle de la Croix... jusqu'à la mort.* » Les petites novices pleurent. La mourante reçoit la croix, le voile, la couronne. Les Sœurs psalmodient les antiennes du cérémonial. Immédiatement après, c'est l'Extrême-Onction. Sœur Angèle de la Croix demande pardon de la peine qu'involontairement elle aurait pu donner. Elle remercie les Sœurs de leur affection. Elle communie et on la laisse dans son action de grâces. *Il* ne vient pas... Quinze jours après elle s'endort, à la fin d'un *Salve Regina*. Je lis dans la chronique du Noviciat : « Sœur Angèle de la Croix est si bien, si gentille dans la mort. »

Sœur Marie de l'Incarnation, décédée le 18 janvier 1924, était l'ancienne Petite Sœur Mannés, ex-détenue de Clermont, victime d'une abominable tromperie. Elle était née le 8 décembre 1854, au moment même où était proclamé le dogme de l'Immaculée-Conception. Elle partit sans déranger personne, « sans donner d'embarras », comme elle disait.

Sœur Madeleine du Christ partit précipitamment, le 18 mars 1925, au commencement de sa vie religieuse. Lorsqu'on récita pour elle les litanies des Saints :

« Oh! fit-elle, la belle procession! » Ses lèvres brûlaient, on lui offrit à boire : « Non; Jésus ne buvait pas sur la Croix. » Sa mère, accourue à son chevet, se réjouissait d'une amélioration apparente. « Oh! dit l'enfant, n'allez pas croire que je sois d'une joie débordante. Le mieux et le plus mal, ce sont les touches du Bon Dieu : il frappe à droite, à gauche, pour savoir si l'on rend le même son. Moi, je ne veux en avoir qu'un : celui de l'amour et de l'abandon. » Ses derniers mots furent : « Jésus, je vous aime. »

Le 17 juin 1932, au moment de comparaître devant Dieu, la Mère Marie-Alphonse demandait à la Petite Sœur infirmière de prier pour elle. « Mais vous, dit la Petite Sœur infirmière, priez pour les Petites Sœurs. — Je suis ici pour elles. » Elle n'en dit pas davantage.

Tout est simple à Béthanie, la mort comme la vie. Il m'a semblé qu'au moment où l'âme transparait le mieux plusieurs sauraient le dire. Je me suis attardé, auprès des croix de sapin, à les entendre parler de leur famille, qui est aussi la mienne, et souvent il me semblait en découvrir de nouvelles richesses et des beautés divines.

Il se passe, là-bas, bien d'autres choses encore : les unes que j'ignore et les autres qui m'ont été confiées, mais celles-ci il faut les taire, le monde ne les supporterait pas.

TABLE DES MATIÈRES

L'Évangile de la pécheresse. 5

CHAPITRE PREMIER

Le père des filles perdues.

La retraite à la prison. — Les femmes tombées ont encore une âme. — Trente ans en arrière. — Une vocation qui tourne mal. — « Caractère très léger mais bien bon ». — Administration des Contributions directes. — L'action catholique d'un fonctionnaire. L'épreuve du cœur. — Travail intérieur. — L'appel décisif. — L'attrait de Saint-Dominique. — Bonheur de novice. — Prière et études. — Saint-Maximin et le désert de Sainte-Madeleine. 11

CHAPITRE II

Naissance d'une grande idée.

L'œuvre qui doit se faire et qui se fera. — Une « Légion Étrangère » de la vie religieuse. — Premiers obstacles. — De Bordeaux à Flavigny en Côte-d'Or. — Insuffi-

sance des refuges. — Maisons centrales et Maisons de détention. — Pour une réhabilitation complète. — Le bon cœur des humbles et le « bon sens » des amis. — Comment triomphent les saints 47

CHAPITRE III

Enfance et jeunesse de Béthanie.

La première Supérieure de Béthanie. — Tournants dangereux d'une vocation. — L'appel des âmes délaissées. — Rencontre du P. Lataste et premiers déboires. — Frasnès-le-Château (Doubs). — Chronique de la Sainte Pauvreté et de la Joie parfaite. — Humbles et héroïques commencements. — Une œuvre indésirable. — Le livret de famille des Sœurs de Béthanie. — Un coup de maître : le plan de la Congrégation de Sainte-Marie-Madeleine. — Mort du P. Lataste. — La partie est gagnée. — Montferrand-le-Château. — De 1870 à 1914. — L'œuvre continue. 81

CHAPITRE IV

De profundis clamavi...

Béthanie, annexe des prisons de femmes. — Où l'État ne peut rien. — Visiteuses des Maisons Centrales. — Confidences de détenues. — Ce qui n'est pas perdu. — Répression ou rééducation? — Le danger de la libération. — Une sortie de prison. — Condition de la réhabilitation béthanienne. — Pas de péchés réservés. — La bonne volonté requise. — Plusieurs entrées à Béthanie. — Les pécheresses clandestines. — Réhabilitation et pardon. — La blessure du péché pardonné. — Nécessité de Béthanie 133

CHAPITRE V

Ascensions.

Le Paradis après l'Enfer. — L'admission à Béthanie. — Jeunes filles en uniforme. — Toutes sont réhabilitées. — Madeleine, cœur de Béthanie. — Les luttes des Aspirantes. — Tentations, chutes et victoires. — La montée. — Les Petites Sœurs. — Tout Béthanie pour elles. — Encore des batailles. — Heures fautes. — La Confrérie de l'Amabilité et de la Bienveillance. — Un coup d'œil sur des archives secrètes. — Dernière étape. — Le témoignage de Madeleine. 181

CHAPITRE VI

Celles qui rachètent.

Au confluent de l'innocence conservée et de l'innocence recouvrée. — L'appel de Béthanie. — Un idéal exigeant. — L'immolation totale. — Quand la vertu rayonne. — Rançon du péché. — Les novices du P. Lataste. — Éducation béthanienne. — Des rires et des jeux sur la voie d'enfance. — « Moi, X... je fais profession. » — Le grand travail commence. — Le chantier de Béthanie. — L'œuvre difficile et dange-reuse. — Un labeur absorbant. — Reconnaissance aux Petites Sœurs 231

CHAPITRE VII

La ruche.

Comment fonctionne l'autorité. — Complexité et unité de Béthanie. — Visite d'une maison. — Indiscré-

tions sur le chapitre des coupes. — Les pénitences à Béthanie. — Quand on ouvre les livres de compte. — La pauvreté, rouage de la vie béthanienne. — Le détachement des choses. — Au travail manuel. — Les Sœurs converses dans la Communauté. — Une pratique de dévotion béthanienne : la Bénédiction de l'heure. — L'adoration du Saint-Sacrement et l'Office. — Béthanie essaime 27

ÉPILOGUE.

De la mort et de la joie.



